

L' E C O L E

D E

L' H O M M E ,

O U

P A R A L L E L E

DES PORTRAITS DU SIÈCLE
& des Tableaux de l'Ecriture Sainte.

Ouvrage moral , critique & anecdotique.

NOUVELLE ÉDITION.

T O M E S E C O N D .



A L O N D R E S .

M. DCC. LV.





LEÇONS

DU TOME SECOND.

X. De la Puissance des Maris, <i>page</i> 1	
XI. De la Passion des Hommes,	17
XII. Des Amis,	44
XIII. Du Monde,	64
XIV. Des Gens d'Eglise,	140
XV. Des Gens de Guerre,	174
XVI. Des Gens de Robe,	198
XVII. Des Gens de Fortune,	216
XVIII. De la Mort,	235

L'ECOLE



L' E C O L E D E L' H O M M E.

X. L E Ç O N.

DE LA PUISSANCE DES MARIS.

LE Droit des Maris sur leurs Femmes, est le droit le plus ancien : il est établi & fondé par la bouche de Dieu même dans le Paradis Terrestre : il fait partie de la punition que Dieu prononça contre Eve, la première des femmes, & celle qui la première a obéi à la Loi qui la soumettoit à son Mari, par ces paroles : * *Vous serez sous la puissance de votre mari, & il vous dominera.*

Ce Droit est aussi naturel, aussi raisonnable & aussi étendu que celui des peres sur leurs enfans. Ce dernier-ci même est

* Gen. chap. iii.

fujet à bien des restrictions & des observations , que le premier ne reçoit pas. Il est encore limité par les loix humaines à un tems, & le premier n'a des bornes que la mort.

L'un & l'autre Droit, mal-entendu, dégénère en tyrannie. L'esclavage revolte la femme & les enfans. Les Maris & les peres leur doivent des égards; mais ces égards même ont un point fixe. Un excès de foiblesse est aussi contraire à la Loi qu'un excès de rigueur.

La dureté maritale, dans le François, est un enfant bâtard qui ne trouve guères où se loger; c'est un vice étranger qui ne prend que fort peu, & qui ne se fera jamais naturaliser. Les conseils des bonnes Mamans, des voisines & des amies, ne lui permettent pas de pousser de grandes racines: tout le Sexe est en campagne pour les arracher, dès qu'elles se montrent. La mollesse, à la faveur des Dames, a percé par-tout; elle a pris dans presque tous les ménages. Les Maris ne sont plus que des demi femmes, plus foibles que leurs femmes même, qui sont devenues, pour la plupart, des hommes & demi.

Voyez TIMANTE dans son siège : quel air imposant ! qu'il sent bien son Juge ! Son regard fier , & sa contenance ferme annoncent un maître homme. Il paroît qu'il fait bien que sa charge l'élève au premier rang, on diroit même qu'il le fait trop. Il est toujours le premier au Barreau, & n'en sorte que le dernier. Il a raison puisqu'il n'est maître que là. Une heure sonne, l'Audience lève : Timante retourne à son hôtel ; j'ai presque dit chez sa femme. Quelle différence de Timante à lui-même ! Elle n'est pas concevable. Il se défait avec sa robe de cet air d'autorité qui le fait craindre au Parquet. Son regard humble, sa contenance avilie, & son maintien mal assuré conviendroient assez à une femme timide, s'il en étoit. Il semble qu'il oublie qu'il est homme ; on diroit même qu'il ne l'est pas. Peut-on, en effet, se flatter de l'être, lorsqu'on n'est que l'esclave d'une femme ? Que fait Timante de retour ? Il s'enfonce dans son Cabinet. Ses heures sont marquées à cet égard, & ce sont à peu près celles où MADAME tient appartement. Qui commande donc chez lui ? Faut-il le demander ? C'est Madame. C'est elle qui choisit jusqu'à ses

habits, qui en ordonne l'air & le gout, & qui paie son Tailleur. S'il a besoin d'un Valet de chambre, c'est à Madame qu'il faut s'adresser. Manque-t'il un Cuisinier ou un Maître-d'Hôtel ? Il faut parler à Madame. C'est à elle que le Sellier & le Maréchal portent leurs mémoires. Y a-t'il des réparations à faire à la Ville ou à la Campagne ? C'est avec elle que le Maçon & le Charpentier passent leurs devis, où Timante ne fait que mettre son nom. C'est chez Madame qu'on tient le cercle ; on ne soupe que chez Madame ; on ne parle que de Madame ; on ne connoit que Madame. A quoi sert Timante chez lui ? A donner son nom à Madame & sa livrée à ses gens : rien qu'à cela ? Pas à beaucoup plus.

Interrogez Timante sur sa foiblesse : il vous répondra qu'il n'a que de la complaisance ; qu'un mari doit en avoir pour sa femme , & qu'elle est de précepte. Là-dessus, il vous citera emphatiquement ce verset de saint Paul : *Maris, aimez vos femmes comme vous-mêmes : Celui qui aime sa femme, s'aime soi-même.*

Je ne connois pas de précepte mieux suivi : le pouvoir des femmes & la foi-

bleffé des hommes l'ont bien aidé à faire son chemin.

On abuse des meilleures Maximes: chacun les interprète à son gré, suivant son inclination & son gout. Timante croit n'être que complaisant. Qu'est MONTALTE? Il est précisément le Pole-Antartique de Timante. Chez lui on ne connoit que lui. Dans le commerce civil c'est un homme affable, doux & agréable. Près de sa femme il est arrogant, brusque & insupportable. Sa femme ne paroît l'être qu'à certains jours du mois. Coiffeuses, Marchandes de modes & Couturières s'adressent à lui. Il choisit les Femmes de chambre de Madame, & tous ses gens en général. Il soutient tous les Domestiques contre l'antipathie qu'elle peut avoir contre eux. Il la traite avec une suffisance impertinente. Les plus froids, *Madame*, font ses petits mots. Il tient sa morgue avec elle de l'air dont un Grand-Vifir regarde la moindre Esclave de son Serrail. Vous me demandez pourquoi Montalte s'est marié? Pour avoir un héritier légitime de ses biens & de son nom. A cela près, sa femme ne s'est occupée chez lui qu'à faire des nœuds. Eh bien! que di-

tes-vous de Montalte ? N'est-il que ce que doit être un Mari ? Vous le trouvez brutal, & la femme ne le regarde que comme un tiran. Demandez-lui ce qu'il croit être. Je suis le maître, vous répond-t'il, & saint Paul me donne droit de l'être. Ne dit-il pas ? *Femmes, obéissez à vos maris comme au Seigneur.* Je me fais obéir, & voilà tout.

Jetez les yeux sur ORGON, sa conduite, fondée sur les mêmes principes que celle de Montalte, a des fins différentes.

Orgon est dans une place à faire beaucoup de mal, qu'il fait ; & peu de bien, qu'il ne fait pas. Une affaire funeste vous soumet à sa juridiction, vous le connoissez homme à se laisser prévenir pour ou contre, & à ne pas revenir de sa prévention. Vous désireriez l'instruire de la justice de votre cause. Comment vous y prendre ? Achetez-le de P.... & de D.... qui ont son oreille, avec qui il s'enferme familièrement dans son Cabinet, qu'il consulte sur le mal qu'il peut faire, & qu'il soutient dans celui qu'ils font, ils vous en feront bonne composition, & sont gens d'accommodement ; mais, me dites-vous, je ne demande pas une injustice : d'ailleurs, j'ai ac-

cès auprès de Madame, & je crois que c'est là le meilleur chemin. Point du tout; Madame n'est proprement que sa femme, & il a bien borné les droits de ce titre. Il ne l'a épousée, comme Montalte, que pour lui donner des enfans, & il croiroit subir le joug, s'il en recevoit des conseils. S'il n'y avoit en cela que de la fermeté d'esprit, Orgon seroit un Juge intègre. Il n'écoute pas sa femme, & vous ne connoissez qu'elle. Faites connoissance avec son Valet de chambre. Voilà son Mentor, parce que c'est son confident. Faites mieux : glissez-vous chez la petite M.... elle est sans naissance, sans éducation, & n'a que dix-sept à dix-huit ans : elle n'en est pas moins l'oracle d'Orgon. Il oublie tout ce qu'il a au-dessus d'elle, & à cinquante ans il sacrifie tout aux caprices & aux fantaisies de cet enfant. Voilà la route du cœur d'Orgon, & la sollicitation la plus sûre auprès de lui.

Tel est l'abus que l'on fait tous les jours de la puissance que Dieu & la nature accordent aux Maris. L'Ecriture nous cite un exemple, qui prouve que la supériorité de l'homme n'est pas sans limites, & qu'il y a des occasions où la femme devoit avoir,

au moins, le droit de représentation. Le fait est notable, & demande quelque attention.

* „ Les délices de l'Univers déployées
„ avec magnificence , l'ordre avec la li-
„ berté , l'abondance & les richesses se
„ firent gloire de paroître dans la superbe
„ fête qu'ASSUÉRUS donna à Suze, capi-
„ tale de ses Etats. La fête dura cent qua-
„ tre-vingt jours pour les Princes & pour
„ les Grands de l'Empire. Elle devint en-
„ suite commune pendant sept jours à tout
„ le peuple de la ville. Chaque particulier
„ fut traité en Prince pendant cette se-
„ maine.

„ Comme l'ordre est l'ame de la joie,
„ le Roi avoit sagement établi à toutes les
„ tables des modérateurs de temperance,
„ afin qu'on ne forçât personne à boire
„ plus qu'il ne voudroit , & pour qu'on ne
„ bût pas trop. Assuérus, en Législateur,
s'étoit excepté de la loi, & avoit oublié
d'en créer un office à part pour sa table.
Ce n'eût pourtant pas été l'officier le moins
nécessaire. Il passa lui-même les bornes
qu'il avoit prescrites aux autres.

* Ester, chap. 1.

„ Echauffé par le vin, & entêté de la
 „ gloire de sa fête, il pensa que ce seroit
 „ en relever beaucoup l'éclat, s'il donnoit
 „ à sa Cour, & à tout son peuple, un aussi
 „ charmant spectacle que celui de la beauté
 „ de la Reine VASTHI.

Assuérus ne craignoit pas en cela de se
 faire des Rivaux. Mais c'eût été une très-
 grande imprudence à tout autre qu'un Roi.
 Une semblable ostentation coute souvent
 cher à des particuliers. DE COUR.... n'est
 pas à se repentir d'avoir eu cette vanité.

Un Mari qui se fait honneur, devant ses
 amis, d'avoir une belle femme, & un
 Jouaillier qui montre indifféremment ses
 pierreries au premier venu, se ressemblent
 assez. L'un tente les voleurs, & l'autre les
 galans; ils trouvent bientôt à leurs chevets
 la crainte & la jalousie.

„ L'ordre est donné, & l'on va de la part
 „ d'Assuérus, prier Vasthi de daigner pa-
 „ roître en public avec toutes les marques
 „ de la Majesté Royale. Un Courtisan
 „ adroit lui fait remarquer qu'elle est la
 „ seule des Reines du monde, à qui un
 „ Mari ait voulu préparer un triomphe
 „ aussi nouveau que superbe.

„ Vasthi régaloit alors les Dames dans
„ son Palais. Le bon gout, l'ordre, la
„ délicatesse & l'abondance s'y trouvoient
„ avec autant de magnificence qu'au banquet
„ général.

Quelle rusticité ! va dire **SOSTRATES**.
Peut-on goûter quelque joie dès que les
Sexes sont séparés ? La plaisante Fête ! Le
beau banquet ! s'écria **POLIXENE**. Qu'il
devoit être lugubre ! Ah ! la bonne femme.
Que de Provincialité pour une Reine !
Quoi ! Point d'hommes, & avec qui donc
boire ? A qui dire le *petit mot pour rire*, &
la petite chanson ? A qui l'adresser ? Quelle
fotte ! Oui, Polixene, Vasthi n'étoit qu'une
fotte, & si fotte, qu'elle refusa avec fer-
meté d'obéir à l'ordre du Roi.

„ Honnête femme à tous égards, & plus
„ esclave des bienséances & des Loix de
„ l'Etat, que des fantaisies de son mari,
„ elle se crut en droit de ne point s'expo-
„ ser aux regards des hommes, dont la pré-
„ sence lui étoit défendue.

Les Rois le sont toujours, & le veulent
toujours être, même encore plus, lorsqu'ils
en sont moins dignes. Dans l'ivresse, le
meilleur est bien prêt d'être un Tiran. L'ac-

tion la plus sage , mal présentée , devient un crime. Heureux le peuple , où l'on peut appeller du Roi ivre , au Roi à jeun ! Plus heureux celui où cette différence injurieuse n'est pas nécessaire !

„ Le refus de la Reine est rapporté à
„ Assuérus. Elle n'étoit que louable de l'a-
„ voir fait ; mais le Roi étoit-il en état
„ d'apprécier le mérite d'une si généreuse
„ résistance ? Il est outré de la prétendue
„ désobéissance de Vasthi , il entre en furie ,
„ il est prêt d'éclater. Un reste de raison
„ l'arrête. Il convoque le Conseil au mi-
„ lieu des verres & des pots. Quel Conseil
„ va-t'on tenir ? Malheureuse Reine , quels
„ vont être vos Juges ? Sept Ministres aussi
„ peu raisonnables que leur Maître.

„ Le premier Ministre , homme qui ne
„ s'accommodoit apparemment guères de
„ l'humeur de sa femme , & qui étoit mieux
„ écouté dans le Cabinet du Prince que
„ chez lui , prit la parole. Il avoit de l'es-
„ prit ; il eut l'adresse de tourner en affaire
„ d'Etat , ce qui étoit particulier au Roi ;
„ afin de se prévaloir du règlement que
„ cela occasionneroit pour rétablir sa puis-
„ sance chez lui.

Que d'Edits obtenus au nom de l'Etat, & donnés pour le bien apparent du Prince, qui ne servent dans le fond, qu'à satisfaire les passions des Ministres, ou à remplir leurs vues !

„ Ce fut le point de politique de MAMU-
„ CHAM, premier Ministre. Grand Roi,
„ dit-il, la desobéissance de la fière Vasthi est injurieuse à Votre Majesté, & peut
„ devenir encore pernicieuse à tout l'Empire. Le bruit s'en répandra bientôt dans
„ toutes les Provinces; & si elle demeure
„ impunie, il n'y aura pas de femmes, soit
„ des grands, soit des petits, qui ne s'en
„ fassent une raison pour mépriser l'autorité de leurs maris. On ne s'en plaint
„ déjà que trop, & on s'en plaindra encore davantage. La Cour donne le ton
„ à la Capitale, comme celle-ci le donne
„ aux Provinces. De la Reine aux Princesses, des Princesses aux Dames, & de
„ ces dernières aux Bourgeoises : le mauvais air se répandra par-tout, & chaque
„ femme de quelque état qu'elle soit, prétendra être aussi maîtresse dans sa maison, que la Reine Vasthi dans ses appartemens. Il n'y a donc rien de plus juste

„ que l'indignation de Votre Majesté, les
„ conséquences l'autorisent, & la cause la
„ rend légitime. Je croirois même qu'il
„ seroit absolument nécessaire de déclarer
„ la Reine Vasthi légitimement répudiée
„ pour s'être rendu indigne de votre cœur
„ & de votre trône, par sa desobéissance.

Voilà une Reine sacrifiée à la politique
d'un Ministre fin & rusé. Sa vertu & sa
modestie sont tous ses crimes. Si elle a été
la première victime de cette espèce, peut-
on douter qu'elle soit la dernière?

„ Les autres Ministres, qui avoient au-
„ tant de gout que le Seigneur Mamuchan,
„ pour être maîtres chez eux, &, peut-
„ être, autant de nécessité d'un règlement
„ pour le devenir, applaudirent d'un voix
„ à son avis. Cet Edit, dirent-ils, revêtu
„ de toutes les formes que prescrivent les
„ Loix des Perses & des Médes, sera irré-
„ vocable, & deviendra utile à tous les
„ ménages de l'Empire par quelques arti-
„ cles qui ordonneront, en termes exprès,
„ aux femmes d'honorer leurs maris par
„ une parfaite soumission.

„ Le Roi fit promptement expédier ce
„ fameux Edit, précieux par ses régle-

„ mens , nouveau dans sa teneur : le pre-
„ mier qui ait été donné dans le monde ,
„ pour pareille cause , qui n'auroit pas dû
„ être le seul , & qui ne devoit pas être
„ le dernier.

„ Il fut affiché par tout l'Empire , dans
„ toutes les langues , & dans tous les carac-
„ tères des différentes Nations qui le com-
„ posoient. Outre la déposition formelle
„ de l'infortunée Vasthi , on y lisoit cette
„ belle maxime , malheureusement oubliée
„ depuis tant de tems : LES MARIS SONT
„ LES CHEFS DE LEURS FAMILLES , ET
„ LES MAÎTRES DE LEURS MAISONS.

„ Il falloit que le despotisme des fem-
„ mes fût devenu bien peu supportable ;
„ puisque le lendemain cette importante
„ délibération reprise à jeun , fut confir-
„ mée dans un Conseil plus raisonnable &
„ plus sérieux ; & l'on doit penser que cette
„ réforme étoit absolument nécessaire dans
„ l'Empire.

Les Maris reçurent l'Edit avec bien de la joie. Ils osèrent dire , *Je veux* ; & leurs cheres moitiés , intimidées par le sort de Vasthi , devinrent plus sociables & plus dociles.

Je n'ose cependant me persuader que l'Edit ait fait autant de bien qu'on pouvoit s'en promettre de la sage disposition de ses articles. De toutes les autorités perdues, il n'y en a pas de plus difficiles à rétablir entièrement que la maritale. En effet, souvent les raisons qui l'ont fait perdre, subsistent toujours; & venant du Mari, qui par trop de foiblesse ou trop de brutalité, n'a ni assez de prudence ni assez de modération pour se faire obéir, la femme prend le ton de maîtresse, le garde, & devient d'autant plus impérieuse, qu'on a voulu plus brusquement l'assujettir. Une autre raison encore; c'est que cette puissance demande, de la part du Souverain, de l'amitié & de la condescendance, & du côté de l'inférieur un retour de tendresse & de complaisance, & qu'il n'y a ordinairement rien de tout cela, ni chez l'un ni chez l'autre.

Si un grand Roi donnoit encore un semblable Edit, qu'il seroit bien agréablement enregistré! Que de maris seroient satisfaits de se voir les premiers de chez eux! Quels prodigieux changemens dans bien des maisons!

MAMUCHAN ne verroit pas chez lui

deux tables, deux lits, deux appartemens, & un autre maître que lui dans celui de sa femme. Les comptes de son Intendant seroient déchargés de la grosse dépense qui se fait journellement chez Madame, & d'un tarif de menus plaisirs, qu'il n'ose pas trop approfondir. Mamuchan, tout entier à ses grandes occupations, dans les intervalles de ses insomnies devenues moins fréquentes, ne penseroit qu'à cela. Il n'auroit plus de mauvais songes sur les soupers de Madame, qui ne finissent que le matin.

Ne suis-je pas fou de prétendre réformer la maison de Mamuchan, puisqu'il s'en embarrasse si peu lui-même? De fait, il joue *à qui perd gagne*. Son autorité baisse chez lui, & hausse chez le Marquis de B.... Mamuchan le remplace dans l'appartement de la Marquise. C'est lui qui règle ses comptes, qui paie le Tailleur du Marquis & le précepteur du Chevalier son fils. Le Conseiller D.... en fait autant chez Mamuchan, & il ne se trouve qu'en revanche chez le Marquis, qui la prend lui-même chez A-MON, qui n'est pas non plus sans être en partie. Mamuchan n'est-il pas heureux d'être délivré du soin de son ménage? Oui:
il

il l'est, il fait qu'il l'est, il lui plaît de l'être, & il est si reconnoissant, qu'il comble de bienfaits celui par qui il l'est.

L'autorité des femmes est montée à un tel point d'extravagance, & la puissance des hommes est si basse, qu'il faudroit une des plus grandes révolutions du monde pour rendre l'Edit de quelque utilité, & pour en faire valoir les prérogatives.

Concluons de tout ceci, avec le plus sage de tous les hommes, & qui n'a pu cependant se soustraire à leur pouvoir, que * *Celui qui a trouvé une bonne femme, a trouvé un grand bien, & qu'il a reçu du Seigneur une source de joie.*

XI. LEÇON.

DE LA PASSION DES HOMMES.

Après l'Amour, je ne crois pas qu'il y ait de passion plus vive, plus générale & plus étendue que celle des Hommes. Ne lui doit-on pas même un peu de préférence? Souvent l'amour ne sert que de pont à l'ambition.

Le Marchand fait tirer ses draps, & re-

* Prov. chap. XVIII.

commande à son *Courtaut* de ne point oublier les pouces aux deux bouts de l'aune. Pourquoi ces fraudes, & des gains autant illicites ? Pour entasser les sacs de mille francs, & se décorer d'une charge qui l'annoblisse. Il ne sera qu'un plat annobli. Oui, mais il le sera, & c'est assez.

Il y a tant de mérite à être grand & riche, & il y a tant de presse à le devenir, qu'il ne faut qu'ouvrir les yeux pour voir par-tout des ambitieux. Qu'on se promène, & on en est coudoyé & heurté en tout lieu. Si l'on se présente quelque part, ils vous coupent sans dire *gare*, se placent sur le devant du théâtre, & représentent, sinon la Pièce qu'on avoit annoncée, du moins celle qui pourroit devenir utile, si l'on y faisoit attention.

La dignité du Ministère, le respect dû à la Religion. Vieux stile. Un Ecclésiastique est un homme qui dit son Bréviaire, parce qu'il est payé pour le dire, & qu'il attend impatiemment qu'il ait d'assez bons Bénéfices pour s'en décharger sur un Aumonier qui fera sa tâche, comme le manœuvre sa toise.

L'état Militaire. Quel mot ! Que ne forme-t'il pas dans l'esprit ? C'est un Corps

auguste , où les Grands font leur apprentissage d'héroïsme. La valeur , la magnanimité , la générosité. Voilà de grandes vertus. J'admire dès que je ne vais pas plus loin. On force des retranchemens , on enfonce , avec intrépidité , les escadrons ennemis , on monte une tranchée , on avance fièrement sur une brèche , on se trouve à l'assaut. On défend sa Patrie , on se fait tuer pour le service du Prince. Tout cela est beau. Le soldat s'expose au coup de mousquet pour cinq sols : il se donne à tuer chaque jour , afin d'avoir de quoi vivre. Le lendemain le Lieutenant quitte sa chaumière pour devenir Capitaine , celui-ci voudroit être Colonel. Le Colonel se sacrifie & son bien à l'espérance d'être Brigadier ; & TULLIUS ne tient table , que pour se voir un jour à la tête des Légions.

La Robe est l'image de ce qu'il y a de plus nécessaire au monde , & de plus saint ; je veux dire de la justice. Je m'explique ; car , peut-être , ne m'entendrait-on pas. Quel spectacle vénérable & merveilleux ! que des Chambres assemblées ! Les Mortiers , les Robes rouges , tout jusqu'aux Huissiers , étonne , surprend. On ne voit

rien de si grand, de si noble. On ne revient qu'à peine que les Rois se soient de bon gré dépouillés de cette partie de leur puissance & de leur majesté. Retournez l'image. Outre les sollicitations infames, deshonorantes & criminelles, ce jeune Conseiller qui vient dès huit heures à l'Audience; ce Rapporteur actif & réveillé, qui ne dort que pour rêver aux criées d'une maison en saisie réelle; cet autre qui se lève en sursaut pour relire le mémoire d'une partie qui lui est recommandée par un Grand, & pour y trouver une forme qui puisse emporter le fond; ce Président si matineux, qu'il vient chaque jour faire lever le Buveur. Ambition, passion des honneurs, avidité des grandeurs.

Les dépenses de l'Etat sont considérables: les coffres sont vuides, les ressourcés sont épuisées. Une guerre heureuse qui ruine le Prince, des victoires qui nous coutent cher, & des prises de villes qui séchent le trésor. Il faut de l'argent pour réparer la Marine; vingt escadrons sont démontés, & il y a des régimens à recruter. Qu'on ne s'inquiète de rien; voici de bons Citoyens, riches Millionnaires, qui s'offrent de réparer toutes les

pertes. Ne diroit-on pas d'abord : Ce sont apparemment de ces hommes du premier ordre que notre siècle paroît avoir enlevés d'entre les meilleurs Romains ? Non, ce sont des gens avides , prêts à profiter des malheurs de l'Etat , & qui le désirent même. On vient de lancer de nouveaux Bâtimens à l'eau : la cavalerie est montée ; l'infanterie est recrutée. Nous sommes à même de perdre davantage. Nous nous appauvrissons par les triomphes , & ils s'enrichissent de nos pertes. Sous les lauriers nous n'avons pas de pain ; on les méprise , & ils mangent des entre-mêts , de premiers pois verts & des ortolans. Ils meublent , jusqu'au superflu , leurs palais à la ville & à la campagne , & font peindre leurs plat-fonds. Ils dotent leurs filles richement , mettent des Ducs dans leur famille , placent leurs fils dans les Parlemens , & au rang des Prélats. Quels Citoyens ! quelles Sansues ! quels Monstres !

Bien de l'Etat , application au bien de l'Etat : sainteté , bravoure , justice , utilité , autant d'enjolivement pour l'ambition. Occupation , maximes , devoirs , attachement à ces devoirs , planches toutes dressées pour la passion des honneurs.

Inutilement se déguise-t'on ; l'ambition fait feu , & se manifeste. L'homme est un panier travaillé à jour : il ne peut si bien contenir tout ce qui y entre , qu'il ne s'en répande toujours quelque peu au-dehors. La joie ou la douleur nous trahit. Souvent il ne faut qu'une indifférence un peu marquée, ou de la dissimulation mal soutenue pour nous mettre en lumière.

L'ennemi est comme dans un trébuchet. Il a à droite un bois, où l'on a eu soin de faire filer de l'infanterie, qui empêchera sa retraite de ce côté, à la faveur des abbatis que l'on y a fait faire ; un fleuve borde ses troupes à gauche, & le passage en est défendu par une partie de notre armée, & par une batterie qui les prend en flanc, & qui ne leur permet pas de le tenter ; en tête il auroit les premières légions de la République. Il faut qu'il nous passe sur le ventre, s'il veut éviter la servitude. Les fourches sont dressées ; la victoire est certaine. Quel immense butin pour nous ! CLAUDIUS, homme de grand sens, a lui-même ordonné la bataille. Qu'on lui obéisse, & nous sommes sûrs de vaincre.

ANTOINE cède à la fureur ambitieuse

qui l'obsède. Il ne prétend pas travailler à la gloire de son rival. Il fait avancer la Légion qu'il commande, & masque si à propos, pour l'ennemi, la batterie qui l'incommodoit, qu'il reste à douter s'il n'a pas été payé pour le faire. On profite habilement de sa fausse démarche, on sonne la charge, on l'amuse, pendant qu'on fait couler prudemment les gros bagages par des chemins que la peur a dégarnis; & la victoire, qu'il a méprisée, va se ranger sous les étendarts ennemis. L'ambition lui fait faire mille étourderies, qu'il n'a su réparer que par la fanfaronade de sa mort qui les a couronnées.

Pourquoi TIMON alloit-il deux fois la semaine, promener sa goutte à la Cour? Pourquoi Timon, le podagraire, sautilloit-il deux fois par jour des quatre étages? Etoit-ce l'amour du Prince, ou l'envie de rendre hommage à ses vertus qui le tiroient de la Ville? Prétend-t'il se mouler sur lui pour le bonheur du peuple? Avoit-il des obligations assez fortes pour grimper jusqu'à des quatre étages, malgré ses incommodités? Ou n'étoit-ce simplement que pour se donner de l'exercice? Vous n'y êtes

pas. Il y avoit un poste vaquant, il le briguoit. Il a fait, pour s'y faire nommer, & ce qu'il devoit, & ce qu'il ne devoit pas. Il n'a pas oublié d'intéresser pour lui les Cent-Suisses. Le Perroquet de LAURE ne manquoit pas de biscotins. Tout sert à faire sa cour. PHILINTE auprès de son feu, & sans être sorti de chez soi, s'est vu honoré du poste que Timon couroit depuis deux ans. Son mérite personnel a fait sa cour pour lui, je n'ose pas dire sans qu'il l'ait souhaité. Qu'est-il revenu à Timon de tant d'allées & de venues, de tant de visites & de révérences? La mince satisfaction d'avoir souvent promené sa goutte de P.... à V... & d'avoir plus fait pour s'en soulager, qu'il n'en eut fait sous la foi des Ordonnances de DUMOULIN. C'est toujours quelque chose, dira-t-on, & il auroit pu guérir, si Philinte eut été placé quatre ans plus tard.

Est-ce un remords heureux qui retire MONCADE de la finance? Se repent-il d'avoir partagé les dépouilles du Peuple avec les Publicains ses confrères? Se convertit-il? Va-t'il restituer? C'est juger bien avantageusement de Moncade. Cependant le

voilà en marché pour une Charge qui puisse l'annoblir lui & ses enfans. Il donne à l'un un Comté, & à l'autre un Marquisat : il souhaiteroit qu'on vendît des *Duchés-Pairies*. Roturier encuirassé, il appelle de jeunes gens, qui sont bien ses fils, Monsieur le Comte, & Monsieur le Marquis. Ils ont des Armoiries, des Livrées, un Train. Lui-même prend un nom en *ille*, ne permet pas même à son pere de croire qu'il est homme de sa connoissance, & cherche à s'publier. Heureusement Babet sa première femme, est morte, & il se trouve en pouvoir de s'enter dans une grande maison. Il épouse une *Demoiselle*, qui outre un grand fonds de coquetterie, qu'elle lui apporte en mariage, est encore pourvue d'une honnête disposition à le faire enrager. Elle a suffisamment de mépris pour lui, & ne le regarde que comme un *vilain* qu'elle honore, ou comme un fermier qui fait valoir ses terres, comme il ne la regardera lui-même, dans peu, que comme une noble nécessaire, qu'il nourrit & qu'il entretient par ostentation. Moncade se livre trop à sa passion. Le sang des M... ne se mêlera pas aisément avec le sien, & il se pourroit

qu'il eut de sa nouvelle épouse, des enfans plus nobles qu'il n'auroit pensé.

Pendant six semaines, ARGENE a abandonné des milliers d'ames confiées à ses soins, dont il répond à Dieu comme de son ame propre, & dont quelques-unes auroient, peut-être, profité de ses prédications. Il a été faire parade de son éloquence normande, & de ses talens gascons, sur un théâtre où il n'a converti personne, où il n'espéroit pas même de le faire; puisqu'il ne connoissoit pas particulièrement les mœurs de ceux qui devoient faire le *frou frou* de son Auditoire, & qu'il s'étoit étudié à ne pas dire un mot du peu qu'il en savoit par la voix publique. Qu'étoit allé faire là Argene? Prêcher orgueilleusement l'humilité, qu'il prisoit peu, à des gens qui la relèguent à la classe des *Freres Lais*; déclamer contre le siècle dont il recherchoit les honneurs & les distinctions: tonne, mais avec mesure, contre l'ambition dont il étoit le plus zélé candidat, & qui avoit marqué sa mission. Ambition, fécond regain de peines. Que de veilles Argene n'a-t'il pas employées pour chercher avec adresse l'art de prêcher Dieu

fans en parler , ou de n'en parler du moins qu'en louant les hommes ! Combien n'a-t'il pas pris de soins pour avilir & travestir de telle sorte les vérités de la Religion, qu'elles pussent être entendues d'une façon à n'en faire croire que ce qui peut plaire, & à ne pas effrayer ? Qu'il eût été à son aise s'il eut eu à paroître devant des sourds ! Il y auroit gagné & l'Auditoire aussi. Que de douleurs de moins pour lui ! Sa démarche mise au chapitre des ridicules, la fausseté de son érudition presque sifflée. Quel sujet de méditation sur l'humilité ! Quelle matière contre la passion des honneurs ! Argene, réfléchissez-y.

Voilà les quatre états du monde les moins simpatifans , réunis à ne chercher que les honneurs. On hazard l'ame, le corps, la vertu & la réputation , pour se satisfaire là-dessus. N'en devrait-ce pas être assez ? Non. L'honneur , qui quelquefois guide l'ambition , lui est souvent aussi sacrifié. Cette idole du monde voit crouler son temple & ses autels devant une divinité plus puissante, & tombe lui-même à ses pieds. On veut se rendre recommandable & se pousser , si ce n'est par la vertu &

avec gloire , du moins par le crime & à force d'infamie. La route est ouverte, battue, praticable & pratiquée. C'est un chemin ferré, qui résistera, & où l'on trouve bonne compagnie.

J'ai vu DAPHNIS très-petit Seigneur, n'exerçant son autorité qu'à cent pas de sa Gentilhomière. A peine, des bords d'un fossé bourbeux où trempoit une mesure, qu'il qualifioit du nom de son Château, une Perdrix avoit-elle pris son vol, qu'elle n'étoit plus à lui. Son terrain resserré rognait les aîles de bien près au *vol du Chapon*. Mais il avoit une femme; grande ressource. Par je ne fais quel hazard, elle prit dans le monde comme un champignon, qui se montre le matin sur une couche, où l'on ne l'appercevoit pas la veille. En une nuit la voilà de sa Dindonnière à la Ville, & delà au Temple de la fortune. Sa sœur l'y avoit devancée, l'y attendoit, & l'y reçut. Chose rare! Elles se partagerent les faveurs de l'Idole, sans se les séparer. Petite figure mouvante au gré des caprices, elle fut se mettre de moitié avec la beauté. Moins belle qu'aimable!, plus étourdie que vive, & moins spirituelle qu'ingénieuse; cette pe-

titre *Taupe* a fait son chemin avec rapidité entre deux terres. Son cœur automate, délié, fléchissant sous la plus légère impression, a reçu & pris tous les divers tours qu'on lui a voulu faire sentir. Tant de talens ont fait pousser Daphnis. Sa femme l'a pêché du milieu de la fange de son marécage, où il auroit croupi toute sa vie: elle l'a fait hausser. Il est devenu si grand, qu'il couvre tous ses égaux de son ombre, & qu'il va maintenant de *pair*.

De tout tems une belle femme a été une bonne recommandation pour son mari.

* „ Lorsqu'ABRAM étoit prêt d'entrer
„ en Egypte, il dit à SARAÏ sa femme: Je
„ fais que vous êtes belle, & que quand
„ les Egyptiens vous auront vue, ils diront:
„ C'est la femme de cet homme-là, & ils
„ me rueront, & vous réserveront *pour*
„ *eux*. Dites donc, je vous supplie, que
„ vous êtes ma sœur; afin que ces gens-ci
„ me traitent favorablement à cause de
„ vous, & qu'ils me conservent la vie en
„ votre considération. Etant entrés ensuite
„ en Egypte, les Egyptiens virent que cette
„ femme étoit très-belle. Et les premières

* Gen. chap. ix.

» personnes du pays en ayant donné avis
» à PHARAON, & l'ayant fort louée de-
» vant lui, elle fut enlevée & menée au
» Palais du Roi. Ils en usèrent bien à l'é-
» gard d'Abram à cause d'elle; & il reçut
» des brebis, des bœufs, des ânes, des
» serviteurs, des servantes, des ânesses &
» des chameaux. Mais le Seigneur frappa
» de très-grandes plaies Pharaon & sa mai-
» son, à cause de Sarai femme d'Abram.
» Et Pharaon ayant fait venir Abram, lui
» dit : Pourquoi avez-vous agi avec moi
» de cette sorte ? Que ne m'avez-vous
» averti qu'elle étoit votre femme ? D'où
» vient que vous avez dit qu'elle étoit vo-
» tre sœur, pour me donner lieu de la pren-
» dre pour ma femme ? Voilà donc votre
» femme *que je vous rends* présentement,
» prenez-la, & vous en allez.

L'époux n'est pas toujours celui qui a le plus à se louer de la beauté d'une femme. Le saint Patriarche avoit à craindre la mort, s'il se fût dit le mari de Sarai. En qualité de son frere, il est comblé de biens & de richesses. Une belle femme est quelque chose d'assez bon pour une famille; mais il ne faut pas être son mari.

En tout pays, les femmes font partie des instrumens qui servent à l'édifice de la fortune. Les *grands Seigneurs* d'Egypte font leur cour à Pharaon, en lui annonçant l'arrivée de Saraï, & en lui louant sa beauté.

Beaucoup d'Abrams, peu de Pharaons, & par-tout des Courtisans comme en Egypte.

* „ ABRAM va dans le pays de Gerara,
 „ pour y demeurer quelque tems. Il dit,
 „ parlant de SARA sa femme, qu'elle étoit
 „ sa sœur. ABIMELECH, Roi de Gerara,
 „ envoya donc chez lui, & la fit enlever...
 „ mais Dieu lui apparut en songe, & lui
 „ dit: Vous serez puni à cause de la femme
 „ que vous avez enlevée, parce qu'elle a
 „ un mari.... Abimelech se leva aussi-tôt,
 „ lorsqu'il étoit encore nuit.... Il manda
 „ Abram, & lui dit: Vous avez fait à mon
 „ égard ce que vous n'auriez pas dû faire...
 „ Abraham lui répondit: J'ai songé, & j'ai
 „ dit en moi-même: il n'y a, peut-être,
 „ point de crainte de Dieu en ce Pays-ci;
 „ & ils me tueront pour avoir ma femme.
 „ D'ailleurs, elle est véritablement ma
 „ sœur, étant fille de mon Pere, quoiqu'elle

* Gen. chap. xx.

„ ne soit pas fille de ma Mere; & je l'ai
„ épousée.... Abimelech donna donc à
„ Abraham des brebis, des bœufs, des ser-
„ viteurs & des servantes: il lui rendit Sara
„ sa femme.... Il dit ensuite à Sara: J'ai
„ donné mille pièces d'argent à votre fre-
„ re; afin qu'en quelque lieu que vous al-
„ liez, vous ayez toujours un voile sur les
„ yeux devant tous ceux avec qui vous se-
„ rez, & souvenez-vous que vous avez été
„ prise.

Quel Prince qu'Abimelech! Quelle prudence dans son présent! Tous les Princes ne l'imitent pas. Plairoient-ils aux femmes, s'ils le faisoient, & un voile leur seroit-il un don agréable?

Les fautes des Peres ne servent de rien pour les enfans.

* „ ISAAC demeura au pays de Gerara;
„ & les habitans lui demandant qui étoit
„ REBECCA, il répondit: C'est ma sœur.
„ Car il avoit craint de leur avouer qu'elle
„ étoit sa femme, de peur qu'étant frap-
„ pés de sa beauté, ils ne résolussent de le
„ tuer.

Qu'il

* Gen. chap. xxv.

Qu'il est flatteur de vivre avec une femme, qui ne s'est servi que de sa vertu pour notre avancement ! mais la vertu ne soulève guères.

Tout l'art de MARTIALO ne peut rendre le poisson méconnoissable. Quelque peine qu'on prenne à le faire dégorger, je doute qu'il ne sente toujours la bourbe ; à quelque fausse qu'il le mette, on ne s'y méprendra point.

Ne t'y trompes pas, CRISPIN, malgré ce beau carosse doré où tu mènes, comme en triomphe, ton épousée, quoique parée & en diamans, quoique plâtrée de différens noms dont on a recouvert son extraction : ne t'y trompes pas, on fait ce qu'elle a été, ce qu'elle est, & combien tu as sacrifié à la faveur en l'épousant.

On a des ancêtres qui ont vieilli, & qui sont morts dans les premiers postes de l'État. On hérite quelquefois de leur place, & peu souvent de leur mérite. S'ils ont été humains & civils, on est dur & dédaigneux ; s'ils étoient graves, on est hautain. Quand ils refusoient, personne ne s'en plaignoit. Ils mettoient tant d'adoucissement à leurs refus, qu'on en étoit presque content. On

accorde rarement, & on le fait d'un air si haut, que ceux qu'on oblige, sont presque fâchés de n'avoir pas été refusés. Par leur affabilité & leur douceur, ils ont cherché à se faire des amis, & ils en ont eu. En idole, on se plaît à avoir des idolâtres, qui ne sont que des hypocrites. Ils plioient sans bassesse sous les favoris. On se croiroit ravi si l'on reconnoissoit des égaux, je l'ai dit; ils sont morts au sommet de la grandeur; & LISIMON leur fils, leur petit-fils, leur héritier, & leur successeur les ont remplacés, & sèche de dépit dans une de ses terres, loin des yeux d'un favori qui l'a rendu, sinon la seule, du moins la dernière victime de son ambition.

* „ Il y a un homme qui a paru un insensé, après qu'il a été élevé dans un rang sublime; car s'il avoit eu de l'intelligence, il auroit mis sa main sur sa bouche.

Alliances éloignées, connoissances momentanées, vieilles amitiés; on se sert de tout pour se rapprocher d'un homme qui entre en faveur. Que ne doit pas espérer un frere propre? Oubliera-t'on son oncle

ARISTON s'est trouvé placé comme par

* Prov. chap. xxx.

accident. Il en a été le premier surpris, mais très-agréablement. Il s'est cru dès lors de l'esprit, & capable des plus grandes choses. Le miracle de la grandeur d'un nouveau Ministre est pour toute sa famille. On a un frere ; il est assez proche pour avoir part à l'élévation. Il est nommé par accident aussi, dira-t'on. Non, parce qu'il est frere d'Ariston ; & on en est à dire : pourquoi Ariston, qui avoit du pouvoir, & qui vouloit pousser son frere dans les affaires, ne lui a-t'il pas fait avoir l'intendance du *Chenil*? Il n'auroit pas eu le chagrin de lui voir dans l'année un successeur.

Soyez le bien venu T....; venez, cher Oncle : approchez, je suis en faveur ; profitez-en. Voulez-vous des biens, des terres, des titres? Choisissez : vous êtes à même. Je suis sur le bord du fleuve, je n'ai qu'à puiser. Avez-vous du gout pour l'Armée? Parlez; décidez-vous. Vous êtes foible & timide, & le repos de la ville vous plait. Sauriez-vous, par hazard, qu'une ligne droite, tombant sur une autre ligne droite, fait deux angles droits, ou égaux à deux droits? pourriez-vous vous servir d'un compas? Que dis-je? je vous reconnois pour mon oncle ; cela

suffit. Prenez l'équerre, & faites fortune.

On se rengorge, on ne salue que d'une mine, on roule, ou l'on fixe ses yeux insolennement jusques sur une femme; la fatuité filtre à travers des prunelles dédaigneuses; on dégoute, sans se faire tordre, la suffisance & l'amour-propre. Qu'est-il besoin d'y ajouter méthodiquement, *Ma sœur la Marquise*? En voilà plus qu'il n'en faut. VARIUS, pour me faire sentir que vous tenez à la faveur par un certain côté. Ce n'est pas, il est vrai, par le plus beau, le plus décent & le plus honnête; mais c'est toujours y tenir. Vous rêvez le jour & la nuit que vous êtes grand Seigneur. Dormez en tout tems, Varius. Vous serez alors tout ce que vous voudrez être. Ne croyez cependant jamais à vos rêves.

* „ La prudence & la sagesse de JOSEPH „ lui firent avoir le gouvernement de toute „ l'Egypte. Il ufoit avec modération de „ l'autorité que le Roi lui avoit donnée. „ La famine devant durer encore long- „ tems, & PHARAON lui ayant com- „ mandé de faire venir sa famille en Egypte, „ il y reçut avec joie son pere & ses

* Gen. chap. XLVI & XLVII.

freres. Avant que de les présenter au Roi, il leur donna, pour toute instruction, de lui dire qu'ils étoient pasteurs de brebis, & qu'ils ne demandoient que la permission de demeurer dans la terre de Gessen : admis à l'audience de Pharaon, ils s'en tinrent à ce que Joseph leur avoit conseillé. Le Prince prudent s'en remit aussi à la probité de son Ministre, pour les établir dans la terre qu'ils avoient demandée, & ajouta, que si vous connoissez qu'il y ait parmi eux *des hommes babiles*, donnez-leur l'intendance sur mes troupeaux. CLARUS adopte l'habit & les mœurs d'une profession, & emprunte ses bénéfices & ses titres d'une autre. Il est homme d'Eglise, & homme d'épée; en ville c'est Monsieur l'Abbé. Y a-t'il un camp? Clarus est l'armée, où il a du commandement, il va à l'ennemi, fait le coup de pistolet, force une brèche. C'est un guerrier; c'est un héros. La Paix fait rentrer les troupes en quartier: il paroît en plumes, & l'épée au côté, la Ville, à la Cour, & dans une même erline sur le chemin de B.... avec NAÏS, qu'il a soufflée à CHRISIPPE qui se ruinoit pour elle.

Ce qu'est un pion entre les mains d'un bon Joueur sur une table à la Polonoise, tel est ARTEMON. Que d'embuches à éviter dans la route ! On prend un chemin de traverse. Combien d'ostacles avant que d'arriver à Dame ! Le pion y est-il ? dès lors il menace tous ceux qui l'environnent, & au milieu de qui il a passé. A droite, à gauche, il prend de tous côtés. Un pion s'avance finement du fond du Damier, lui passe sur le corps sans qu'il l'ait apperçu, & le met au rang de ceux qu'il a fait lui-même disparoître un moment avant.

La fortune n'est pas si appliquée à son jeu, qu'elle ne se laisse aller quelquefois à des distractions, dont ceux qu'elle a méprisés, profitent adroitement.

Souvent on est trop tôt recompensé. Tel dont le projet a été appuyé avec feu, & reçu avec satisfaction, qui voudroit qu'on lui permît de le desavouer, & qui est prêt à se repentir d'en avoir trop tiré d'avantages.

On se demande, quelle a été la vocation de THEOBALDE ? N'est-il donc pas encore où il croit que Dieu l'appelle ? est-il destiné à être plus qu'il n'est ? J'entens répondre qu'ARGENICE & LUCINDE ont fait

sa vocation. Elles lui ont dit : Jeune adolescent, quittez les livrées du siècle. Il hésitoit ingénûment, parce qu'il pensoit qu'il en falloit aussi quitter les plaisirs. Elles le détromperent, & il a été tonsuré à deux jours delà : le voilà Monsieur l'Abbé. Deux autres jours après, Monseigneur le Prélat. On n'en est pas resté là ; le voilà Cardinal. Est-ce assez, Théobalde ? Pourquoi, dit-il ? Argénice & Lucinde me trouvent encore bien, & j'en veux profiter. Allez votre chemin. Un homme est mort, ajoute-t'il ; il laisse un poste à remplir : qui peut mieux lui succéder que moi ? Je conviens, Théobalde, que vous avez son esprit, que vous savez bien de ses secrets, que vous lui avez plus d'une fois prêté la main dans des occasions qui ne lui font pas d'honneur, & qu'enfin vous êtes un de ceux qui peuvent le mieux nous empêcher de nous réjouir de sa mort ; mais c'est un morceau si friand, & il y a tant de gens qui portent la main au plat, qu'il n'est pas sûr que vous en tâchiez. Il lui succède cependant à peu près comme un Neveu qui se trouve en tête un Exécuteur testamentaire. Théobalde baisse : Argénice & Lucinde ne croient pas avoir

vieilli comme lui, qui n'a vieilli qu'avec elles. Il ne leur sied pas de voir un sexagénaire : elles lui battent froid. Il tombe dans le décri. Il s'en apperçoit, & s'enfuit dans son Diocèse, pour s'épargner la honte d'être congédié. C'est là, Théobalde, où le Seigneur vous appelloit depuis vingt ans. Voilà votre seule vocation ; mais il falloit les froideurs d'Argenice & le mépris de Lucinde pour vous y résoudre.

Un Villageois ne rêve pas comme ANTONIN a passé sa vie. Il n'a pas de pain dans son Village, il entre en condition. Son maître est transporté, comme par enchantement à la cour, & Antonin avec lui. Fermes, Gabelles, Tailles, Dixième, il se voit intéressé par-tout, il gagne à tout. Cet homme à qui le pain bis manquoit, tient table ouverte six jours de la semaine. Elle est délicatement servie, & les Grands s'y prient par ragout. Il meurt enfin avec vingt mille écus de rente, & laisse à des neveux, qui ne le connoissent pas, des terres, des châteaux & des seigneuries.

* „ Après AMAN il n'y a plus de félicité, citée constante à attendre. Regorgeant de

* Ester, chap. III, IV, V, VI & VII.

gloire, de dignités & de richesses; tranquille au sein d'une nombreuse famille; maître du cœur & des affaires d'Assuérus; plus Roi que le Roi même, qui se contentoit de regner dans son palais & sur des femmes, & adoré par tout le peuple, & par les plus Grands de la Cour, qui fléchissoient le genouil devant lui. Voilà Aman.

„ MARDOCHE'E, pauvre, mais sans désirs, n'espère rien, & ne veut pas plier devant l'idole. Aman ne regarde pas ses adorateurs ordinaires; le dédain du Juif lui faute aux yeux, & il ne le voit qu'avec le plus furieux dépit. Ne semble-t'il pas que la fortune est moins pour lui, qui n'en fait pas jouir, que pour celui qui la méprise?

„ Un Ministre superbe se sert de la foiblesse & du nom du Prince pour se faire adorer. Il veut toujours faire sentir aux peuples qu'ils sont esclaves. Ne seroit-il pas plus habile, s'il s'occupoit à le faire oublier?

„ Aman, entêté de sa grandeur, va trouver le Prince, se plaint que l'orgueil de Mardochée offense le Roi même, & que

„ sa propre gloire demande la punition
„ du coupable. Le Roi en croit Aman.
„ Avoit-il le tems de faire autrement? Sa
„ chere ESTHER l'attendoit, & tout ce
„ qu'il put, fut de signer précipitamment
„ un Edit tel qu'il avoit plu à Aman de
„ le faire dresser : il est excusable. Quel
„ moyen de s'amuser avec un Ministre,
„ quand on est pressé de se rendre chez
„ une femme qu'on aime?

„ Le fatal Edit vole par tout l'Empire,
„ pour y faire massacrer tous les Juifs,
„ jusqu'aux enfans, en un même jour & à
„ la même heure. Cet ordre fait raisonner
„ la Ville, la Cour & les Provinces. On
„ dit d'abord que ce sont des mutins qui
„ ont conspiré contre l'Etat. Les plus sages
„ disent, mais tout bas, que c'est qu'on
„ en veut à leur argent. Qui pourroit s'i-
„ maginer qu'il n'y avoit qu'une révérence
„ refusée par un particulier?

„ Quel fléau pour un Peuple qu'un pre-
„ mier & unique Ministre, quand un Roi
„ n'est Roi que de nom, & qu'il est satisfait
„ de l'être à table, ou dans ses appartemens!

„ L'Edit n'abat pas Mardochée. Il ne
„ craint que Dieu qui est au-dessus des Rois

» & de leurs Ministres; & c'est devant Dieu
» qu'il s'humilie. Son intrépidité offense
» Aman. Le jour de la vengeance générale
» semble trop éloigné pour celle qu'il se
» destine particulièrement: il veut la hâter.
» Après un Conseil tenu entre ses créatu-
» res & ses domestiques, il fait dresser dans
» la cour de son Palais une potence de
» cinquante coudées, pour y attacher Mar-
» dochée.

» Esther est avertie de ces préparatifs.
» Elle détrompe Assuérus sur la conduite
» d'Aman, l'éclaire sur ses desseins, & l'a-
» mène à revoquer l'Arrêt qu'il avoit donné
» contre la Nation Juive, & à condamner
» son ambitieux favori, à être pendu au
» même gibet qu'il avoit fait élever.

La puissance n'est qu'un prêt que la for-
tune nous fait, pour nous le redemander
un jour avec usure. Quelle instruction que
la chute d'Aman pour ceux qui le suivent
dans sa grandeur!

Dans un rang élevé, on a souvent moins
de flatteurs que d'ennemis.

XII. L E Ç O N.

D E S A M I S.

Comme il y a des antipaties forcées qu'on ne peut ni définir ni combattre, il y a de même des simpaties auxquelles il n'est pas permis de résister. Les premières sont les principes de l'éloignement des personnes qui en sont l'objet ; & les dernières forment les liens des cœurs & les unions que l'on nomme amitiés.

Dans les antipaties, on évite soigneusement de se trouver avec ceux pour qui on les ressent. Si le hasard nous fait rencontrer avec eux, nous sommes troublés & déconcertés, & nous cherchons à nous débarrasser de leur présence. Les haïssons-nous ? Non. Mais nous ne pouvons les voir par un mouvement qui nous domine, qui est plus fort que nous, & que nous ne pouvons réprimer. Nous n'avons souvent pas de meilleures raisons à donner des amitiés que nous contractons.

On est conduit fortuitement dans une compagnie : on examine d'un coup d'œil les personnes qui la composent ; & l'on se

détermine subitement en faveur de quelques-unes d'entre elles, contre toutes les autres, les droits du Sexe aimable exceptés. Si l'on vient à présenter des cartes, & à lier des parties, on souhaite tout le bonheur possible à tels de la compagnie qu'on voit pour la première fois, & à qui on n'a jamais parlé; & tout le malheur à d'autres qu'on ne connoit ni plus ni moins. Nous nous intéressons vivement à la chance des premiers, & nous sortons d'avec eux gais ou tristes, selon les divers accidens de fortune qu'ils ont essuyés. D'où vient cette prévention, & sur quoi est-elle fondée? Je ne crois pas la chose définissable. Dira-t-on que c'est la convenance des goûts? On ne le connoissoit pas. L'union des sentimens, n'en a-t-on eu le tems de les approfondir? Est-ce la simpatie des humeurs? On n'a pas même fait voir que l'on en avoit. Qui est donc ce charme qui nous entraîne & qui nous emporte malgré nous? C'est la simpatie. Définition peu satisfaisante, dont nous ne connoissons rien que les suites. Un peu de commerce entre ceux que la simpatie prévient si favorablement, & c'est assez pour en faire des amis.

Il y a des personnes qui se lient & qui s'unissent ensemble, sans simpatie effective, & sans être attirées l'une vers l'autre par ce sentiment intérieur, qui préside à l'amitié. Ce sont les panchans, l'habitude & les plaisirs de la société, qui les déterminent. C'est, je crois, à cause de la commodité du terme & de l'usage qu'on en avoit, qu'on est convenu d'appeler ces personnes des amis.

S'il n'y a pas de joie plus naturelle, plus sensible & plus satisfaisante que celle de se voir aimé, que ne doit-on pas faire pour l'être? Que de regrets, si on y a négligé quelque chose! L'homme qui aime tant le plaisir, devroit bien se procurer celui-ci.

AGATON & EUTICHE jouissoient du bonheur de s'aimer uniquement; du moins ils le croyoient. Elevés ensemble dans un même Collège, ils avoient commencé là les liens qui les unissoient, ils se sont retrouvés à l'Academie, ils ont fait tous deux les mêmes exercices, & ils y ont encore resserré leurs liens. Le cœur d'Agathon étoit tout aux plaisirs, celui d'Eutiche en imitoit parfaitement le ton. Tous deux pénétrés d'affections ressemblantes, ils se trou-

voient des panchans si noués, qu'une partie fine les rendit amis inséparables. Elle fut suivie de mille autres. Ils ne se faisoient point de secret. Leurs biens étoient égaux; tout étoit commun entr'eux. Mêmes équipages, même hôtel, même gout dans les habillemens, même bourse, même habitude, mêmes maîtresses. C'est pousser loin l'amitié : voilà d'excellens amis; on ne se peut convenir mieux. Ils l'ont cru de même, & avoient juré de ne se séparer qu'à la mort, en avouant, avec tristesse, qu'il est sensible pour des amis de ne pouvoir pas faire autrement. Ils ont ainsi vécu trois mois entiers. Bientôt Agathon est devenu plus réservé avec Eutiche. Ils se tenoient sous le bras aux promenades, & avoient toujours quelque chose à se dire. Agathon s'y promène seul, réfléchit seul, & parle seul. S'il répond quelquefois à Eutiche, c'est avec distraction, & sans suite. Il lui donne de faux rendez-vous, pour s'en ménager de vrais. Celui-ci qui se trouve la dupe de sa confiance pour Agathon, l'épie & fait tant qu'il découvre qu'il est amoureux d'EGLÉ, & que c'est pour elle qu'il fraude des momens qu'il doit user pour

lui. Il a vu cent fois Eglé sans y faire attention. La réserve d'Agathon le pique; il la trouve des attraits qui n'avoient pas été remarqués en elle; ils l'agacent. Une mine le décide à s'en faire aimer. Eglé n'attendoit qu'un nouveau soupirant pour planter là Agathon. Eutiche s'offre, est accepté, & l'autre est remercié. Il jette feux & flammes contre son rival; il veut le percer aux yeux de son ingrate & de son infidèle Maîtresse, & prend si bien ses mesures, qu'il est certain de la perfidie d'Eutiche. Il n'est que plus animé à se venger. Ils ne sont pas gens à reculer; ils se cherchent, ils se trouvent, & l'un sacrifie l'autre à sa passion.

Il a fallu vingt ans de préparatifs pour coudre une liaison de trois mois, qui s'est détachée par la plus indigne catastrophe.

Voilà l'amitié de nos jeunes gens; c'est tout feu. Bras dessus, bras dessous: de l' amphithéâtre on entend sonner les baisers que se donnent au théâtre ses chers & bons amis. Le moment d'après, entre la poitrine & le fromage, nos deux féaux, sur un rien s'égorgent cordialement.

Le mépris de la vie n'est un héroïsme que dans la spéculation. Après la cause de

la conscience , il n'y a rien qui le doive faire tolérer , que la défense de la Patrie , ou celle du Prince. Si l'on ajoute la cause de l'honneur , avec combien de prudence doit-on lui marquer des bornes ? Il est honteux , deshonorant , criminel de mourir pour ses passions , & de s'exposer en se vengeant. C'est bien restreindre les droits de l'honneur : mais peuvent-ils l'être trop ?

C'est à présent que les jeunes gens devroient dire : *Sauvez-moi de mes amis , Seigneur , je ne crains qu'eux.*

L'étrouderie commence les unions des jeunes gens , le libertinage qui les affermit quelquefois , les rompt souvent. On en convient. Mais qu'y a-t'il à redire sur l'amitié de CRATÈRE & D'ACTÉON ? Ce sont là deux bons amis , & c'est bien d'eux que l'on peut dire que l'un n'a rien qui ne soit à l'autre. Je le fais comme vous , & je crois même la communauté trop établie & trop étendue entre eux deux. Sans déroger aux droits de l'amitié , Actéon ne pourroit-il en excepter sa femme ? Cela vous étonne. Apprenez que Cratère est moins l'ami du mari , que l'Amant de Madame :

Tome II.

D

voici mes preuves. Par un de ces revers de fortune imprévue, Actéon voyoit ses biens sur le point d'être saisis. Cratère l'a su, il aimoit depuis long-tems la femme d'Actéon, & ne cherchoit qu'un moment heureux pour se déclarer. Il a profité de celui qui se présentoit, & a couru faire à Actéon des offres réelles de tout ce qui dépendoit de lui. Quoiqu'embarrassé, le mari n'osoit accepter ; mais sa femme a fait honneur aux offres de Cratère. C'est à elle à qui il a tout donné, & à qui il a obligation d'avoir tout reçu ; c'est elle qui s'est chargée de la reconnoissance du bienfait, & qui l'aquitte de jour à autre depuis dix ans, avec une exactitude & des façons, dont elle n'est pas le seul exemple. Il ne se passe pas de jour que Cratère ne soupe chez Actéon qui ne sauroit se passer de lui. C'est son meilleur ami, son intime ; il laisse souvent de longs après-soupers à la gratitude de sa femme envers Cratère. Quelle reconnoissance ! En voit-on de plus entières ? Non, mais on en voit de pareilles ; comme on voit des amis semblables à Cratère, qui ne doivent leur constance en amitié, qu'aux femmes de ceux avec qui ils en jouent la

parodie. Que de généreux pour les Maris à cause des femmes !

Il y a une sorte de liaison, qui n'est proprement qu'une demi amitié. L'une des deux personnes y fournit toujours plus que l'autre, ou, pour mieux dire, y fournit tout; de sorte qu'il n'y en a qu'une qui aime bien, & que l'autre se laisse aimer plutôt qu'elle n'aime.

Cela vient de la puissance que l'une a de faire du bien, & de la nécessité que l'autre a qu'on lui en fasse. Il y a un certain filouage en amitié, dont on ne s'apperçoit qu'à la fin. On se trouve le cœur captivé par des façons engageantes, & l'on s'assujettit à un homme rusé qui trompe agréablement, & qu'on s'accoutume malheureusement à aimer. Lui fait-on du bien; c'est un ami: si l'on cesse de lui en faire, c'est un ennemi que l'on a de plus.

L'on n'achète souvent qu'un ingrat par ses bienfaits. On rougit d'avoir reçu, comme on se dégoûte de donner. On ne crie contre les ingrats que par air, ou pour se faire croire capable d'avoir fait du bien, ou pour se faire pardonner la dureté naturelle que l'on a. Presque personne ne parle

des bienfaiteurs; parce que ce seroit presque qu'avouer que l'on y a eu recours, & qu'on n'aime point à introduire un tiers dans le détail de ses besoins.

Ceux qui autorisent à l'ingratitude, ce sont les bienfaiteurs. On donne avec tant de vanité, on fait acheter si cher le moindre bienfait, on humilie si fort ceux qui reçoivent, qu'il n'y a pas de quoi s'étonner, s'ils fuient de si loin ceux de qui ils tiennent quelque chose.

Plus on a de grandeur d'ame & de noblesse dans les sentimens, moins on a de peine à être reconnoissant. Il en coute cher à l'amour-propre pour n'être pas ingrat.

Qu'on est heureux d'être en état de donner! Qu'il y a de vertu & de bonheur à faire mille ingrats! Quoiqu'on en dise, ce n'est point être dupe; c'est avoir gagné beaucoup, si dans dix mille bienfaits, on a obligé un seul homme de bien.

AVARIN & GRIPARDON se sont trouvés liés de complicité. Petits commis ensemble; Directeur & Contrôleur dans le même département, ils se sont achetés l'un & l'autre aux dépens des Aides. Ils ont pris un sol ensemble dans une même Souffrance

me, & se sont poussés ensemble dans de bonnes affaires. Mêmes vilainies, rapines communes, mêmes concussions. Avarin & Gripardon s'aimeront toujours, disoit-on. Le premier communique à celui-ci un nouveau projet d'impôts. Ce dernier l'écoute attentivement, tire le secret de l'autre, consume les jours & les nuits à en rédiger un plan. Il le présente au Conseil, il passe avant qu'Avarin en ait le moindre vent. L'Edit en est publié; & Avarin, pour se venger de la perfidie de Gripardon, risque de se perdre. Il remet aux Ministres des Mémoires contre lui. O! intérêt, point d'amis sans toi, point d'amis par toi!

Vous vous plaignez que depuis dix jours AGAPET vous néglige. Il paroît pour vous qu'il soit hors du monde. Vit-il? Ne vit-il pas? On en doute. Les cercles où il s'est acquis le grand nom *d'aimable*, languissent tristement après lui. On se transporte à son logis; son portier dit d'un ton rustique, qu'il n'y est pas. Non: il n'y est pas même pour ce qu'il aime le mieux, ni pour HERMILIE, avec qui il use si souvent les nuits dans sa *petite Maison*, ni pour DERCETTE, qui a fait avec lui tant d'infidélités au jeune

Duc qui se ruine pour elle. Qui peut l'obliger d'abandonner ainsi ses amis ? Sans doute ce ne peut être que quelque affaire grave, & une des plus graves pour lui ; depuis ces dix jours retiré , enseveli , enterré dans une *Mansarde* entre six Tailleurs, il rogne, il taille, il gâte des étoffes pour parvenir à raccourcir une manche, & à donner un autre tour à un pli. Il possède la coupe des habits dans la perfection. Il est aussi vain de ce qu'il fait là-dessus , que* *Le Maître*, qui en vingt ans a gagné un équipage & un petit château à ce métier. Voulez-vous voir Agapet ravi, enchanté, pétillant de joie ? L'y voilà. Il a réussi, la manche est à son gout, & le pli a bonne grace. Il endosse cet habit merveilleux qui lui a coûté tant de veilles, de peines & de soins. Il triomphe, il se mire, il jouit tout à la fois, & du plaisir de son invention, & de la surprise de ses amis, & des éloges qu'il attend sur ses rares talens. Il ne reparoit enfin que pour faire admirer cette merveilleuse manche, & la galante tournure de ce pli. Il les fait voir au *petit cours*, aux *Tuileries* ; il paroît aux spectacles ; y vient-il

* Fameux Tailleur.

voir le début de la nouvelle Actrice? Non, c'est pour y montrer sa manche & son pli. Il plaïsante sur les habits de ses amis. Ils ne se croient plus habillés, & consentent à s'enfuir chez eux jusqu'à ce que la vigilance & l'adresse d'un Tailleur viennent les mettre en état de se montrer sans rougir. Quel ami! quel excellent ami qu'Agaper, dès qu'il consent à donner des *patrons* de ce chef-d'œuvre!

Les femmes n'examinent dans un homme que les accessoires. C'est le visage ou la jambe qui les frappe. Si elles veulent de l'esprit, le badin leur suffit. Le cœur est la dernière chose à quoi elles pensent; encore ne lui demandent-elles que la tendresse. Les hommes se passent entr'eux, tout le superficiel du mérite, qui touche les femmes. Les vices grossiers exceptés, les travers de l'esprit & de la conduite, & le défaut des sentimens ne les inquiètent guères. Pour la raison, dans une clause à part, il est dit qu'elle ne paroitra pas; c'est le secret des amis. Si par hazard on pense au cœur, on y cherche beaucoup de complaisance, & de la probité autant qu'il en faut, pour ne se pas trouver la dupe de ceux avec qui on se lie.

Que l'interêt, l'ambition ou la jalousie rompent les nœuds des unions du siècle, qui peut en être surpris ? Qu'un ami à la mode prenne la femme pour caution des services qu'il rend au mari : c'est ce qui est tous les jours sous nos yeux. Voit-on la charité Chrétienne se soutenir mieux dans le cœur de ceux qui la prêchent ? Une petite satisfaction, une jalousie de direction, & une concurrence les brouillent & les divisent. Ils sont aussi hommes du siècle. Ils s'aiment aussi peu que les hommes du siècle, & se haïssent davantage. Il ne leur manque que des armes pour les voir se signaler par les mêmes fureurs.

THEODULE étoit à la tête d'une Paroisse étendue ; il y brilloit par des Prônes éloquens. Les Maris le couroient pour son esprit, & leurs dévotes moitiés pour sa bonne mine & pour sa belle main. La foule étoit, à son confessionnal ; les femmes du moins ; car pour les hommes, ils n'y étoient pas admis ; & entre les femmes, celles encore qui avoient un rang dans le monde. Une Dame de nom prend un hôtel sur sa Paroisse. Théodule convoite d'abord la direction de sa conscience. Quel honneur !

quel contentement d'avoir une Duchesse pour Pénitente! Visite sur visite, & pas un mot de la direction. Le Vicaire, bon vivant, homme sans façon, plait à la Dame; elle s'attache à lui, en fait son Directeur, son confident & son ami (car une femme veut qu'on soit propre à tout.) Théodule, qui se voit enlever une aussi bonne pratique, déchalande le Vicaire, met tout en œuvre pour le perdre, interesse ses cheres filles dans sa vengeance, & il ne faut pas moins que tout le crédit de l'illustre Pénitente, pour l'y soustraire.

EUDOXE n'étoit bien qu'avec CALLIDE, & celui-ci ne se trouvoit bien qu'avec Eudoxe. Clercs ensemble, tonsurés ensemble, ils ne se quittoient pas depuis leur enfance. Ils n'avoient pas été séparés dans leurs cours, dans leur Séminaire, & avoient reçu tous deux le chapperon, après avoir soutenu ensemble *leurs Sorboniques*. Eudoxe, qui avoit de bons amis, est averti à tems d'un Bénéfice vaquant. Il fait part de l'avis à son cher Callide, & lui détaille les tenans & aboutissans, dont il attend la réussite pour sa nomination. Ils se séparent; Callide prend la poste au même mo-

ment, se sert des instructions qu'Eudoxe lui a données, & obtient le Bénéfice. Il ne reste à la Cour que pour triompher plus insolentement de la confiance de son trop foible ami, qu'il vient de trahir si lâchement.

Si l'on est assez malheureux pour ne pouvoir se suffire à soi-même, il faut se résoudre à être dupe, ou sécher d'ennui.

NICANDRE aimoit AGLAURE, & ne désiroit que de faire consentir ses parens à la lui accorder. PHORBAS, son ami depuis dix ans, s'offre à en porter les premières paroles, & à entamer l'affaire. Nicandre se félicite d'être en d'aussi bonnes mains. Phorbas est homme d'esprit, fait s'insinuer, & ne peut manquer de persuader. Oui, sans doute; & il tire si bon parti de ses talens, qu'il épouse lui-même Aglaure au bout de quinze jours.

* „ Samson s'étant vu trompé par sa femme, qui avoit redit aux jeunes gens de la Ville, l'explication qu'il avoit eu la complaisance de lui faire de l'énigme qu'il leur avoit donné à expliquer, entra dans une grande colère, & revint dans

* Les Juges, chap. xiv.

la maison de son pere. Cependant sa femme épousa un de ces jeunes hommes & de ses amis qui l'avoient accompagné à ses noces.

Un ami à qui notre bourse est ouverte, est bien prêt de devenir notre ennemi.

* „ Tel promet à son ami par une honte indiscrete, qui le rend ainsi gratuitement son ennemi.

† „ AMNON, fils de David, conçut une passion violente pour la sœur d'ABSALON, aussi fils de David, qui étoit très-belle, & qui s'appelloit THAMAR. Il la voyoit tous les jours, & sa passion devint si excessive, qu'il en tomba malade. Elle étoit vierge, & il lui paroissoit difficile de rien faire avec elle contre l'honnêteté. Or, Amnon avoit un ami fort prudent, qui s'appelloit JONADAB. Il dit au Prince : D'où vient, Seigneur, que vous maigrissiez ainsi de jour en jour ? Pourquoi ne m'en dites-vous pas la cause ? Amnon lui répondit : J'aime Thamar sœur de mon frere Absalon. Jonadab lui dit : Couchez-vous sur votre lit, &

* Ecclesi. chap. xx.

† Les Rois, Liv. II. chap. xiv.

„ faites semblant d'être malade ; & lorsque
„ le Roi votre pere viendra vous visiter ,
„ dites-lui que ma sœur Thamar vienne ,
„ je vous prie , pour m'apprêter à manger ,
„ & qu'elle me prépare quelque chose que
„ je reçoive de sa main Amnon suivit
„ le conseil de son indigne ami David
„ lui envoya Thamar , que le Prince fit
„ passer dans son cabinet , sous différens
„ prétextes ; & étant plus fort qu'elle , il
„ lui fit violence , & en abusa .

La source des Jonadabs n'est pas tarie ;
elle a couvert nos champs de ses flots épou-
vantables. Les amis sont des complaisans
impies , des ouvriers d'iniquité , & des ar-
tifans d'incestes & d'adultères. Grands du
monde , voilà quels sont vos amis. Les Am-
nons ne sont pas sans avoir des Jonadabs.

* „ Y a-t'il encore des amis , comme
„ *David & Jonathas* ? Le Prince voit David
„ rentrer couvert de gloire , en triomphe
„ dans Jérusalem , comme libérateur du
„ Peuple Juif : il n'a pas contre lui une
„ basse jalousie du succès de son combat
„ contre *Goliath*. Il l'en aime davantage ,
„ s'attache intimement à lui , & veut dès

* Les Rois , l. 1. chap. xviii , xix & xx.

„ lors transformer son ami en soi-même.
„ Il le fait revêtir de ses habits, lui donne
„ ses armes, son arc, son épée & son baudrier, ravi qu'en tous lieux on prenne
„ David pour Jonathas. Si *Saül*, pere de
„ ce Prince, persécute David pour un refrain de chanson, dont le peuple avoit
„ honoré son triomphe, la colère de ce
„ Roi ne sert qu'à faire sortir l'amitié de
„ Jonathas. Si l'on tend des pièges à David,
„ Jonathas l'en fait avertir. Est-il
„ obligé de se retirer de la Cour? Ce Prince
„ emploie son crédit & ses amis pour le
„ faire rappeler. Saül veut percer David
„ de son Javelot; Jonathas se met entre
„ deux, prêt à parer de son corps les coups
„ qu'on porte à son ami. O! amis, y en
„ a-t'il d'entre vous qui le soient jusques-
„ là? David, fatigué des mauvaises façons
„ de Saül, prend dessein d'aller chez les
„ Philistins. A ce dernier adieu, Jonathas,
„ dans les transports ordinaires à de vrais
„ amis dans d'aussi tristes conjonctures, lui
„ cède tous ses droits à la couronne, & se
„ trouve plus heureux d'être le premier
„ après David, que de se voir au-dessus
„ de lui.

Voilà ce que l'on peut appeller un ami généreux. La nature, la générosité & la gloire de la véritable amitié donnent plus de prix à l'union des bons cœurs, qu'au superficiel bonheur de regner. Mais où y a-t'il de tels amis ? On ne cherche dans les amis que le profit de l'amitié : le moindre intérêt brouille des amis de vingt ans. Que de liaisons que l'intérêt fautive ! Que de liaisons qu'il découde !

Un accident vous plonge dans une malheureuse affaire, dont une somme d'argent peut vous sortir ; THEOPHILE est votre ami : c'est un dévot, une personne d'une assiduité exemplaire aux Offices : vous comptez sur lui, & il est à croire que c'est lui faire plaisir, que de lui procurer l'occasion de faire du bien. Dans un si beau point de vue j'admire Théophile : il faut que je suive son ami infortuné jusques chez lui, pour me détromper sur son compte. Théophile sollicité pousse de grands élans, jette les yeux au Ciel, soupire, & dit enfin à son ami qu'il ne peut pas lui être utile, que tout ce qu'il peut faire, c'est de prier Dieu qu'il puisse se tirer de l'embaras où il est. Théophile ne dit pas qu'il

n'a pas d'argent : il en a ; & pour beau-
 coup il ne voudroit pas faire un menfon-
 ge. Il prend un détour dévot pour deso-
 bliger son ami d'une façon à ne lui don-
 ner, à ce qu'il croit, que plus d'estime pour
 lui. Je ne vous dirai pas, dit-il, que je suis
 sans le sol, j'ai de l'argent, Dieu merci, &
 autant qu'il en faut pour les petites com-
 modités de la vie ; mais il ne m'appartient
 pas. Dieu, dont je le tiens, ne m'en a fait
 que le dépositaire, & j'en dois compte à
 mes enfans à qui il est. Je ne suis pas le
 maître d'en disposer. Si vous demandiez
 de moi quelque chose, qui fût plus en ma
 disposition, je me ferois un devoir de vous
 rendre service ; mais pour ceci, il n'y faut
 pas penser. J'espère que nous n'en serons
 pas moins amis. Une cloche tinte : Théo-
 phile prend son livre, ses gans & son cha-
 peau, laisse là son ami confus & surpris,
 court à l'Eglise entendre une Messe, & re-
 mercier Dieu de ce qu'il a eu la fermeté
 de ne pas être charitable.

Je ne balance pas à préférer un usurier
 à dix pour cent, qui me prête son argent
 dans une circonstance fâcheuse, & dont
 dépend mon honneur, mon crédit & ma

réputation, à un Théophile qui me devient inutile avec toutes ses parenôtres & ses dévotes grimaces.

Le panégyrique de deux amis est fait, lorsque celui qui prête, regarde celui qui emprunte comme quelqu'un qui redemande un argent qui lui appartient, & qu'il le lui accorde avec une espèce de reconnoissance.

XIII. L E Ç O N.

D U M O N D E.

LE Monde n'a du brillant que dans son point d'optique. Les lustres sont chargés de bougies allumées, dont l'éclat se déploie & se reproduit par-tout. C'est une belle décoration qu'il ne faut pas voir de trop près, & dont les derrières sont affreux.

Ce n'est point du tout un pays sûr que le monde. S'y engager, c'est tout risquer. Les plaisirs & l'interêt sont à l'affut. Les voleurs tiennent le bois par les deux bouts: le moyen d'échapper?

Le Monde est un labyrinthe tortueux: en vain tient-on le bout du fil; s'il vient, par malheur, à se rompre à moitié chemin, n'y a-t'il pas à craindre de s'y égarer?

La
7

La duperie est une chaîne forte & subtile qui lie les membres de la société : ou l'on trompe, ou l'on est trompé. Tout sert au commerce de la vie.

Les maisons à grand monde ne sont rien moins que des maisons de plaisirs. On y attend ennuyeusement des gens qui n'arrivent que pour ennuyer. Si l'on n'y médite, la conversation rampe en monosyllabes qui se sauvent, avec honte, entre de grands éclats de rire & des hauffemens d'épaules. Il arrive une plaisanterie plate, chacun croit avoir trouvé la joie, & sort persuadé qu'il la tient, quoiqu'il n'en soit rien.

On doit donc fuir toute société? Non, si l'on est sûr de ceux avec qui l'on s'associe. Mais à peine une société est-elle résolue, qu'on y reçoit tout le monde. On se racasse bientôt, on se trahit. S'il y a des femmes, la jalousie s'en mêle; on se déchire. Et l'intérêt accourt pour couper le fil de la société. Les morceaux tombent de côté & d'autre, sans qu'on puisse jamais venir à bout de les rejoindre.

Y auroit-il tant de stoïcité à mépriser la vie? Quel peuple de Héros Philosophes! Je ne vois dans tous les états que des gens

qui se mettent en partie. Les échecs sont sur la table : les pions disparaissent peu à peu : une Reine avance qui donne échec au Roi, & souvent c'est un Fou qui lui donne mat.

Quelle belle leçon un enfant de six ans ne nous fait-il pas ? A qui dit-il son secret, qu'aux autres enfans de son âge ? A qui se confie-t'il, qu'à eux ? Il n'a de commerce qu'avec eux. Lui voit-on caresser des personnes plus âgées ; c'est rarement, par intérêt, & avec une certaine réserve ; ainsi des hommes d'un état médiocre aux Grands. Soyons des enfans avec eux, puisqu'ils sont des hommes & des hommes assez forts pour abuser de notre confiance, sans avoir à craindre que nous puissions leur faire plus que la moue.

On mène un enfant à une foire ; tout ce qu'il y voit, lui convient. Il s'arrête à la première boutique, delà à mille, si elles sont. Tout lui est bon ; on n'a jamais fait avec lui. Il quitte une poupée pour un Arlequin. Il veut ensuite une bergère qu'il abandonne aussi pour prendre un pierrot. C'est un cheval, un mulet, c'est un carrosse ; encore le veut-il à six chevaux. La dernière

chose qu'il prend , n'est souvent pas celle qui lui plaît le plus. As-tu bientôt fini , lui dit sa mere ? N'admirez-vous pas , continue-t'elle , que rien ne le satisfait ? L'enfant est-il déjà homme ? Ou , disons mieux , l'homme ne cesseroit-il jamais d'être enfant ? A quel âge est-on assez content d'une chose que l'on a choisie avec gout & à loisir , & dont on jouit sans inquiétude , pour ne rien désirer d'ailleurs de tout ce qu'on voit , & qu'on n'a pas quelquefois même la plus petite espérance de posséder ?

Les préjugés de l'enfance accompagnent ordinairement le reste de notre vie : souvent décident-ils nos jugemens. Il faut que l'éducation en triomphe , ou notre conduite en demeure toujours empoisonnée. On fait aux enfans un amusement de la nourriture ; on y attache une idée de plaisir ou de récompense. Les caresse-t-on ? C'est pour gâcher leur gourmandise : on ne leur fait que des présens qui la flattent. Voilà les enfans devenus hommes faits , sont-ils plus raisonnables ? L'étoffe une fois teinte , ne reprend jamais sa couleur naturelle. Qu'on en juge. Ce ne sont plus des dragées ni de la conserve ; mais c'est une hure de sanglier ,

des perdrix rouges, des ortolans, des gelinottes, ou des bécasses : c'est un morceau d'esturgeon, un turbot, un faumon frais, des truites ou de petits pois verts; ce sont des vins de Beaune, de Champagne, de Malvoisie, du Tokai même, si vous voulez; c'est de l'eau des Barbades, ou de l'huile de Vénus.

Les peres trop ménagers apprennent à leurs enfans à ne le point être du tout. Les peres prodigues les reduisent à devenir avares, & les instruisent à l'être.

L'ironie est la fille naturelle de la vérité & du mensonge. Elle tient de tous les deux sans ressembler particulièrement ni à l'une ni à l'autre, & c'est par-là qu'elle plaît. Que feroit-elle, si elle ne représentoit que la vérité? Moins, sans doute, que si elle se donnoit pour le mensonge.

La vie est un jeu, où l'amour-propre sert de Comète. Il se fourre par-tout. On le voit en place du Roi & de la Dame. Ne remplacera-t'il même pas le Valet? Dans la main d'un joueur mal-adroit combien de fois la Comète est-elle gorgée, pour une seule où elle fait opera?

Si nous en venons à estimer sincèrement

la Religion, ce ne sera que dans les autres; parce qu'alors elle assurera les droits de notre amour-propre & nos intérêts.

C'est un des friands ragouts de notre amour-propre que l'humilité des autres.

La coquetterie de l'amour-propre, c'est l'entamer l'éloge d'autrui, pour amener insensiblement à rabattre jusques sur soi.

La langue de l'amour-propre trempe souvent dans l'idiôme de l'ironie.

L'amour-propre est au moins de moitié dans toutes nos parties. Il prend l'épée & la quitte. Il est en manteau court, en robe de Palais, sous la pourpre, & en capuchon. Il descend de carrosse pour aller à pied, & laisse l'escarpin pour la sandale. Il vit quelquefois d'entre-mêts & d'ortolans; souvent il leur préfère des raves & des carottes. On le voit à la tête d'un piquet forcer un ouvrage, ou emporter un retranchement; d'autre fois il paroît si tranquille, qu'on ne le soupçonneroit pas d'avoir de la bravoure. Quelquefois fier & turbulent, quelquefois humble & paisible. Souvent à genoux près du Sanctuaire sur un grand carreau, & devant un Prié-Dieu paré d'un beau tapis, plus souvent encore

n'osant prendre une chaise; mais prosterner au milieu de la nef, où tout le monde le voit, & où chacun est à même d'admirer avec quelle ferveur il fait sa prière, & avec quels élans il la pousse. Qui masque comme l'amour-propre? Qui lui ressemble? Et à qui ressemble-t'il?

La mouvance des domaines de l'amour-propre est d'une étendue considérable. Presque toutes nos actions en relèvent.

Un cœur où il n'y a plus de place pour l'ambition, parce qu'il n'a plus de quoi désirer, a encore bien du vuide pour y loger l'amour-propre. Il ne reste à B..... que d'être dévot. On le voit se retirer parmi des saints. Il y médite; mais ce n'est pas toujours sur les mêmes points qu'eux.

Souvent l'amour-propre a de petits détours fins où il ne perd rien, & qui reviennent toujours à ce qu'il veut. CAPYS ne dit pas effrontément comme FRONTIN, *j'ai de l'esprit, j'ai du bon sens*. Il prend un tour plus modeste, & dit simplement : *je sais parfaitement que je n'ai pas d'esprit, moi. Que voulez-vous? suis-je fait pour avoir du bon sens, moi?* Ce qu'il y a de merveilleux en ceci, c'est que Capys ne se doute pas

qu'il parle vrai, comme Frontin ne s'imagi-
ne pas qu'il ment.

Faire parade de n'avoir aucun besoin,
nouvelle façon de mandier. Ne pas mani-
fester sa soif, nouvelle manière de parve-
nir à l'appaiser amplement.

Un nouveau Riche échappé des entraves
de la misère, est le Riche le plus imperti-
nent & le moins supportable. Il s'efforce
d'oublier sa naissance & sa première con-
dition; mais il garde éternellement dans
ses façons & dans ses mœurs, toute la ru-
deur & la défectuosité de son éducation.

Un homme qui parle toujours de sa gran-
deur devant les gens qui sont réduits à lui
demander sa protection par placets, c'est
un étourdi qui vient de manger de l'ail, &
qui s'approche de trop près des personnes
qui ont la poitrine foible.

On me dit d'un homme, qu'il est beau,
grand, bienfait, riche: c'est tout ce que je
n'en voulois pas savoir. Est-il homme de
bien? Voilà ce que je demande. On ne me
répond pas. Dès qu'il a 10000 livres de rente,
on n'y regarde pas de si près. La probité
alors est-elle comptée pour quelque chose?

Qui ne prendroit DIPHILE pour un bro-

canteur? On lui voit toujours les mains chargées de bagues jusqu'aux bouts des doigts. Il tire deux ou trois montres pour savoir l'heure qu'il est, & souvent pendant que quatre horloges sonnent à ses oreilles. Jamais il ne présente deux prises de tabac dans la même boîte. Qu'est Diphile? Si ce n'est pas un marchand, c'est un sot & un homme vain.

Ne demandez pas à ORGASTE comment il se porte. Ne vous informez ni de sa femme, ni de l'état de sa famille, ni de son pere qui est au lit malade depuis six semaines. Ne lui parlez pas de ce procès considérable, dont l'événement doit, ou le ruiner, ou le rendre riche. Quoi qu'il touffe devant vous jusqu'à devenir violet, vous lui ferez plaisir d'oublier qu'il a un gros rhume. Il ne veut de vous qu'une seule chose, c'est que vous ne voyez en lui que son diamant : nouveau bijou qu'il s'est donné. Ne lui parlez que de cela. Depuis hier qu'il le possède, on lui en parle toujours. En cent ans il ne parlera pas d'autre chose. J'ai tort : un autre joyau viendra-t'il remplacer celui-ci? Il n'en parlera plus, il n'y pensera plus.

FLACCUS fait bâtir un Temple petit, mais superbe. *Gabriël* y emploie tout le beau de son art, & *Natoire* y déploie ses talens. On n'oublie pas d'y préparer une grande niche pour y placer le tombeau de Flaccus. Que de fraix pour élever un édifice que Flaccus ne verra peut-être pas, & où il n'entrera qu'enséveli dans les ombres de la mort ! Encore n'est-il pas certain si l'on y dressera son Monument. Il meurt dans un village : ses cendres y restent, & se trouvent impunément mêlées avec celles de Jaquot & de Maturin. Flaccus qu'avez-vous à vous plaindre ? La Providence vous a remis à la mort, où elle vous avoit pris en naissant. La niche est encore vuide ; le Mausolée à faire : vous êtes mort. A quatre lieues d'ici on ne parle déjà plus de vous.

Prends ton tems pour te peindre, ambitieux TOURAL ; tu es en bonne humeur, tes yeux brillent, & tu as le teint clair & vif. Saisis le moment, peins-toi. Une longue insomnie te rend aujourd'hui le visage terne, tu as la vue changée par un cruel mal de tête, tu es bouffi, méconnoissable. Qu'attens-tu ? Peut-il y avoir un instant plus propre pour faire faire un portrait qui

ne te ressemble pas ? Ne l'échappe point ; cours chez ton Rival, aide encore l'occasion qui travaille contre lui : fais-toi peindre, paie, & largement. Acheteras-tu jamais de la réputation ?

Un grand mérite est un grand embarras. Mais que de gens en sont embarrassés, à peu près comme les malades imaginaires sont malades !

Qu'est-ce que le Mérite ? La femme trouve que c'est dans l'homme, la bonne mine, la politesse, la complaisance & la générosité : & l'homme dit qu'une femme de mérite, est celle qui joint à un joli minois, de l'enjoûment, un peu d'esprit & de conduite. Souvent même fait-il grace de la conduite.

Qu'est-ce que le vrai Mérite ? C'est pour les deux Sexes en général, de joindre à la candeur des mœurs, à la droiture des sentimens, à la douceur des manières, à un génie orné du savoir-vivre, & une piété solide & bien réglée, l'observation des bienséances, l'estime d'autrui.

On donne de gros appointemens à un Chanteur. On assigne une forte pension à une Danseuse. Pantalón & Arlequin ont des gages considérables. Les Princes se les

envient, les débauchent, & se les enlèvent. Que fait-on par-tout pour l'homme de bien, pour le bon Chrétien? On le laisse pour ce qu'il est. A quoi peut-il effectivement servir? Est-il Taille, Haute-Contre, ou Dessus? Fait-il la Cabriole? Peut-il battre seulement trois Entrechats? Grimace-t'il? Jargonne-t'il? Fait-il rire? Non; il est homme de bien. Que voulez-vous qu'on en fasse; c'est quelquefois un ridicule de plus.

Avec du courage, des connoissances étendues & un nom, que ne devoit-on pas attendre de la fortune? Ce n'est souvent pas assez pour parvenir: souvent c'en est trop. Au premier, il ne faut qu'un protecteur, & le second n'en trouve pas. On craint qu'il ne fasse panacher le niveau.

Un grand mérite n'est quelquefois qu'un grand empêchement à la place même la plus médiocre. Graces au siècle, les empêchemens ne sont pas nombreux.

Quel est le moyen de parvenir? Je n'ose le dire. Et ai-je besoin de le dire? Chacun ne le connoit-il pas? Ceux qui parviennent, ne nous le montrent-ils pas?

Un étranger heureux a réduit bien bas le plaisir de protéger.

Si l'on demande ce qu'il faut pour faire un grand homme. Avec du génie, de la bravoure, & des sentimens, c'est du bonheur, du malheur, & un exil.

On a de l'esprit, du bon sens & de la raison. Foibles ressources, recommandations rances pour se soutenir à la Cour, & y être souffert. Avec un habit rouge, la calotte affortie, & le titre de fou ou de bouffon, on a les entrées libres, on se tire d'affaire, on vit. Mais s'il le feint, quel est le fou, de celui qui le joue, ou de celui qui le croit?

Il y a deux routes pour parvenir : celle de l'interêt & celle des plaisirs. Il faut opter. Quelquefois même est-on obligé de couper de l'une dans l'autre, pour faire son chemin.

La faveur qu'on acquiert par une lâche complaisance pour les Grands, est une dragée de Carnaval. Le sucre se fond insensiblement, & l'on se tient bientôt le palais brûlé par le chicotin.

Souvent la disgrâce d'un Ministre ne dure que parce que le Prince n'a pas assez de force pour oser reconnoître qu'il a eu tort. Pourquoi n'en feroit-il pas de même de la faveur ?

Un Ministre disgracié, est bien vengé lorsqu'on le regrette : son rappel même ne peut pas lui faire plus d'honneur.

Que de Ministres dont on ne parleroit pas, sans le mal qu'ils ont fait !

Les Ministres des Princes, ce sont des lunettes sur le nez d'un vieillard. C'est déjà un malheur que d'être obligé d'en faire usage. Souvent elles troublent la vue, quoiqu'on ne s'en serve que pour la rendre plus nette & plus claire.

Epuiser de vivres une Province pour y faire revenir l'abondance, comme par ses soins ; mauvaises ruses pour un Ministre, panneaux mal tendus , artifices grossiers, dans lesquels on ne donne pas, & qu'on ne pardonneroit qu'à des Partisans.

Piller une maison à force ouverte, en plein jour, & par la porte de la rue, & y jeter la nuit, par-dessus les murs, une partie de ce qu'on a emporté ; bonne action, si vous voulez ; mais dont on ne tient pas compte, & qui n'a aucun mérite.

La famine est l'heure du berger du Prince au Peuple. C'est là le moment où il est à acheter à bonne composition ; mais il en est de la Politique, comme de l'Amour :

il faut laisser venir cet instant, & ne le point hâter.

Le plus grand regret que l'on ait de la mort d'un Grand, fût-il de nos intimes, c'est de ne lui avoir pas succédé dans ses postes, ou, peut-être, de les voir remplis par tel autre; qui ne nous fera bon à rien.

Quel est le premier pas que l'on fait après la mort d'un Prince? c'est de courir à son successeur; mais il faut y regarder de bien près, & être assuré que le mort soit bien mort. Quand on en revient, on ne pardonne guères à ceux qui nous ont cru morts. CASTELLO n'est pas encore bien guéri du repentir de sa précipitation.

Les vertus des Grands diminuent dans l'éloignement. Il n'y a presque que ceux qui les approchent, qui s'en apperçoivent, ou si la lueur en perce jusqu'à la Ville, ce n'est que par la réfraction des Courtisans qui ne la rendent pas toujours aussi nette qu'elle est dans son principe. Le Télescope se renverse à l'égard des vices; à peine les voit-on dans les Cours; mais au-dehors la même réfraction les reporte & les reproduit horribles, effrayans; & l'atôme devient un Monde quand il parvient jusqu'au Peuple.

L'inaccessibilité de la Cour ne sauve pas le peuple de la contagion, si le vice y règne. Que ses entrées y soient plus libres, s'il y a de la vertu, il y gagnera.

Soit en bien, ou en mal, les Grands composent la pièce & la représentent; le plus souvent le peuple en fait la parodie.

On voit le galant POLLION voltiger de Loge en Loge, courir delà au chauffoir, ou passer dans les coulisses. Il doit à chaque Actrice un petit mot à l'oreille; il effleure en passant le vermillon de CLARINE, ou frise un baiser sur la joue de ROSALIE. Que Pollion est fou des femmes, entends-je dire à l'amphitéâtre d'où l'on le suit! Qui pourroit s'imaginer, en effet, qu'il les aime peu, & qu'il se soit ruiné par vanité avec la M....? Qu'un Seigneur, comme lui, se reduise à sa femme, quelle honte! Par où le distinguer alors d'avec son Tailleur?

GERVAIS est à la tête d'une grande Ville qui demande tous ses soins: il n'a pas trop de tout son tems, s'il veut travailler à son bonheur. Que dis-je? Il en trouve encore de reste pour aller dans une solitude faire des Cordons de saint François. Quel bien

pour un peuple, qu'un Seigneur qui s'occupe si chrétiennement ! Quelle commodité pour des Citoyens qui auroient la pïété de vouer leurs enfans ! Quelle trouvaille !

Announce-t'on une nouvelle Actrice : POLEMISTE ne manque pas le Spectacle. Il se croit aussi nécessaire à son début qu'elle-même. Il est le premier à battre des mains & à lui faire compliment sur tout ce qu'il n'a pas entendu ; car le voit-on jamais en même place, il les court l'une après l'autre. A ses fréquentes apparitions sur la scène, il y auroit à parier, pour qui ne le connoitroit pas, que c'est lui qui débute, & qu'il rendoit assez naïvement un rôle de fat ou d'étourdi.

Ne diroit-on pas que certains Grands ne parlent que par saillies, & tout au plus deux fois par an, cinq ou six fois dans leur vie ? On ne rapporte d'eux que peu de mots, & qui sont toujours concis & pleins d'esprit.

Tel mot a souvent été dit d'une façon très-simple & très-unie, qui passant de bouche en bouche, s'épure, se façonne, se polit, & ne parvient à sortir de l'appartement qu'avec la tournure d'une phrase si fine &

si délicate, que celui à qui il doit son origine, ne pourroit être reçu qu'avec peine à le revendiquer.

Le *Moi*. Cheville éternelle de la comparaison d'un Fat. Il place à tout propos son *Moi*; chez lui pour tout refrain, c'est *Moi*. Je lui passe; mais interrogez, quel est le plus fat de tous les hommes? Qu'il réponde encore, *Moi*.

Fuyez; colez-vous promptement à la muraille; gagnez vite l'embrasure. Je vois venir un homme flanqué de tous côtés de sa grandeur; faites-lui place, & n'en approchez qu'à dix pas à la ronde. Prenez garde à vous si vous êtes obligé de l'accompagner dans une rue. N'oubliez pas, au détour, de lui donner toujours le haut du pavé, il ne vous en laisseroit pas l'avantage six pas de suite, & il est homme à vous écraser plutôt contre la borne & à vous renverser dans un ras de boue. C'est lui qui se trouvant à une table, & ayant fortuitement besoin d'en sortir le premier, frapperoit, comme un Prieur de Communauté, pour avertir que tout le monde se levât. Qu'on retarde deux minutes, ou qu'on ne le prévienne pas, il se lancera par-

dessus la table , au hazard de mettre les pieds dans les plats , de casser les verres , & de renverser les bouteilles , plutôt que de se retirer tout uniment par derrière les convives. C'est lui encore , qui entendant parler de noblesse , vous assure d'un grand sang froid , qu'il tient à toutes les têtes couronnées de l'Europe , qu'il ne connoit souvent que par l'almanach. Ne vous attendez pas qu'il vous fasse grace , dans le détail de son illustre généalogie , de ses alliances à la Porte Ottomane. Il veut y tenir , quand ce ne devroit être que par les femmes , ou par les Eunuques.

Qu'il y ait de la parité entre les Hommes & un Homme , entre un Maçon & un Prince ; les Grands tiennent contre , & les femmes pour. L'essence des choses peut-elle souffrir de la différence des accidens ?

Qu'est-ce que c'est qu'un Porteur de Chaises ? Un homme de rien , un Manant tiré de la lie du Peuple , un Mulet habillé en homme. Cela étoit bon hier au soir , mais aujourd'hui les choses changent de face. C'est un homme qui mérite quelque considération , & dont le nom se lira dans la même ligne avec ceux des Majestés , des Al-

esses, des Excellences & des Grandeurs. Il peut se mesurer avec les Ducs & Pairs, puisque son témoignage est requis en matière d'Etat. Le hazard n'est pas toujours mal-adroit.

J'entens murmurer le favori contre la flatterie que l'on apporte à élever une Place de Prince. Pauvre flatteur, qui ne comprend pas que la plus belle place des Rois est dans les cœurs!

Que manquoit-il à l'homme pour être parfaitement fou? L'ambition de voler. Il n'en manque à BALLEVIQUE, il s'est fait faire des aîles, il a volé, il est tombé; il n'est pas sans ressentir de tems en tems, combien il étoit fou de vouloir voler.

Où j'oli mal, mal d'amour & de bonne chère, mal de plaisirs, au chemin que tu prens, tu vas devenir à la mode; on en rira: mais n'as-tu toujours rire?

Le grand Seigneur est un homme qui a des Gardes qui peuvent assassiner impunément les gens pour un lièvre, qui joue gros jeu, qui ruine des marchands, qui ne s'enrichit que des meilleurs vins, qui a régulièrement des indigestions des viandes les plus rares, & qui ne digère que par le secours

de son Apoticaire. C'est un homme qui ne mange qu'extraordinairement chez soi qui ne voit sa femme qu'en visite, & ses enfans que par hazard; dont les gens sont bien couverts & mal payés, qui a des Créanciers & des Maîtresses. Qu'est-ce que le Grand? Tout ce que le grand Seigneur n'est pas.

L'homme est un enfant qui s'amuse à considérer son ombre au coucher du soleil. Plus il baisse derrière lui, plus elle grandit. Au moindre obstacle elle décroît. Se couche-t'elle sur une surface plane? Elle s'étend davantage.

On se croit grand à ne se mesurer qu'par-là. Le moindre Nain, à ce compte, plus de sept pieds.

Que devient l'ombre du Grand à midi? Il tombe de bien haut, s'il jette seulement un coup d'œil à ses côtés.

Qu'a fait, pour s'immortaliser, PORPHERE, qui sort d'une si grande Maison & dont les Ayeux ont acquis tant de gloire? Des dettes qui ne seront jamais payées. Que les grands Seigneurs n'ont place dans le Temple de Mémoire, que par le bilan de leurs créanciers!

Dans les chenils on a grand soin de ne
 faire couvrir une bonne chienne que par
 un bon chien. On ne néglige rien dans les
 parars sur l'accouplement des étalons & des
 juments. Où l'attention manque, c'est dans
 l'union des Nobles. On estime si peu la
 générosité du sang, qu'on mêle, sans dis-
 tinction, celui de BRONTIN, que les Ga-
 belles ont rendu riche, à celui des M....
 qui nous sont responsables d'une suite de
 Héros. Peut-être n'y a-t'il en cela que l'ar-
 gent qui se mêle.

A quels signes, à quelles marques te re-
 connoître, jeune ANTHÉE? Comment de-
 terminer que tu es le fils de ton pere, & le
 frere de ton frere? Une femme te donne
 son nom & ses armes, & tu renonces à
 tous les Ayeux glorieux dont tu es des-
 cendu. Je t'estimois mieux Chevalier que
 Duc.

Décerner la tutelle au plus proche pa-
 rent, comme à celui qui doit le plus s'at-
 tacher à l'avantage de la succession, c'est
 proprement ne penser qu'aux biens du Pu-
 erle, lorsqu'on ne devrait avoir égard qu'à
 la personne. N'est-ce pas trop présumer
 des hommes que de croire qu'un Tuteur,

qui peut gagner à la mort, puisse donner ses soins à la vie ?

Le Phénomène de l'honneur, c'est moins de l'emporter sur la Religion, que de s'élever au-dessus de l'intérêt.

ANDRÉ ne manquoit pas la Messe de Paroisse. On le trouvoit à tous les Sermons, on le rencontroit à tous les Saluts. O le saint homme ! ô l'homme de bien ! disoit-on toujours de lui dans son quartier. Il n'alloit pas sans lui, pour démasquer l'hipocrite, qu'une Tutelle.

CHRISÉ's ne paroissoit point rangé dans ses affaires ; on n'auroit pas risqué de lui prêter la moindre somme. Tout plein de ses plaisirs, on ne lui soupçonnoit pas la plus petite attention au gouvernement de son domestique. Son frere meurt ; la tutelle de son neveu lui est dévolue. Qui a jamais géré une tutelle comme Chrisés ? Qui a eu plus de soin de son Pupille & de ses biens ? Quel Tuteur aussi homme de bien que Chrisés.

Que l'on dise ce que l'on voudra de l'orgueil des hommes, je le trouve bien inférieur à ce que l'on en pense communément. La bassesse & l'humiliation de notre état perce toujours, & se décèle par quelque

part. Le terme de petit s'emploie bien près de la grandeur. Petits appartemens, *petites Maisons*, petit, petite. Que de petiteffes! N'y en auroit-il pas assez là pour donner au peuple une belle revanche contre la grandeur? Me trompé-je? Les petites Maisons ne sont-elles pas l'Hôpital des fous?

On trouve étrange qu'il y ait en Afrique des hommes libres assez fous pour se vendre. On ne croit pas aisément que de riches marchands, qui ont sous eux des centaines d'esclaves aisés, se plaisent eux-mêmes à devenir esclaves. Leur folie est la nôtre; & aux termes près, nos GRANDEURS les justifient.

Tout le monde ne croit pas volontiers aux desagrémens de la Grandeur. La servitude de ces hauts & puissans Seigneurs est leur premier enfer. Leurs peines temporelles, c'est de faire leur cour.

Il faut avoir tâté des Grands & de la Grandeur, pour en bien connoître le vuide & l'embarras.

Point de Prédicateur qui puisse faire un tableau plus frappant du néant des vanités, qu'un Courtisan disgracié.

Le remède le plus efficace, pour faire

revenir un homme sensé de l'erreur trop flatteuse de l'ambition, ce seroit de lui faire toucher au doigt l'anéantissement des grandeurs même devant les Rois.

CLIDAMIS aime les femmes publiques, fêtées & connues de tout le monde. Il est charmé qu'on voie sauter ses Maîtresses, au risque de partager leurs bonnes grâces avec les Musiciens ou les Danseurs. Il se plaît à recevoir des complimens sur leur légèreté dans les entrechats, leurs grâces dans la danse, la justesse de leur oreille, leur pied mignon, leur jambe fine : je ne fais pas même s'il haïroit extrêmement qu'on lui haussât le compliment jusqu'au-dessus de la jarretière.

LINDOR, trop gêné dans sa grandeur pour prendre une fille de Coulistes, sert, à peu de chose près, comme Clidamis, le goût qu'il a en commun avec lui, & se satisfait en Prince de son rang. On lui bâtit une grande maison, on y élève exprès un théâtre, où sa maîtresse devient danseuse en titre & en office. Hommes entêtés de la vanité des fauteuses ; insensés *Candaules*, ne pensez pas que le dernier des *Gygés* soit mort en Lydie. Nos danseuses décideroient bien la question.

On achète la ferme, on paie la façon des terres, on ensemence à ses fraix, on fait encore la dépense des moissons, & souvent ce n'est pas celui à qui le grain coute tant, qui mange la fleur d'une farine qui lui revient si cher.

A deux siècles d'ici, & je garantis l'égalité des conditions rétablie, si les choses vont toujours le même train. La fille du Suisse a déjà mis le Prince au niveau de son pere, & le Seigneur est le rival de son Fermier.

Le Prince est l'image de Dieu. Qui ne seroit Athée, si Dieu ressembloit à ses images?

On dit d'un Prince: c'est un grand homme qui réunit en lui toutes les vertus de ses illustres Ancêtres. Dites-moi un peu qui sont ceux-ci? On connoit son pere, à la bonne heure; son grand-pere, je le fais: son ayeul, je le veux encore. Passez-vous outre? Il a encore de qui tenir. Entre nous deux, ce qu'il y a de plus certain dans sa filiation, c'est l'héritage.

Est-ce un nouveau fort que l'on construit? Les ennemis seroient-ils au cœur de la Picardie, & menaceroient-ils Paris d'un siège? Quelle épaisseur de murs! La nou-

velle citadelle s'élève, & commande tout le quartier. J'y vois rouler du canon. Déjà l'on plante des guérites, l'on pose des sentinelles, & on donne la consigne; il y a une Patrouille & des Rondes. On entre là plus mal-aisément qu'à Luxembourg. Y va-t-on garder quelque nouvelle toison d'or? Quelque moderne Danaë inquiéteroit-elle quelque vieil Acrise? Non: c'est un nouveau P A R I S, qui veut y déposer son H E L E I N E. Instruit de l'usage qu'elle a fait de la liberté que M E N E L A S lui avoit laissée, il n'est pas d'humeur à lui en donner autant. L'y voilà entrée & consignée, comme un criminel d'Etat à Pierre-encise. Quel barbare Amant que ce Pâris! Les femmes le trouvent ridicule, bourru & sans égards. Quatre amans de son caractère mettroient bien bas l'envie de quitter les maris. Ce Pâris leur fait la leçon; Héleine trouve moins en lui un amant qu'un autre mari; & qui pis est, un mari à l'Italienne. Mais malgré tout, il est amant, sans quoi elle l'eût planté là. Qui décidera qu'elle auroit pu le faire?

Le marchand de foin & le Marchand d'avoine refusent l'un & l'autre de donner leurs

marchandises sans argent, & tu n'en as pas, CLEOPHORE, comment nourrir tes chevaux? Un Bourgeois feroit hors des gonds. Qui me fait encore crédit, répond Cléophere à son Intendant? Le Patissier. Eh bien! qu'on leur donne des darioles & des tartelettes.

L'exemple est pernicieux, & la contagion gagne insensiblement, & corrompt toute objection spécieuse! Parade qui ne convient qu'aux lâches! Le vrai sage, côte à côte des fots, se trouve toujours isolé à plus de vingt-cinq lieues à la ronde.

C'est compter beaucoup sur la folie des hommes, que de fonder hardiment à perpétuité un grand établissement sur les revenus qu'elle doit produire. S'ils devenoient sages, on en feroit la fondation.

Quand je vois faire l'immense énumération des ingrats, & que j'entens crier par-tout contr'eux, je ne suis plus tant de mauvaise humeur contre mon siècle; puis-que cette première multitude semble évaluer le nombre des bienfaiteurs; mais ne me préviendrois-je pas trop facilement pour mes contemporains dans ma bonhomie? Toutes les criailleries que l'on fait là-des-

fus, ne font, peut-être, que les suites d'une épidémie imaginaire.

Jouer tranquillement des douceurs & des satisfactions de la raison, c'est s'abandonner à une entière confiance; & qui n'en abuse point? On recueille les fruits de la vertu sans avoir l'embarras de la cultiver.

On ne masque pas les défauts du corps comme ceux de l'esprit : aussi embarrassent-ils davantage. On fait tout pour les cacher. Un borgne, ou celui qui a un œil éraillé ou chassieux, ne se laisse voir que du côté le plus avantageux. On ne le voit à table que de profil; il garde le haut du pavé sans orgueil, & le rend sans civilité. Un bossu ne se montre pas par le dos. Il en est pour les anciennes chaises & les fauteuils qui couvrent un homme jusques par-dessus la tête : il paroît aussi soigneux de se présenter en face, que le borgne l'est du contraire. Il entrera dans le mur plutôt que de laisser passer derrière soi. Un boiteux n'a gout que pour les divertissemens où l'on ne quitte jamais place. C'est sans doute en leur faveur qu'on a inventé le Quadrille, ce jeu d'éternité. Quelque beau que soit le tems,

un boiteux a toujours une excuse pour ne point aimer la promenade; ne fut-ce qu'un rhume de commande, ou qu'il craint le ferein, le soleil ou la poussière.

Croiroit-on passer des vices aux vertus? Qu'on y prenne garde. Souvent toute la différence n'est que dans l'espèce de la passion qui meurt, & de celle qui lui succède.

L'on ne se croit souvent que ménager, qu'on est déjà avare. On ne pense être que généreux, quoique l'on soit prodigue. La balance ne tient pas long-tems entre deux fers.

D'un excès dans un autre. Un Homme qui n'a pas eu de médiocres passions, ne peut guères s'arrêter précisément à ce qui est vertu; il va toujours au delà, & c'est un vice pour un autre, quelquefois aussi deshonorant & aussi dangereux que celui qu'il a quitté.

Un coup d'œil sur nous-mêmes nous fera voir que les vices que nous reprenons aigrement en autrui, ne sont souvent que ceux même que nous avons. Qu'on mette pour pendans deux orgueilleux ou deux avares.

Il y a des passions particulières qui fournissent de grandes ressources au Public. Il y en a de publiques qui sont très-préjudiciables aux particuliers.

Tous les enfans ne ressemblent pas généralement à leurs peres. Que de vices qui donnent l'être à certaines vertus, & combien de vertus qui ne produisent que des vices ! L'orgueil fait bien des honnêtes gens ; & l'économie est la mere de l'avarice.

MARC a vu un tems où sa fortune médiocre ne lui laissoit rien à donner, & il donnoit tout. Ses Domestiques partis pour la campagne, montés sur des chevaux Anglois ou Barbes, ont été heureux de s'être précautionnés de souliers pour le retour. La faveur a ri à Marc, & l'or a plu dans ses coffres à millions. On penseroit qu'il a donné davantage, & que ses Domestiques n'ont point été démontés, & on penseroit mal. Il les a diminués, ils ont été mal payés & mal couverts. Il a marchandé même avec ses Maîtresses. Il ménageoit apparemment pour ses héritiers ? Il n'en avoit pas, & est mort sans avoir le tems de tester.

Me diroit-on pourquoi un homme de-

venu riche ménage beaucoup, & qu'il dé-
pensoit tout lorsqu'il étoit pauvre ?

J'ai vu TIRCI faire bruit aux plus ga-
lantes toilettes. Il est passé avec les raffé-
s de l'année dernière. Ils font mal au cœur ;
on n'en veut plus ; on n'en parle plus.

Depuis dix ans LODIVITE étoit réduit
à des entrées communes, & à très-peu de
dessert, que l'on prenoit encore à crédit
chez le Fruitier-Oranger. Dix Maîtres d'hô-
tel étoient sortis de chez lui avec leur pre-
mier habit, & sans avoir pu tirer un sol
de leurs gages. *Castel* les suit, fait revenir
les entre-mêts fins, les bisques & les fruits
confits. La bonne chère reparoit dans toute
sa délicatesse. Lodivite se félicite d'avoir
un Domestique aussi intelligent. Au bout
de dix ans Castel, riche en Actions, en
Contrats, en beaux Meubles & en belle
Vaisselle, & sans avoir touché d'argent de
son Maître, se retire de son service, prend
un Laquais, & vit de son bien. Qu'il faut
d'industrie pour s'enrichir dans une maison
où il n'y a pas d'argent ! C'est vouloir se
baigner dans le sable, ou tirer du feu du
milieu des eaux. Le petit-fils de Lodivite
pourroit bien encore payer l'usure du bien-

être de Castel, & les Marchands, qui ont fait crédit au Maître, n'en sont pas maudire le savoir-faire du Maître-d'hôtel.

Pour quelles rares connoissances Nékia se voit-il surchargé de pensions, & comblé d'honneurs & de titres? Auroit-il trouvé le moyen d'assurer la guérison des plaies du Diaphragme? En ce cas je ne conteste pas qu'une Compagnie respectable lui donne place entre le mérite & la science. Mais que fait Nékia? Sur quoi le consulera-t'on? Je tremble qu'on ne le sache: Je ne dirai pas: * *Sephora* & *Pbua*, que Nékia vous eût bien remplacées au gré de Pharaon! Par ses secrets les Israélites ne fussent pas devenus si nombreux. Malheureux artisan de l'iniquité, que j'entens d'embrions qui te citent, du fond du néant, à grands cris, au tribunal de la vengeance de la nature, & de Dieu!

Ce n'est pas seulement pour l'honneur du Peintre que l'on fait mettre son Portrait au Salon.

Belle

* Sages-femmes qui accouchoient d'ordinaire les femmes du Peuple Hébreu, & auxquelles Pharaon ordonna de tuer les mâles qui naistroient d'elles, & qui n'obéirent point au Roi. *Exod. chap. 1.*

Belle nouveauté que celle du Salon! Matière à réflexions pour un Moraliste. L'égalité des états y reprend. Le Roturier-en robe de chambre & en bonnet de nuit, y est à côté du Noble en habit brodé, & le Prince, malgré son air dédaigneux, & quoique chargé de Coliers d'Ordre & de marques de distinction, s'y trouve entre le Savoyard & la Lanterne Magique.

* SAÛL, lisons-nous, dans les vertiges dont il étoit souvent agité, recevoit de grands soulagemens des sons que DAVID tiroit de la harpe. Ne seroient-ce pas ces propriétés merveilleuses qui mettent l'Opéra en vogue? Que de gens à qui la musique peut devenir nécessaire, même par ordonnance du Médecin!

Le siècle en est là. Il faut, ou se donner connoître pour fornicateur, ou pour adultère, ou s'exposer à passer pour quelque chose de pire.

Une tenue d'Etats: la belle chose! Monsieur le Gouverneur, Madame la Gouvernante: les grands & magnifiques titres! Le mari est là pour recevoir les présens de la Province, & la femme y tient grand jeu,

* Les Rois, Liv. I. chap. XVI.

& ruine, à coup sûr, une grande moitié de bons Gentilshommes qui veulent avoir à dîner dans leur village qu'ils ont eu l'honneur de faire la partie de Madame la Gouvernante.

L'homme si vain de ses biens pour l'ordinaire, n'a qu'un moment où il voudroit qu'on le crût pauvre; & c'est celui où l'on désireroit qu'il fût riche, & qu'il le fût être, parce qu'on a besoin qu'il le soit.

Le seul instant où l'on souhaite du bien à quelqu'un, c'est celui où il nous peut être utile qu'il en ait.

On ne demande qu'à être riche. Ce désir seul est des deux grands tiers dans tous nos vœux. L'est-t'on? On ne sait que faire de son argent, il embarrasse. Achetera-t-on des maisons? Les loyers en sont trop bas. Des charges? Un petit bout d'Edit peut les revoquer. Des rentes? On craint la réduction. Le placera-t-on sur les Hôpitaux? Ils font banqueroute. Sur le Clergé? On ne fait qu'en dire. Que faire de son argent? N'est-on pas fou de désirer d'être riche?

Art si vanté de réduire nos besoins en plaisirs; art dangereux, art détestable qui les a multipliés, & qui en a rendu le superflu inséparable.

On se résoudroit plus franchement à être un Héros Chrétien , parce qu'il n'en cou-teroit au plus qu'un moment pour l'être, & que l'amour-propre y trouveroit encore son compte , qu'on ne s'étudieroit à devenir un bon Chrétien , parce qu'il n'y a pas de renommée à aquetir par-là, & qu'il en coûte pour surmonter ses passions.

Le voudra-t'on croire? Il y a des Chrétiens qui sont adultères, fourbes, méchants, vindicatifs, durs, qui ne vont à la Messe que par habitude, ou même qui n'y vont point du tout, & qui seroient prêts à se faire couper par morceaux, s'ils étoient à la Chine ou au Japon, & qu'on leur défendît, sur peine de la vie, d'assister aux exercices de la Religion.

Un homme sage ne craint pas la colére d'une femme. Un plus sage ne la provoque point. C'est aller de gayeré de cœur donner l'alerte aux ruches, en faire sortir les mouches, & mériter d'en être piqué.

THERAMENE croit du bel esprit d'être distrait; mais il l'est si mal, qu'il est le plus souvent à moitié de ce qu'il a envie de faire. Il ne faut pas être distrait pour le bien jouer.

Autrefois la calomnie grossière & la mé-

disance Provinciale s'épuisoient en paroles pour répandre leurs venins. Que le siècle a gagné ! Il ne fait plus qu'un silence d'un certain air. Quelle économie du tems !

On ne se plaint quelquefois d'un long Diseur, que parce qu'on lui envie le plaisir d'être en sa place.

Le feu sort des yeux d'EROPHILE. Il frémit, il grince les dents, il écume, il ébranle les fondemens de la maison à coups de pied, & enfonce les parquets. Tout tremble devant lui. Sa femme & ses enfans sont forcés de l'abandonner à sa fureur. Il méconnoit jusqu'à ses chiens qu'il caressoit il y a un moment. Il brise ses superbes porcelaines du Japon qu'il a achetées si cher. Les glaces volent en éclats, il lance les meubles à travers les fenêtres. Ses Laquais & son Valet-de-chambre fuient, & il les poursuit. Enfin, il se trouve seul, & n'ayant plus rien à casser, il revient à lui-même comme d'un sommeil profond. Il voit le dégât de ses brusques emportemens. Dirai-je qu'il rougit de ce qu'il vient de faire ? A peine s'en souvient-il. Il s'en faut peu qu'il ne demande comment ses miroirs se trouvent en pièces, & qui c'est qui l'a fait.

L'homme peut-il s'oublier jusques-là? Y a-t'il à espérer qu'Erophile guérira d'une maladie dont il n'a pas même de mémoire? Quel remède lui donner? Êst-il capable d'en recevoir?

Nos meilleurs sentimens frisent souvent nos passions : très-souvent ils passent au travers, & s'y teignent.

L'époux de ta chere ZENOBIE est mort, & tu es veuf. Qu'attens-tu, LICIDAS, pour légitimer des plaisirs que dix années d'adultère n'ont pu rallentir? Tu épouses Zénobie ; que peux-tu faire pour elle où tu ne sois de moitié?

A quoi tient souvent le crédit d'un homme? A savoir changer à propos d'habit & de nom. C'est quelquefois à la Cour tout ce qu'on connoit dans une personne.

Il n'y a que les passions vives qui puissent faire comprendre la facilité qu'il y auroit de tout sacrifier à Dieu. Que ne néglige-t'on pas quand on aime? L'avare se sacrifie à son argent.

On paie exactement les dettes du jeu ; l'honneur en dépend. Dans quelle classe range-t'on les dettes des achats & des emprunts qu'on ne paie pas? Est-ce dans

celle de l'honneur ou celle de la Religion.

Commençons par en excepter les vues d'utilité ou d'intérêt que nous pouvons avoir sur quelqu'un , ensuite nous cherchons moins à le connoître pour le louer, que pour trouver l'endroit par où le blâmer.

Si nous cherchons à approfondir une vertu, c'est moins pour la remplir en tous ses points, que pour y trouver des adoucissemens.

De nouveaux crimes lèvent, & d'autres passent. On a gagné la réforme du viol, par le bon accord, & le consentement des personnes qui seroient encore dans le cas d'y être exposées. Le terme même n'est presque plus qu'un mot de chicane.

Quoiqu'on dise de l'influence des climats sur les mœurs : Qui ne croiroit la France au Midi, à voir la vivacité des passions qui y regnent, la persévérance que l'on y a dans les vices, & le mépris que l'on y conserve pour la vertu ?

Le Phisique d'un pays chaud autorise la pluralité des femmes. Quel est le Phisique de France où elle commence à faire tant de progrès ? Le temperament péche-t'il con-

tre le climat, ou le climat contre le temperament ?

Un homme me parle à l'oreille de tel ou telle, & me dit tout ce qu'il en fait. Que dois-je croire qu'il pense à mon sujet ? Qu'il attend que je sois retiré pour me mettre à mon tour sur le tapis.

L'horreur du vice est de trop pour conduire à la vertu, quand on a le cœur assez pur pour aimer le bien pour ses propres attraits.

La défiance ne se trouve guères en compagnie de la probité. Un fripon n'est pas ordinairement dupe. On s'accoutume aux poisons pour s'en garantir.

Nous ne louons que ce qui est sans conséquence vis-à-vis de nous, ou ce que nous avons de mieux, que ce que nous approuvons.

Les louanges outrées que l'on donne à une personne morte, sont souvent moins des preuves de notre amitié, que de la malignité & de la satisfaction de notre haine.

L'ennemi mort n'est pas facile à distinguer du meilleur ami encore vivant.

Il n'est pas deshonorant d'être prévenu par l'affection d'autrui. Le point, c'est de

s'en rendre digne, & d'en acheter la continuation par ses soins.

Patrimoine bien riche qu'un bon nom. Quelqu'un a dit à MANSON : quel nom avez-vous là ? Profitez-en ; il vous est commun avec un homme qui excelloit dans son art. Pourquoi n'y feriez-vous pas votre chemin comme lui ? Je ne sais, a répondu Manson, rien de ce qu'il faut savoir. A d'autres, lui a-t-on répliqué : avec un nom comme le vôtre on fait tout ; & tout de suite, sans l'écouter davantage, on lui a mis en main un crayon & une règle ; on lui a présenté du papier ; il a tiré une ligne, puis une autre. Le voilà Architecte, s'il savoit faire un plan. N'importe, il les fait faire. Que d'Orateurs n'ont pas plus de Rhétorique qu'il n'a de dessein ! On lui a donné un oncle fameux, & à force de lui crier qu'il est de ses parens, il est parvenu à le croire, comme aussi qu'il est bon Architecte.

PHÆDON, reçu Docteur dans la Faculté, se morfondoit dans la Ville. Il ne trouvoit personne qui voulût avoir la curiosité de mourir par ses Ordonnances ; il quitte une Ville ingrate, où tout le monde est

porté à vivre, pour se retirer en Province. Il y passe dix ans. Enfin, las de ne tuer que des Payfans, il revient dans cette Ville. Il masque. Avec une longue barbe postiche, un bonnet en pain de sucre, une jaquette, du baragouin & un interprète dressé, le voilà Arabe. Il ne lui manque pas même un nom qui grince. Que lui faut-il encore? Quelque gros Seigneur qui veuille bien avoir la complaisance de mourir sur son nom. Il en trouve un, deux, trois, autant qu'il en veut, & le Médecin Arabe est en vogue. Peut-on ne pas guérir entre les mains d'un Médecin qui vient de si loin?

On dit à ORANTE qui emprunte à droit & à gauche, qui fait des billets usuraires à trois pour cent par mois, qu'il prend le vrai chemin de l'Hôpital, & qu'il se ruine; & Orante n'en fait que rire. On s'étonne de le voir tranquille. Qu'on l'écoute parler: C'est ceux qui me prêtent, dit-il, qui se ruinent. Les bonnes dupes! Je ne suis pas en âge, & j'ai la voie des Lettres de récession. Orante, j'ai un petit mot à vous dire à l'oreille: vous êtes un fripon, & plus fripon que *Nivet* & *Cartouche*. Les

Loix qui ont entrepris de mettre votre bien a couvert contre la séduction & les entreprises des usuriers, n'ont pas prétendu vous tenir l'échelle pour entrer chez eux, & les voler. On vient d'arrêter un malheureux, sur qui on a trouvé des *Rossignols*. La plus grande grace qu'on puisse lui faire, dit Orante, c'est de l'envoyer aux galères. Orante, taisez-vous : c'est vous juger trop clairement : qu'a fait cet homme plus que vous ?

Que voulez-vous que fasse *LYSIPPE* ? Il le fera. Il est aussi peu capable de rien faire de lui-même, que de rien vouloir faire. Menez-le à la Messe, à la Comédie, au Bal : il est par-tout pour vous, sans être en aucun endroit pour lui-même.

Le seul bonheur qu'on puisse souhaiter à *Lysippe*, c'est qu'il se trouve toujours avec des gens de bien.

Un homme foible, irrésolu, & qui ne pense jamais, c'est *MENOPHILE*. Qu'il dise oui ou non, il ne faut pas l'en croire sur ce qu'il a dit ; car il n'est pas sûr qu'il sache même s'il a parlé, pourquoi il a parlé, & ce qu'il vient de dire. C'est l'éco qui répète ce qu'il a entendu. Le dernier sen-

ment qu'il a, est moins le sien (celui qui lui plaît le plus) que celui de la dernière personne qui l'a quitté. S'il y persévère, c'est que personne ne se présente pour l'en faire changer. C'est un porte-voix général qui ne demande qu'à être embouché.

Est-ce la modestie ou la honte qui a fait recevoir entre les articles de la civilité, celui de ne jamais ouvrir un Livre chez autrui ?

Qui vous attriste ? Avez-vous quelque mauvais procès ? Seriez-vous homicide, incendiaire, voleur, brigand ? Quelqu'un de vos amis doit-il être pendu, rompu, brûlé ? Consolez-vous. Si vous avez de l'argent, ce n'est rien. Je vous enseignerai une personne de bonne composition qui a tout à vendre, & qui vend tout.

Voici le bon tems pour désirer, le vrai tems. Etes-vous pour le spirituel, ou pour le temporel ? Que voulez-vous ? Canonicateur, Abbaïe, Evêché, Contrôle, Recette, Direction ? choisissez, payez, l'assurance est ouverte.

Un homme plonge-t'il ? ses meilleurs amis lui lâchent la main, retournent la tête. A peine crie-t'on au secours, ses parens

le renient. C'est déjà trop pour eux que d'avoir un même nom avec lui. Que ne reclame-t'on contre la ressemblance. Revient-il sur l'eau ? On court à lui. Dès qu'il est sur le sable, on l'entoure ; on s'empresse de l'essuyer ; chacun veut y mettre la main. C'est peu d'être son cousin-germain , on veut être son frere.

La famille d'un nouveau Favori n'a point de fin, & celle d'un nouveau disgracié finit à lui. Il n'a même de femme & d'enfans, qu'autant que son malheur leur peut être commun.

Il y a une juste compensation entre les sentimens des deux sexes, selon ce que l'un ou l'autre craint ou désire. Toutes les femmes crieront contre un méchant homme, & s'intéresseront contre lui, sur-tout si c'est une femme qu'il a offensée. Qu'une femme soit soupçonnée seulement d'entretenir un mauvais commerce , toute la nation des maris souscrira à sa condamnation, & sollicitera contre elle. Ne penseroit-on pas d'abord que les femmes & les hommes se soutiennent entre eux ? Nullement. C'est qu'ils craignent de se trouver aux prises avec de pareilles gens. Quelque soient le

bonheur ou le malheur, ils ne remplissent
mais pleinement le fond de la perspective.

C'est l'état de la bonne ou mauvaise fortune, qui donne le prix aux vertus propres
l'une ou à l'autre situation.

Il y a des vertus de disgrâce, que toutes
celles de la prospérité ne sont pas capables
de regarder en face.

La modération dans la bonne fortune
un beau côté ; mais est-elle capable de
disputer le pas à la fermeté d'ame dans l'ad-
versité ?

Par exception , il seroit plus aisé à de
certaines gens d'être vertueux dans la pros-
périté, que patiens dans l'infortune.

L'adversité dégrossit le sentiment, & la
raison le polit.

Ce qu'on a fait par la monogamie ne se-
roit-il pas ce qu'on avoit prétendu faire ?

Qui m'empêchera de le penser tant que je
verrai le succès & l'impunité de l'adultère ?

THÉRSITE, contre qui sa femme boude
depuis trois mois, cherche à se reconci-
lier avec elle, & fait pour elle tant de fo-
ies, qu'on auroit peine à les passer entre
un jeune Financier & une Fille d'Opera.
Il a vendu ses diamans, il lui en donne

d'autres dix fois plus beaux, & lui achète un carosse si superbe, & des chevaux rares, qu'il ne faut encore qu'un pareil raccommodement pour lui ôter jusqu'au moyen d'aller à pied.

Que l'on est dupe de soi-même & des autres! On croit souvent donner des preuves d'amour, & ce n'en sont que de tempérament. Celles que l'on reçoit ne sont pas toujours plus épurées ni mieux connues.

Quelle pitoyable condition que celle d'un mari, qui par des profusions déplacées, devient le parasite de sa femme, & jouit auprès d'elle des avantages du douaire! Celle même de l'épouse la plus malheureuse ne peut pas être plus triste.

Qu'ont gagné les Mœurs & la Religion au milieu que les préjugés ont établi entre la sainteté du célibat & l'utilité du mariage, que de rendre la condition des époux plus dangereuse, & celle des garçons plus commode?

Y auroit-il encore à espérer pour les Mœurs, dès qu'on pense au dégoût que l'on a pour le mariage? Les plaisirs de l'innocence paroissent trop légers pour balancer auprès des sens, les peines du ménage.

Le mariage qui étoit une règle, est à la veille de devenir une exception. Moins il sera estimé, & plus il y aura d'époux infidèles.

La complaisance des maris n'est qu'un vice d'invitation à la pareille. Ils semblent assez s'entendre entr'eux ; & je ne vois presque point d'ingrats parfaits en ce genre.

Epouser une femme riche, c'est souvent acheter une terre pour son revenu. On va d'abord pour la voir ; mais on n'y reste pas. On en reçoit l'argent, & le fermier la fait valoir, comme l'amant la femme.

N'attendre que de dures compositions des parens d'une fille, dont on s'est amouraché, c'est deviner juste. On aime : qu'on est foible en cet état, & que de gens savent profiter de nos foibleffes ! Ils nous dépouillent sans pitié de tout ce que nous avons de plus précieux.

* „SICHEM aime passionnément DINA. HENOR chérit son fils Sicheim ; que ne fera-t'il pas pour le satisfaire ? Il se livre & son Royaume entre les mains des rusés & vindicatifs enfans de Jacob. Funneste amour, je te reconnois là ! Tendresse paternelle, ne méritez-vous pas une

* Gen. chap. xxxiv.

„ autre récompense ? Mais la condescen-
„ dance d'un pere trop foible, ne peut être
„ trop punie. De moitié, peut-être, dans
„ les désordres de Sichem, Hémor s'étoit
„ attiré cette punition.

Ce ne sont plus Simeon & Lévi, ces bar-
bares vengeurs de la vertu de leur sœur of-
fensée, qui entrent l'épée à la main, chez
Hémor & Sichem, son fils; c'est douce-
ment chez un Notaire, & par un Contrat
abusif, où l'on fait glisser quelques clau-
ses litigieuses, & à double sens, qu'on
égorge, à huis-clos, le beau-pere & le
gendre.

Chacun dit, sans trop de précaution qu'il
a le cœur bon, qu'il est fidèle & sincère;
& chacun le dit, parce que, peut-être, il
n'en est rien, ou, que si cela est, on ne le
voit pas. Personne ne s'avise de dire qu'il
a de beaux yeux, la main potelée, la jambe
fine; parce que, quoique cela soit beau,
tout le monde est à portée d'en juger, &
qu'il y a le démenti à craindre.

Il est encore à décider si les personnes
que nous haïssons, nous affectent plus ou
moins que celles que nous aimons.

La jalousie reste au cœur comme la rouille
sur

sur le fer. En vain s'efforce-t'on de la dissimuler, elle paroît à la moindre occasion. On ne pardonne que jusqu'à ce qu'on voie un tems propre à se venger.

* „ BETHSABÉE, mere du Roi SALOMON, avoit tout fait pour ce fils qu'elle aimoit. David lui avoit promis qu'il regneroit, & c'étoit par ses soins qu'il l'avoit préféré à ses aînés. ADONIAS voyant le Roi extrêmement vieux, se fit Roi, & fit un grand festin à ceux qui suivirent son parti. Bethsabée, attentive à tout ce qui se pouvoit tramer contre son fils, envoya le Prophète Nathan avertir David de ce qui se passoit. Au même moment Salomon fut proclamé Roi, & le parti d'Adonias se dissipa. David étant mort, & Salomon jouissant paisiblement du Royaume, Adonias pria Bethsabée de demander l'agrément du Roi, pour qu'il épousât la jeune Abisag de Sunam qu'il aimoit. Bethsabée ne fut point écoutée; mais Salomon profita de la fausse démarche de son frere, & le fit tuer. Un frere aîné, dont on a restraint les droits, est bien coupable pour la moindre chose.

* Les Rois, Liv. III, chap. II.

La fatuité est un sur-tout qui n'est que pour les fots. Il est taillé sur leur mesure s'il va à quelqu'un, c'est à eux.

Il y a des gens qui racontent une histoire dans un stile plat, sans sel, sans jugement, & en bégayant à moitié. Ils prétendent dire de si belles & de si bonnes choses, que craignant qu'on n'en rie pas, ils rient eux-mêmes les premiers aux larmes. Je les vois ouvrir de grands yeux & regarder si je rirai. Je ne fais pourquoi je ne suis jamais tenté de rire; si ce n'est que faisant eux seuls les deux rôles, ils rient assez pour toute une compagnie.

Les femmes relèvent le gout, dit-on; prétexte frivole pour s'y abandonner, dès qu'elles corrompent les mœurs. Elles ont amené par la rivalité les hommes, à aimer la parure, & à en faire usage. Dès lors on a négligé de chercher à se faire valoir par soi-même, pour plaire par la mode.

Il y auroit un moyen sûr pour opérer la conversion des hommes: ce seroit de commencer par celle des femmes. Mais que devient, dit quelqu'un, la sûreté du moyen? Est-elle seulement imaginable.

Tout est adapté au gout des femmes.

Nous n'aimons que le frivole. Notre conquête n'est que fanfaronnade, & notre entretien que gasconnade.

Quelle étrange contradiction dans les jugemens des hommes ! Est-on en commerce avec des femmes, il faut passer pour un sot, ou être coquin.

Nous ne jugeons pas assez solidement des hommes, pour préférer en eux une probité austère qui nous gêneroit, à la douceur d'un commerce qui pourroit nous amuser. L'apparence nous séduit & nous décide.

Les hommes sont comme les diamans ; ils sont durs, & ne se polissent que les uns par les autres. Le Philosophe qui fait confesser la vertu à fuir les honneurs, & à les mépriser, est bien éloigné d'être ce qu'il se croit, & ne sera jamais ce qu'il veut être.

Un homme est bon ; mais il est rude, écorché, farouche & peu sociable : il a des humeurs qui font quelquefois oublier tous ses avantages qu'il y a à retirer de son commerce, pour s'attacher à un autre qui cache souvent un mauvais cœur, sous des dehors qu'on souhaiteroit au premier.

L'avare est l'homme le plus près, & le plus loin de la sagesse.

Il faut être réduit dans un état bien pitoyable, si l'on n'a pas encore de quoi donner, quand ce ne seroit qu'un verre d'eau.

Que vous a dit cet homme qui babille de la perte d'haleine depuis trois quarts d'heure? Qu'avez-vous retenu de tout ce qu'il vous a dit? Que voulez-vous, me répond-t-on? Il faut bien dire quelque chose. Quel privilège pour les fots & les bavards!

Dire que l'homme ne se connoit pas, c'est n'avoir jamais pris garde aux soins qu'il apporte à se déguiser.

OLENE ne prend point, au milieu de la Ville, un de ces beaux Hôtels qui ont des appartemens si vastes, que la plus grande partie reste souvent sans être meublée, ou qui donnent à connoître par leurs *Marbres*, le Seigneur qui les habite. Il ne veut point être connu, & n'a pas trop de cent mille livres pour ses plaisirs, sans s'amuser à meubler des chambres. C'est dans un Fauxbourg à l'extrémité de la Ville, &, pour ainsi dire, dans un pays perdu, qu'il se cantonne, & qu'il se ruine obscurément avec trois ou

quatre femmes, qui sont les seules qui savent qu'il se ruine.

Je l'avois entendu dire; mais je n'en vou-
lois rien croire. Est-il croyable, en effet,
qu'il y ait des gens assez dépourvus de bon-
sens, pour s'en aller en pleine nuit entre
quatre chemins, chercher à avoir un mot
d'entretien avec le Diable, & qui plus est,
pour acheter chèrement un moment de con-
versation avec ce vilain Monsieur? Que vou-
loit-on de lui, me dira-t-on? Eh! a-t-on re-
cours au Diable que pour avoir de l'argent?
En avois-tu besoin, NEOLOON? Oui. Eh
bien, il falloit commencer par garder tes
cent louis.

Fuis, malheureux ALPHONSE, ta mé-
prise pourroit te couter cher; mets un mur
entre toi & ce furieux. Ce n'est pas assez,
passe la mer. Tu es encore trop à sa portée,
retire-toi sous l'autre Tropique. Tu as tout
à craindre : près de lui tu ne vaux pas la
moelle que tu viens de tuer.

Quels Démons ont allumé les feux qui
se brûlent? Quels Vulcains s'entr'ouvrent
sous tes pas? Est-ce fureur? est-ce jalousie?
Est-ce amour? est-ce jeu? Infortunée S. ...
S.... méritois-tu d'être si cruellement punie?

On dit par-tout que l'on n'aime point les façons, & que c'est l'usage. Qu'on ne s'y trompe point. Ce qu'on n'aime pas, c'est à en faire. On en use familièrement; on se le passe à soi-même; mais rarement l'excuse-t-on dans les autres.

La politesse a des expédiens singuliers, pour ne se point donner à crédit. On fait quelques façons au sortir d'une porte, pour ne se point laisser reconduire. Le Maître du Logis en fait de son côté, pour ne point laisser là son homme; il ne veut *que le voir aller*. Enfin, on se sépare en le forçant de rentrer dans son appartement, d'où il ressort subitement pour retrouver encore l'autre dans l'escalier. Il l'atteint, & le reconduit. C'en devroit être suffisamment. Non; il veut qu'on lui ait obligation de sa corvée; il lui souhaite un dernier adieu à mi étage. L'autre remonte, le bourre de belle manière, & le remet dans sa chambre, où il est obligé de le renfermer, s'il ne veut pas en être suivi.

Les vues courtes sont à la mode. On aime à avoir une excuse prête pour ses impolitesse ou son amour-propre, lorsqu'on se trouve pris sur le fait.

On voit d'une lieue un vieux oncle riche, & sur lequel on a des vues; & l'on se laisse presque heurter de front par un frere mal à son aise, ou dont on n'a rien à prétendre. Il y a encore un moyen court, lorsque l'on craint d'être serré de trop près. Ce sont les rues de traverse.

Il a le cœur tendre. Ne pensez pas que l'on parle d'un Roi, d'un Pere, ou d'un Epoux. Non, c'est d'un homme qui ne l'a pas tel sans crime, & qui a de trop ce que les autres ont de moins.

On donne sa soupe en ami à l'homme le plus indifférent. Seroit-on bien content d'être traité soi-même en ami ?

Tel chez soi n'a du gout que pour les mœurs communs & de peu de valeur, qui ne l'a que chez soi, & qui ne s'en ressouvient plus même chez ses meilleurs amis.

L'homme, je dis même l'honnête homme, l'homme de bien, fait peur à un autre honnête homme, à un autre homme de bien la nuit au milieu d'une rue, & le jour dans un bois. Deux Loups s'y rencontrent, & s'y font accueil. N'est-ce point deshonorer ceux avec qui l'on a à vivre, que de se méfier d'eux, ou de dissimuler

avec eux? Quoi! dans le centre du monde le plus poli, verrai-je long-tems cette pensée injurieuse, dont la théorie seule effraie, être en pratique? *Croyez, y lit-on en gros caractères, tous les hommes bonnêtes gens, & vivez avec eux comme avec des fripons.* Quelle honte pour les hommes, que ce ne soit pas là un paradoxe! Et quand l'a-t'il été?

L'homme de bien a obligation à tous ceux qui font du bien, & les aime sans les connoître.

Vous voulez que tous vos amis & tous vos parens s'ajustent sur vos idées; cela est bien difficile. Il y a un chemin plus aisé & moins long pour cadrer avec eux; ce seroit de vous conformer vous-même à leur sentiment. Ce seroit effectivement le plutôt fait; mais c'est le moins facile à faire.

Par un même égard envers Dieu, on doit souffrir les charges de la société, lorsqu'on en reçoit les avantages.

A dix mille ingrats que l'on a fait, il en manque un pour mériter la couronne de gloire, delà à cent mille, le plus homme de bien est celui qui en a fait davantage.

J'ai vu plus d'hommes pardonner des outrages qu'ils avoient reçus, que je n'en ai vu de parfaitement reconnoissans des bienfaits dont on les avoit comblés.

Le bienfaiteur entre en procès avec celui qu'il oblige. Ce dernier devient son Juge & sa partie. Quoique le fond soit incontestable, s'il pèche par la forme, il est condamné sans appel.

La Reine des reconnoissances, ce seroit celle qu'un bienfaiteur auroit pour la personne qui lui auroit procuré l'occasion de lui faire du bien; mais son regne n'est pas de ce monde.

Je ne vois au-dessus du bonheur de n'avoir besoin de personne, que celui d'être utile à quelqu'un.

La recompense du bienfait, est de l'avoir fait. La vertu est le prix de la vertu même.

Tels amis usent tellement la complaisance des autres, & avec tant de précipitation, que ce qui doit les étonner, c'est moins de n'en plus trouver le lendemain, que de ce qu'il y en ait eu assez, pour leur fournir tout le jour précédent.

Les amitiés de table ne me semblent pas

si mal imaginés. On s'est mis à l'aise pour faire des liaisons, & on en a ôté tout le pénible. Dès qu'on n'a pu présenter des vertus, on a présenté des plats. Quel échange ! Le grand homme pour faire des amis, qu'un Martialo !

On a de tout tems regardé comme grandeur d'ame, de s'élever au-dessus des injures, & de les pardonner. Quel jugement porter de celui qui ne balance pas à assassiner son ami, ou à se venger soi-même ? Il est jugé. Celui qui pardonne est grand ; donc celui qui se venge est petit.

LENOR est malade au lit, discontinue ses occupations & ses plaisirs ; une goutte cruelle le retient dans sa chambre, & loin d'ELAMIRE qu'il aime tant encore. Qui lui en donnera des nouvelles ? Qui ira dire chaque jour à Elamire ce qu'elle a à attendre de la santé de Lenor, après laquelle elle soupire tant ? C'est VOILERY, leur ami commun, qui se charge des messages. Lénor pouvoit-il mieux se confier qu'à lui du soin de sa maîtresse ? L'auroit-il mis en de meilleures mains ? Non ; car Elamire s'en trouve si bien, qu'elle y reste.

Bizarreries de l'homme. C'est une espèce de honte de recevoir, lorsqu'on est dans le

besoin. C'est une incivilité de refuser quand rien ne nous manque. Quel usage !

Un Contrebandier neuf & peu aguerri déclare certaines menues marchandises, & en paie les droits, pour en faire passer en fraude & plus hardiment, de plus considérables. On fait à de certaines gens de petites confidences, pour en sauver de grandes.

C'est quelquefois un malheur de plus que d'avoir des yeux & des oreilles; ensuite, quel mal plus grand qu'une langue ?

Un Frere Quêteur, homme d'esprit, vaut autant à un Couvent de Capucins, que la meilleure métairie des Bénédictins. Il ne craint ni la nielle, ni les gélées, ni la grêle.

Il y a des collatéraux à qui les petites salades des Capucins ont donné quelquefois de grandes coliques.

Quelques Célibataires par état, ne paroissent-ils pas en avoir aquis la dispense ?

Ceux qu'on entend tous les jours se déchainer avec tant d'animosité contre les femmes, ne seroient-ils pas en revanche ?

Un Prédicateur, même le plus fameux, doit quelquefois moins son Auditoire nombreux à ses talens ou à sa réputation, qu'au

quartier ou qu'à l'assurance & à la prévention qu'ont certaines personnes, qu'elles seront vues & qu'elles verront plus qu'aïl leurs. L'oïfiveté & la vanité des femmes, & l'habitude qu'ont les hommes de les courir par-tout, soutiennent souvent le nom du J....

La Loueuse de chaise est souvent la personne qui peut répondre plus juste sur l'éloquence d'un Prédicateur, & sur l'excellence de la musique d'un beau Salut. C'est avec raison ; puisqu'elle est à même de dire à livre, fol & denier, ce que valent l'un & l'autre.

Tout est mode, jusqu'à la manière de louer Dieu. Dans un Diocèse on se servoit de tems immémorial d'un nombre d'Himnes, de Pseaumes & d'Antiennes. Le nouveau Prélat change tout ; nouveaux Pseaumes, nouvelles Himnes & nouvelles Antiennes. Il faut de nouveaux Eucologes aux Diocésains, ou qu'ils n'assistent à l'Office que comme des statues. Quoi ! la mode ou le caprice décideront-ils aussi du Service divin ? Non, & j'aurois tort de le croire. D'où vient ce changement ? Demandez-le à l'Imprimeur de l'Evêque.

Après les secrets des femmes , ce qui plaît dans la direction, c'est le titre & le métier d'Aumônier. Avoir toujours des bourses ouvertes , se faire regarder comme un Sauveur par ceux que l'on assiste, & se revêtir de la considération au prix du bien d'autrui. Y a-t'il rien d'aussi satisfaisant, où prêche celui qui donne sur le secret des bienfaits? Véritablement c'est à lui à l'ignorer. Quelle route pour les bienfaits, que la main de certaines gens ! Combien s'égarerent, qu'on ne retrouve jamais ? Quel labyrinthe !

Frere COSME ne veut apprendre que la saignée. Sait-il faire un bouillon, donner un clistère ? En voilà suffisamment pour son salut. L'Ecriture, les Peres & les Conciles n'entrent point dans ses études. En vain lui voudriez-vous persuader qu'il devoit s'en instruire, & qu'un Chrétien ne peut trop en savoir sur cet article. Inutiles remontrances : il ne vous écoute pas. Il a fait vœu de ne rien apprendre de tout cela. Il est ignare & non lettré par vœu & par état ; il l'est , & le sera : plus de réplique.

Frere IGNARE n'a fait qu'un vœu, qui est de tout savoir ; jamais vœu ne s'exécuta

mieux. Ce n'est pas assez pour lui de connoître l'Histoire Ecclésiastique & Profane, le Droit Civil & le Droit Canon, les Sommaires différentes, les décisions contre les Hérétiques. Il a tout lu, & il fait tout. Ne fait-il que cela ? Il voit les Grands, & cherche à se mettre bien auprès d'eux ; & qu'y feroit-il avec ces connoissances là ? Rien, il ne l'ignore pas. Mais il possède tout le détail du ménage : que faut-il ? Femmes-de-chambre, Nourrisses, Sages-femmes, Accoucheurs ? Il se connoit à tout, est à portée de vous fournir de tout, & même de remplacer tout dans un besoin. Du grenier à la cave, il voit tout, il ordonne tout. Il goute le vin, juge des fautes, & prononce sur la bonne ou mauvaise qualité des viandes. Cuisines, écuries, appartemens, tout est soumis à sa direction. Il est Maître-d'hôtel, Valet-de-chambre, Ecuyer, Palefrenier. Que n'est-il pas ? Que ne fera-t'il pas pour se pousser ?

Il y a tels Sermons qui demanderoient incontinent une controverse assez forte, pour guérir l'impression qu'ils ont pu faire.

Les couleurs emporteroient-elles de certains privilèges ? En feroit-il de cer-

ains Chapeaux comme des *Bonnets-verds*?

Paient-ils aussi toutes les dettes?

On allégué en faveur des grands Chapeaux, qu'ils coiffent bien; je suis pour l'exception. Il y a de si petites têtes où les grands vont si mal, qu'on devroit au moins les réduire aux ordinaires.

J'entre dans l'Eglise d'un Village. Le toit en est rompu, & les murs entre-ouverts; à la moindre pluie on ne peut arriver qu'à la nage aux pieds des Autels. Je reviens à peine de mon étonnement à la vue de ces sacrilèges abus, quand on me dit que c'est l'Evêque qui est le gros Décimateur du lieu.

Soutiens tes droits, THEOCRITE, tu es en grade; la Cure t'appartient, plaide jusqu'à ta mort plutôt que de céder. Si l'on te confie un dépôt, plaide encore plutôt que de le rendre. Mourras-tu sans procès, Théocrite? Quelque part où tu ailles après ta mort, tu plaideras. Si tu reviens jamais au monde, ce sera pour plaider.

Tous les maîtres, chacun dans leur genre, paroissent être pleins de leur art. Ceux qui enseignent les Langues, (je parle des moins pédans) laissent échapper de tems

à autre des bluettes, qui désignent clairement l'espèce de leur science. Puristes, on ne les méconnoit pas. Le Phisicien tout entier à ses principes, fait indifféremment de tout ce qui tombe sous ses yeux, l'objet de ses recherches. Le Géomètre & le Géographe se retrouvent par-tout, & s'occupent par-tout d'objets qui leur sont propres. JELIOTE frédonne aux pieds des Autels, & JAVILLIER cabriole même dans la grande Allée des Thuilleries. L'esprit d'Etat fait bien se faire un passage. Deux sortes de gens ne s'exposent pas ordinairement à suivre les principes du leur. T... est malade; mais il ne prend ni juleps ni apôèmes. Le J.... & le C.... prêchent bien & de bonnes choses, & agissent contrairement. Que ce soit prudence dans le Médecin : qui en doute ? Quelle peut être la raison du Prédicateur qui l'imité ? Peuvent-ils souffrir le parallèle ?

Si la dévotion de la Cour a droit d'insulpir la résidence, on est réduit à ne l'espérer de long-tems.

Jouis du tems, PHILOTETE, sois traitre. Devroit-on te desavouer ? Vens par un projet, tous tes confrères. Tu as déjà fait un

en Duc de ton nom. Que te reste-t'il à faire, que d'être Cardinal?

Bilan, Contrat de Direction, Contrat d'abandonnement; tous termes qu'on ne doit entièrement ignorer, ou dont l'usage ne devrait être qu'entre Commerçans. Tous termes cependant, qui ont passé des Gentilshommes aux grands Seigneurs, & qui sont devenus communs aux Prélats & aux Communautés.

Interêts, exils, prisons, on affronte tout. Menaces, caresses; on tient ferme contre tout. Il paroît qu'on ne doit céder qu'aux plus grandes recompenses ou aux plus grands tourmens. La persécution cesse: on se rend lorsqu'il n'y a plus rien à gagner pour l'interêt ou pour l'amour-propre. Etoit-ce raison autrefois? L'est-ce à présent? Ce seroit avouer qu'on auroit pu en manquer ou qu'on en manque. Est-ce caprice? La moindre chose qu'il y ait en ceci, c'est de la folie.

Attaquer les mutins à force ouverte & par les tourmens, c'est les multiplier & leur ouvrir la route du triomphe. Les mettre aux prises avec l'interêt, ou leur ôter toutes les ressources de l'amour-propre, c'est en triompher, c'est les détruire.

Qu'on use de représailles entre ennemis, & en campagne, le trouveroit-on mal-à-propos? Mais qu'un Prélat & qu'une Compagnie digne de respect, en soient aux prises pour des femmes, & que ces gens qui ne peuvent se pardonner, soient des Chrétiens & des Concitoyens : qui le croiroit, si ce n'est le Prince, qui est forcé d'interposer son autorité, & de menacer pour les mettre d'accord?

On ne fait ce qui est le plus à craindre pour PANCRACE, ou de la présence du Marguillier qui lui résiste, ou de la vue d'un chat. Ce qu'il y a de décidé, c'est qu'il fuit l'un, & qu'il tombe en syncope devant l'autre.

Qu'on me définisse, je vous prie, jusqu'où s'étend le vœu de pauvreté. Est-ce inclusivement jusqu'à la Dot & aux Rentes? Non. Est-ce exclusivement? Oui; qui le croiroit?

Est-ce un Prêtre, un filou déguisé, ou un Marchand que je vois? Approchez de lui, il vous attend. Qu'avez-vous à vendre, ou à troquer? Il fait négoce de tout. *Vieux passemens d'or & d'argent.* Bon; apportez. Qu'avez-vous là? C'est un diamant fin, sans

Houte. TANGUEL, laisse à l'EMPEREUR*
à faire son métier : tu y seras trompé. Quel
mal y a-t'il, si tu veux l'être?

Que voulez-vous de PATELIN? Lui con-
fier une somme considérable que vous des-
tinez à votre bâtard? Vous pouvez la lui
donner. M'entendez-vous? Je vous dis la
lui donner; car il la gardera.

PHILAGON, comment cacheras-tu ta
disgrace? L'ennemi se montre sur les fron-
tières, & il ne t'est pas permis de l'aller
combattre. A quelles marques te distinguer
d'HYACINTHE, qui chérit la qualité d'*Ai-
mable*, & languit ici dans une mollesse hon-
teuse? Par où te tirer du pair, si tu restes
en Ville? Il y a un moyen. Prends une Or-
donnance de Médecin & vas aux Eaux.

Entre un Héros & un coquin, il n'y a
souvent de différence que les occasions, le
lieu, ou le tems.

Que feras-tu, B.... de la Baronne CAN-
DIDA, d'ailleurs sucrée? Venue du fond de
la B.... au service de l'Etat-major d'un Ré-
giment, & veuve de la plus grande partie
de ceux que nous avons eu le malheur de
perdre à l'expédition des Parthes? Consen-

* Jouaillier célèbre.

tiras-tu encore à entrer pour être en partage avec ce bon Prélat qu'elle aime comme son Papa ? Qu'en feras-tu maintenant, que tu as à choisir dans la fleur des *Anti-Vestales* qui sont à vendre & à louer ? Entre nous deux, tu la garderas : car est-il sûr que tu puisses choisir deux triennes de suite ?

La coutume qui n'assigne le paiement des vacations & des écritures que dans les causes où l'Accusé est condamné, ne sollicite guères en faveur de l'innocent. Ne seroit-il pas étonnant qu'il y eût quelqu'un d'absous au Tribunal, s'il n'y avoit de grands moyens qui se mettent entre la coutume & l'équité ?

La Loi qui défend de prendre le bien d'autrui, n'embrasse-t'elle que le larcin, le vol & le brigandage ? Le Débiteur volontaire, l'Usurier, le Procureur qui double les écritures, l'Avocat qui vend sa partie, le Rapporteur qui reçoit des présens, & celui qui les lui fait dans une cause injuste, n'y feroient-ils pas compris ? Si la Loi s'étend à tous les torts, que dire des dommages & intérêts ?

Faire un Code, donner à son pays des Loix sages, après l'avoir défendu par son

courage , ou par sa politique ; mettre son Peuple en état de goûter tous les fruits de la paix, je ne vois rien de plus grand que de ne l'avoir pas achetée par d'indignes menées, des trahisons & des perfidies.

Il n'y a personne au-dessus de celui qui fait des loix , que celui qui les observe.

Il y a des gens qui ressemblent en tout aux Hannetons. Leur naissance, l'état qu'ils tiennent dans le monde, les emplois qu'ils y ont, & leur disparition fournissent toute la comparaison. Pour la finir, souvent en trois jours il n'en est pas plus question que des Hannetons de l'autre Eté.

Je me trouve entre deux repas chez CHRISOLATRE. La soif m'y prend : en vain ai-je la précaution de demander un verre d'eau tout bas & à l'oreille d'un de ses valets. Il est au guet de toutes les occasions où il peut donner à gagner à sa vanité. Cric.... Crac.... on ouvre à deux battans à mes yeux de longs buffets, dont les planches, à trois & quatre étages, plient sous la Vaisselle plate & montée. Aiguières, Pots, Gobelets, Vases, Soucoupes, Tasses, on dérange tout pour me servir avec plus de faste, & on me fait lan-

guir après un verre d'eau. Je me crois transporté, comme par enchantement, dans la boutique de * DUPLESSIS. Qui ne croira qu'enfin on me va donner à boire? Point du tout : Chrisolatre ordonne impitoyablement qu'on fasse rafraichir ce verre d'eau, & cela, pour ne me pas faire grace de ses Cuvettes d'argent. Helas ! barbare Chrisolatre, moins de vanité & plus d'humanité ; plus de savoir-vivre, plus d'usage du monde. A boire... à boire. Un peu d'eau dans un verre de fougère, & au sortir de la fontaine. Je n'ai qu'un moment à demeurer avec lui ; il m'entraîne dans son Cabinet, ouvre un vaste coffre fort, du sein duquel il fait exhumer, par ses Valets, différents sacs, dont il lit tout haut les étiquettes, qu'il fait remettre à mesure, jusqu'à ce qu'il en ait choisi cinq ou six, qu'il compte à grand bruit à mes yeux, & qu'il laisse en pile sur son comptoir. C'est vainement que j'ai évité pour l'aller voir, les dix, vingt & trente du mois. Tous les jours sont des échéances pour lui. Tantôt c'est un remboursement qu'il a à faire, tantôt c'est une Terre qu'il veut acheter. La

* Orfèvre vain, & qui met tout en étalage.

homme est comptée en espèces d'argent. On se croiroit quitte avec lui : ce seroit avoir trop bon marché de sa vanité. Il ouvre une grande armoire , qu'il laisse ouverte , & d'où il tire d'autres sacs qui regorgent d'or. Un fleuve d'or inonde son bureau. Il y plonge les mains : elles dégoutent les simples & doubles louis. Il y a un appoint à faire ; je crois tout naturel de le mettre en argent blanc ; c'est un demi louis qu'il lui faut : c'est encore un autre sac qu'il tire & qu'il renverse jusqu'à la dernière pièce, pour en tirer ce seul demi louis qu'il pouvoit prendre à l'entrée du bout du doigt. Enfin , ennuyé de ne le voir parler qu'à ses louis d'or , je gagne la porte , & le laisse décider à son aise , si ce sera en *Varins* , ou en *Noailles* , qu'il fera son prétendu remboursement. Chrisolatre , qui sortant de l'Eglise , & voulant donner un liard à un mendiant , retire de sa poche sa main pleine de louis , replonge à trois fois dans l'une , ou dans l'autre , & quelquefois dans la même , pour y trouver ce liard , qu'il tire avec d'autres de celle de sa veste , où il savoit bien qu'il étoit. Il arrive dans une Maison où l'on tient sur le tapis le prix des Actions

ou des Billets des deux Lotteries. Qui en fait le taux mieux que lui? En doute-t-on? Il arrache de ses poches une rame de papiers, y ensevelit ceux qui sont à sa droite & à sa gauche. Voyez, dit-il, si je mens. Il entre chez un de ses amis, où il est question de mariage. On se plaint des dépenses superflues que l'on fait dans ces occasions. Chrisolatre le fait pour le moins autant que vous. A qui en a-t'il couté plus qu'à lui? Le voulez-vous voir? Il va vous faire toucher au doigt tout ce qu'il a dépensé pour marier trois filles. Il a sur lui les mémoires & quittances du Traiteur & du Marchand de vin. La conversation détourne sur la dot de l'Accordée, sur les clauses du contrat, les conventions & le douaire. Ses filles étoient douairées plus haut. Aussi, ajoute-t'il en haussant la voix, leur ai-je donné tant. Ce que je vous dis est vrai : voilà les Contrats, vous n'avez qu'à lire. Entend-t'il parler d'une réduction de Rentes? Il soupire, il jure, il tempête : le voilà perdu, le voilà ruiné, il a tout son bien, ou du moins une grande partie, en Rentes. En doutez-vous? voilà les Contrats. Un de ses parens lui annonce l'achat

Qui en a acheté une aussi. Son parent ajoute qu'il y a un Château, & un très-magnifique. Dans la mienne aussi, répond-t'il, il y a un parc & des eaux plates & jaillissantes. C'est comme dans ma terre, où j'ai même des cascades. J'ai, reprend le parent, de belles futaies, des étangs superbes & poissonneux; j'ai de quoi chasser à la grosse & petite bête. Mon Fief est très-beau, & jouit de grandes Redevances. C'est comme le mien, continue-t'il. Avez-vous des Creneaux? Il y a des Tourelles. Si vous hésitez à le croire, il vous montrera son Château, son Parc, ses Forêts & ses Vassaux. Y a-t'il à douter, à le connoître comme je le fais, qu'il ne les ait aussi dans sa poche pour en aider au besoin sa vanité?

Qu'il y ait des Provinces entières condamnées, comme par amende, à manger du sel; lorsque la misère ôte souvent aux Peuples le moyen d'avoir de quoi l'employer: ce seroit une chose encore incompréhensible sans les Maltôtiers.

Toute la différence qu'il y a des vieillards aux enfans, ne consiste souvent que dans l'espèce des poupées.

On regarde comme un jour triste celui où l'on a eu tout le loisir de vivre; & on appelle heureux l'homme qui a compté beaucoup d'années, & qui a le moins senti ce que c'étoit de vivre.

Désirer de sang froid la mort subite n'est-ce pas annoncer qu'on ne craint que d'avoir la peine de mourir, & qu'on n'a pas d'autre peur? Je ne dis rien du Suicide: que dire d'un fou?

Où l'on demande l'Enigme bien embrouillée, c'est sur l'article de la Mort.

A quoi sert le nombre des années, qu'à nous en faire désirer davantage? Est-on malade à cent ans? C'est comme à vingt. On demande encore la guérison & dix ans de vie.

La peur de la mort est la source de la fortune des Médecins. Que peut-on refuser à un homme à qui l'on croit les clefs de la vie & de la mort? La place même du Théâtin n'est pas à être mise en parallèle. On croit moins au Paradis qu'à la vie, & on craint plus la mort que l'Enfer.

On n'a pas l'idée bien éclaircie sur les Médecins & les Confesseurs. Les premiers sont admis au chevet d'un malade, & y

ont bien reçus; on ne craint pas de les y
appeller ni de les introduire. On balance
même à nommer les seconds. Leurs visites
sortent d'ordinaire un présage effrayant,
& dont on veut ménager l'épouvante.

Le meilleur ami ne nous accompagne
que jusqu'à certain point dans le chemin
de la mort. Il n'y en a pas qui le soit jus-
qu'à faire entièrement le voyage avec nous.
Deux pas de plus ou de moins, il faut se
quitter; & c'est souvent sans se regretter.

Le grand homme s'affoiblit par degré à
mesure qu'il approche de sa fin : on lui
voit perdre par partie tout ce qui l'élevoit
au-dessus des autres. Son ame déchoit : les
craintes, les irrésolutions, les regrets & les
remords décourent ce tout, qui composoit
sa fermeté. Il ne se trouve plus le même
homme, & dans ces momens critiques l'a-
me du Général, du Ministre & du Roi de-
vient égale à celle du Laboureur & du Vi-
gneron, & l'on ne démêle plus FLORUS
d'avec COLIN.

Fausse illusion que la renommée ! Com-
bien de Grands, dont le souvenir ne se
sauve d'un entier oubli, qu'à la faveur de
quelques Enseignes !

Ils sont disparus , ces hommes riches
leur gloire s'est dissipée comme un brouil-
lard au lever du Soleil. S'il en reste quel-
que chose, ce n'est que dans les Ecritures
du coin de quelques rues.

XIV. L E Ç O N.

DES GENS D'EGLISE.

IL est délicat de traiter le chapitre de
Gens d'Eglise. Il est dangereux de dé-
crire la licence de leurs mœurs : mais n'y
a-t'il pas de la foiblesse à dissimuler sur leur
conduite, & à en altérer les nuances ? N'est-
il pas honteux & criminel de taire leurs
vices ? Le silence sur les forfaits des mé-
chans, c'est être leur complice.

J'estime, j'honore & je révere ceux d'en-
tr'eux, qui fidèles aux devoirs du caractère
saint, dont ils sont revêtus, brillent au mi-
lieu de la dissolution, par la pureté de leurs
mœurs. Ils ressemblent à ces étoiles, qui
de l'Empirée, pendant les ténèbres d'une
nuit sombre & fereine, jettent des feux
étincelans jusques sur la terre ; leur éclat
les rend admirables.

J'attaque de front la multitude de ceux

riches ont fait un métier de leur état, & qui en
 brouillent en eux la dignité. Je hais leurs
 vices avec la réserve qu'ils peuvent chré-
 tiennement exiger de moi. Si l'on me dit,
 pourquoi ne les respectez-vous pas à cause
 de leur caractère? Je répons, dois-je avoir
 pour eux plus d'égard qu'ils n'en ont eux-
 mêmes? D'ailleurs, la majesté du caractère
 divin sera toujours l'objet de ma profonde
 vénération, & les vices le sujet de ma cri-
 tique.

Ma sincérité ne me sera pas pardonnée.
 Elle va devenir mon péché capital. Les hi-
 pocrites ont une coutume dont ils ne se dé-
 partissent point. Dieu est toujours de moi-
 tié dans le mal que l'on dit d'eux : & celui
 qui dit simplement, ATHAMAS, fait-il bien
 d'aller chez JULIE passer une partie des
 nuits, & d'entrer pour elle en concurrence
 avec CLEON? Celui-là est un impie, un
 hérétique, un homme sans religion. A quoi
 devrois-je m'attendre? Si je disois, ARIS-
 TOPHANE, Prélat qui doit l'exemple à
 plus de trente mille ames, a donné son por-
 trait à ALBINE, qui est si connue de tous
 les Perits-Mâitres d'épée & de robe, qui
 a une réputation si mal décidée, & qu'on

voit tous les jours en partie au grand bois avec des femmes perdues , ou tête-à-tête sur le chemin du fauxbourg , où il y a tant de maisons de plaisirs , & dans un même fond avec IPHIS , que bien des femmes ne veulent plus voir. Que diroit-on de moi ? Si j'y ajoutois qu'Aristophane , peint en Rochet , & la Croix d'or sur la poitrine est placé au-devant du lit d'Albine. La peinture , ai-je entendu dire , garde la place de l'original à cause de la foule. Qui serois-je ? Qui devrois-je être , en disant la vérité ? Au moins un Athée , répond Aristophane.

Je prétens ainsi parer son invective. J'aime Dieu en vrai Chrétien ; je reconnois l'Eglise comme JESUS-CHRIST l'a établie & je professe la Religion que Pierre & Paul ont enseignée. Voilà ma Profession de Foi. Delà je marche à la sappe des mœurs scandaleuses des Gens d'Eglise.

Saint Chrysostôme a prophétisé pour ce siècle , lorsqu'il a dit : *Quand vous verrez le libertinage parmi le Peuple , vous pouvez en inférer sans vous tromper , qu'il y a quelque dérangement dans le Sacerdoce.* Auroit-il mieux peint le siècle , s'il l'eut vu ?

Mon fils est bossu, a la jambe crochue, débègaie, il est louche, qu'en faire, dit ASTORGUE? Un Abbé, répond un ami: vous avez du crédit, & il ne pourra man- ger. La vocation du fils d'Astorgue, c'est vicieuse constitution de son corps. Il est trop maltraité pour plaire au monde, il faut le donner à Dieu.

On est chargé de famille. L'ainé est com- mis pour répondre au monde de la gloire de sa Maison. Il a les Postes, les Rentes, les Châteaux, les Fermes & les Terres. Un cadet réduit à sa légitime, ne vivroit qu'à peine, pendant que son frere auroit des domestiques, mieux vêtus & mieux nour- ris que lui. Pour parer l'indécence, on des- tine le cadet à l'Eglise. En dix ans il doit être Evêque, & le sera. Que doit-on at- tendre d'une vocation tirée, pour ainsi di- re, à la *courte paille*? Que fera-t'on de son troisième fils? Il n'a d'autre parti à prendre que la Religion. On a des amis, & il s'a- vancera. Quel Couvent choisira-t'il? Sans doute une Abbaïe Royale, dont on lui pro- met qu'il se verra à la tête avant dix ans. Autre vocation aussi-bien fondée que les précédentes.

Est-ce la Foi qui décide les sacrifices que les peres font ordinairement de leurs enfans ? Dieu les leur ordonne-t'il ? Que d' *Isaacs** vont à la montagne de *Moria*, sans le savoir ! En vain cherchent-ils la victime puisqu'ils la doivent être. Leurs peres les lient eux-mêmes sur le bucher , & leur bandent les yeux. Un Ange descendu du Ciel, arrêteroit à peine la consommation du sacrifice..

Les biens de l'Eglise deviennent des effets que l'on hipotèque. Ils sont en survente comme un Office, ou comme une Charge.

PHILON a un vieux Oncle qui possède un gros Bénéfice qu'il est le maître de résigner. Le laissera-t'on passer dans d'autres mains ? N'est-il pas plus naturel, dit Philon, que ce soit mon neveu qui l'ait qu'un autre ? Oui. Et dans le même moment il fait couper les cheveux à son cadet, lui passe lui-même au col le petit Collet, & le fait tonsurer. C'est un enfant de dix ans, incapable de soulever le poids immense dont on le charge. Il est espiègle, mutin, peu docile,

* Gen. chap. xxii.

docile, en un mot tout fait pour le siècle. Qu'importe, il faut qu'il soit Abbé. Le vieux Titulaire meurt; & à douze ans voilà le jeune Philon Prieur d'un Bénéfice à charge d'âme: on obtient dispense, & on le fait réservir pour cent écus par un Capucin, ou par un Vicaire. Le Pere du jeune Prieur devient son Intendant, sans rendre compte, bien entendu: les Cousins, les Cousines, les Freres, les Sœurs, le Papa & la Maman vont de tems en tems gouter du Prieuré. On met notre jeune homme au Collège. L'âge développe son temperament; ses inclinations empirent, au lieu de devenir meilleur; la dissipation du Collège lui fait le Roman des passions. S'il a de l'esprit, il ne fera que trop porté à n'en pas rester à la simple théorie. S'il n'en a pas, ce sera assez de sa complexion, & d'un peu de liberté pour le pousser à en savoir davantage. Déjà son espiéglerie dégénère en méchanceté, sa mutinerie tient de la contradiction, & son peu de docilité n'est qu'une opiniâtreté invincible.

La nature qui se trouve souvent trop près de notre cœur, lui ouvre le livre du monde. Ses usages différens le frappent, & ne

lui ôtent pas son gout pour la connoissance des plaisirs. Il les a apperçus, il voudra les approfondir. Quel progrès ne fait pas dans cette science, un jeune homme, dès qu'il désire d'en faire!

Qu'on ne s'attende pas qu'il puisse être retenu par les instructions & par le frein de la Religion. S'il connoit le nom de la vertu, c'est tout, & c'est peu, puisque c'est presque toujours sans définition sur son essence. Une vertu générale s'étend à tant de choses, que l'homme, à qui le plaisir ne donne pas le tems de subdiviser, la rejette souvent en général, ne voulant pas prendre la peine d'en faire la dissection.

On lui représente Dieu sous des couleurs si peu convenables, qu'il ne fait trop qu'en dire. Plus d'une fois un trait d'Histoire frappant lui a mis sous les yeux des qualités plus grandes, dans un simple homme, qu'une partie de celles qu'on lui a fait observer en Dieu.

C'est avec une connoissance aussi informe de la Divinité, qui est encore obscure dans sa tête par un fatras d'éléments de Physique & de Philosophie, qu'il se fait écrire en Sorbonne pour sa Théologie. Il

entre au Séminaire pour trois ans, afin de
faire son Cours plus commodément & plus
convenablement. Dans une Retraite où il doit
se préparer au Ministère saint auquel on le
destine, que demande-t'il à Dieu? Le prie-
t-il de répandre sur lui son Esprit, & de
le rendre digne d'être un jour un Ministre
irréprochable de la Religion? Point du tout;
il prie Dieu à des heures réglées, & en
communauté, & se croit par-là dispensé
de le prier en particulier. On fait des Re-
traites & des Méditations : est-ce toujours
à Dieu seul qu'il pense pendant le tems qui
est marqué pour méditer?

Seul, dans sa chambre, il raisonne avec
lui-même sur le cahos des ténèbres que les
Docteurs Régens s'efforcent chaque jour de
placer entre sa raison & sa Foi. Il prétend
percer de part en part, donne à gauche,
croit avoir vu quelque chose dans l'instant,
où il ne fait qu'augmenter le volume d'er-
reurs, que les dissertations Sorboniques in-
terposent entre le Ciel & la terre. Enfin,
au bout de trois ans, il sort du Séminaire
plus incrédule qu'il n'auroit été, s'il en
eût resté aux principes de son Catéchisme.
Malgré son incrédulité, il se présente à l'Or-

dination. Il est admis après un léger examen, où il ne faut que de la mémoire pour répondre. Voilà Monsieur Philon Abbé sans vocation, Prêtre sans Foi, doutant de Dieu, & méprisant la Religion. Quoi qu'il y ait en lui tant d'oppositions à son état il confesse, prêche, & catéchise.

L'on entre dans la Maison du Seigneur & l'on n'est pas honteux de lui demander, chez lui, d'autre bien que lui-même.

Voilà toute la vocation de bien des Prêtres. Dans certaines familles, d'oncle et neveu depuis un siècle, ce sont tous Abbés. Les Bénéfices & les Titres sont devenus des héritages. Ils sont Abbés comme leurs Freres sont Comtes & Marquis. A-t-on trois enfans ? On en offre un à Dieu, dit-on ; & moi je dis : a-t-on trois enfans ? C'est aux dépens de l'Eglise qu'un d'entre eux va signaler ses folies. C'est le bien des pauvres qui va passer dans la bouche des chevaux de Mr. l'Abbé. C'est le revenu d'un gros Bénéfice, où cent Familles n'ont pas de pain, qui va nourrir cent chiens à Mr. l'Abbé, & qui lui fournit de quoi payer de gros appointemens à des femmes.

Quel feu met-on à présent dans l'encen-
sur ? L'amour-propre l'allume, l'ambition
le souffle, & l'orgueil le présente.

* „ NADAB & ABIU, criminels enfans
d'AARON, le feu va sortir du Seigneur,
& vous dévorer.

HIPOCRON commençoit à se lasser d'être, depuis dix ans, à la poursuite de tous
les Bénéfices qui venoient à vaquer. Com-
me il s'en croyoit digne, il n'épargnoit
pas ceux qui y étoient nommés. Il déclai-
moit contre les grandeurs humaines, &
n'oublioit pas le faste & la vanité des Pré-
bats. Une simple Prébende lui fait chanter
la Palinodie.

CLITHEON vient de faire une belle ac-
tion. Il a profité d'un bon moment pour
rompre le commerce qui duroit depuis dix
ans entre ces deux adultères, & dont tout
le quartier murmuroit. L'action est belle,
s'en conviens; il s'en est fallu peu qu'elle ne
fût bonne. Moins d'éclat & de hauteur, &
un peu de ménagement, elle devenoit mé-
ritoire. Oui, mais il n'y auroit eu que Dieu
seul qui l'eût su; & ce n'étoit, peut-être,
pas pour Dieu seul que Clitheon l'avoit faite.

* Le Lev. chap. x.

* „ C'est dans le secret du Palais de DA
 „ VID, que le saint Prophète NATHAN
 „ lui va annoncer la parole du Seigneur
 „ Il lui remet son crime devant les yeux
 „ & lui expose la vengeance que Dieu doit
 „ tirer du sang d'Urie, qu'il a répandu. Mais
 „ il sauve à BETHSABÉE la diffamation,
 „ & ne regarde pas les huées d'une popu-
 „ lace, comme la partie première de la
 „ punition qu'elle méritoit pour son adul-
 „ tère.

Où court cette Cohorte de Missionnaires ?
 Est-ce le zèle de Dieu qui les conduit ? Sous
 les Drapeaux sacrés de la Religion, cette
 Milice sainte va-t'elle reconquerir sur l'hé-
 résie les Royaumes dont elles s'est emparée ?
 La Catholicité s'insinue dans tous les cœurs.
 Le nombre des Néophytes augmente. Il ne
 leur manque qu'un Temple, où ils puis-
 sent unir leurs prières, comme leurs cœurs
 sont déjà unis par la Foi. Les premiers rem-
 de l'Eglise reparoissent ; les nouveaux con-
 vertis apportent leurs biens aux pieds des
 nouveaux Apôtres. Point d'ANANIES ni
 de SAPHIRES : point de *Nérons*, de *Décès*,
 ni de *Dioclétiens*. Un grand Prince aide lui-

* Les Rois, Liv. II. chap. XII.

même l'ouvrage glorieux par les générosités, & pose la première pierre de l'édifice. Les fondemens sortent déjà de terre, & donnent l'idée d'un superbe bâtiment, & d'un vaisseau spacieux. Il faut se contenter de l'idée; c'est tout ce qu'on en aura. Il n'y a rien de réel que le plan du temple & le projet de la conversion, à moins qu'on y veuille ajouter la mauvaise foi de ceux qui ont fait la collecte.

C'est proprement bâtir des Châteaux en Espagne, que de fonder sur la bonne foi des hommes.

Combien se sont multipliés les enfans d'HELI! * « enfans de Bélial, qui ne connoissent pas le Seigneur, ni le devoir des Prêtres à l'égard du Peuple; car qui que ce soit qui eut immolé une victime, le serviteur du Prêtre venoit pendant qu'on en faisoit cuire la chair, & tenant à la main une fourchette à trois dents, il la mettoit dans la chaudière, & tout ce qu'il pouvoit enlever avec la fourchette, étoit pour le Prêtre. Ils traitoient ainsi les enfans d'Israël, détournoient les hommes du Sacrifice du Seigneur..... &

* Les Rois, Liv. I. chap. II.

» dormoient avec les femmes qui venoient
» veiller à l'entrée du tabernacle.

THEOGENETE est Farceur, Mime, Balladin, hypocrite. Tout ce qu'il fait, tout ce qu'il ordonne, tient par quelque bout à ce qu'il est. S'agit-il d'une Dédicace? On ne tapisse pas seulement le Temple; on en fait une décoration. Lustres, Girandoles, jusqu'aux Guirlandes qui ont servi aux Bals, tout a place. Les Violons de l'Opera y sont mandés. Il y a Amphithéâtre, Loges & Parterre. On a à choisir pour le prix. Il ne faut, pour que le spectacle soit complet, qu'y entendre *Chasse* ou *Poirier*.

Dieu habite-t'il au milieu des Idoles? L'amour de Dieu, & la piété ne se trouvent point avec les passions mondaines. * « La
» présence du Seigneur se fait sentir par-
» tout. Dagon ne peut tenir devant l'Ar-
» che; il tombe de son Autel par terre.
» On relève l'Idole, on la replace, & le
» lendemain on la retrouve brisée sur le
» pavé de son Temple. Le peuple impie
» est affligé de maladies & de plaies.

TRIPHESME est aussi vain aujourd'hui de la direction d'IRENE, que FLORIMON

* Les Rois, Liv. I. chap. v.

voient étoit il y a trois ans de ses faveurs; ils y
ont tous deux autant gagné : je veux dire
de l'orgueil & de bonnes rentes.

L'Eglise est véritablement l'Arche d'Al-
liance. Elle contenoit la Manne, les Tables
de la Loi, & la Baguette d'Aaron. Qu'est-
ce qui flatte, dès qu'on entre dans l'état Ec-
clésiastique? Sont-ce les Tables de la Loi,
l'explication qu'on en doit faire au Peuple,
& les Régles que l'on en doit prendre pour
la conduite propre? Non : on porte d'abord
la main à la Manne. Un bon Bénéfice, un
riche Evêché, une belle Abbaïe : quelle
précieuse Manne ! Elle ne coute ni sueur,
ni chagrins, & vient de Dieu, & grace,
ajoutera quelque'un. Non ; mais elle vient
souvent de la séduction & de la corrup-
tion, & s'accumule en dormant. Pain dé-
licieux, qu'on n'achète que par quelques
prière, dont on se repose encore, pour
la plus grande partie, sur un Aumônier à
qui on en abandonne les petites miettes.
Pain succulent qui prend toutes sortes de
gouts, & qui procure tous les plaisirs. Pain,
le premier des Pains ; Pain friand, dont tout
le monde s'empresse de manger. Hommes
& Femmes, Vieillards & Enfants, Dévots

& Libertins, Prêtres & Moines, c'est à qui en aura un morceau ; on se l'arrache des mains. Les vrais Propriétaires en sont privés. S'il en reste, c'est plutôt pour les chiens que pour eux, ou pour des familles qui en dévorent la meilleure part.

THEOPHORE n'a pas agi ainsi ; s'il a pris un peu de Manne dans l'Arche, il n'y a pas laissé les Tables de la Loi ; mais il n'a pas oublié de prendre en même-tems la Baguette d'Aaron. Il a pris la Loi qu'il ne vouloit pas observer, pour la lire à d'autres, ne s'en est chargé que pour appuyer dessus son autorité. La Baguette lui sert à se faire obéir en faveur de la Loi & au nom de la Loi. C'est au nom de Dieu qu'il satisfait son gout pour le commandement. Il se fait gloire d'un zèle divin, dont il est seul l'objet particulier, & venge, au nom de Dieu avec dureté, le moindre manquement d'égards envers lui seul. Il fait bonne chère, tient grand jeu, & donne à sa maison l'éclat de celles des Princes. Entendez-le prêcher une fois l'an ; c'est assez pour un Prélat. Il ne recommande que la tempérance, la fuite du tems perdu, l'humilité & la soumission aux Supérieurs. Dix ans plu-

ôr il ne prêchoit que charité, que devoir
 les Supérieurs envers les inférieurs, que con-
 descendance chrétienne des Maîtres pour
 ceux que le Seigneur leur a soumis. Il est Maî-
 tre à présent, & il ne parle que d'obéissance.

Que de convoitises sur les biens d'Eglise!

On ne va plus s'enterrer dans les déserts
 pour ne point accepter les Bénéfices. On
 n'en a jamais trop; on les achète à deniers
 comptans; on les troque contre des maisons
 aux Champs & à la Ville; on les donne en
 mariage, ou ils deviennent le prix de l'a-
 dultère & de la fornication,

On les a par procès, on bataille, & on les
 emporte, pour ainsi dire, à la pointe de l'é-
 pée, comme une Ville que l'on pille. Vraie
 guerre où la jalousie, la haine, la calom-
 nie, ou la médifance conduisent & postent
 les Concurrens. L'affaire est décidée; le Bé-
 néfice est gagné. Toute la famille chante
Gaudeamus. Chacun va s'en sentir. Mon-
 sieur l'Abbé prend son petit équipage, pro-
 met un présent de noces honnête à sa sœur,
 & une jolie charge à son frere; & tout cela
 aux dépens des pauvres.

* „ Un Léuite demeuroit chez MICHAS,

* Les Juges, chap. XVIII.

„ qui lui donnoit des gages, afin qu'il lui
„ tint lieu de Prêtre.... Des gens vinrent
„ le trouver, & lui dirent : Venez avec
„ nous, afin que vous nous teniez lieu de
„ Pere & de Prêtre. Lequel vous est le plus
„ avantageux, ou d'être Prêtre dans la mai-
„ son d'un Particulier, ou de l'être dans
„ une Tribu, & dans toute une famille d'I-
„ fraël ? Le Lévitte les ayant entendu parler
„ ainsi, se rendit à ce qu'ils lui disoient ; &
„ prenant l'éphod, les idoles & l'image
„ taillée, il s'en alla avec eux.

Que de Lévitte d'après celui de Michas !
Epargne-t'on quelque chose pour parvenir
à la grandeur ?

ONUPHRE a fait pendant trois ans, pour
soutenir son sentiment, tout ce qu'on de-
voit espérer d'un homme zélé. Exil, pri-
sons, que n'a-t'il pas souffert ? C'étoit l'A-
pôtre, l'Ange tutelaire du Parti. Il a tenu
ferme contre un Bénéfice de mille écus, &
beaucoup d'espérance. Quel fonds ne s'ap-
prêtoient pas à faire sur lui ses amis, lors-
qu'une bonne Cure lui a tout fait defavouer ?
N'y auroit-il pas véritablement de l'entête-
ment & de l'extravagance à s'en tenir à son
opinion, sur les choses les plus sérieuses,

devant un Bénéfice de vingt mille livres de rente ? Quelque sûres & quelque vraies qu'elles paroissent, on n'est pas communément mutin jusques-là.

La jalousie embrase le cœur de ces hommes saints, qui ne devoient penser qu'à Dieu. L'ambition les arme les uns contre les autres. Le Peuple se divise pour ou contre: on ne fait pour qui tenir. Est-on à Paul ou à Céphas ? Deux partis veulent usurper l'Encensoir. * « Nouveaux Corés, ambitieux Dathans, rebelles Abirons, il faut droit que la terre s'entr'ouvât une seconde fois, pour vous mettre d'accord. Oubliez-vous que vous êtes tous également à Dieu ?

CELADE, petite poupée en manteau & en rabat, femme par le cœur & dans les petites façons, homme par le nom, & c'est tout, a pris le petit collet & le porte comme bien de gens prennent l'épée & la garde. Ils ne prétendent point s'astreindre à ce qu'exige d'eux l'état qu'ils embrassent ; ils ne sont pas braves, & ne le seront pas, comme Célade ; qui n'est pas dévot, & ne le sera jamais. Le matin, c'est un meuble

* Les Nombres, chap. xvi.

de toilette aussi nécessaire à une femme que son miroir. Joli colifichet qui plaît, qui amuse, qui fait passer un quart d'heure de tems. C'est un Singe qui fait rire par ses gentilleses & ses mines; c'est un animal domestique que l'on souffre sans conséquence, & qui est quelquefois de mise jusqu'à trois minutes. C'est lui qui redresse les Femmes-de-chambre, qui annonce les modes nouvelles, & qui signe la proscription des autres. C'est l'ami de Duchapt, * & son parasite; c'est son héraut: il n'a pas son pareil pour tourner un ruban. Voulez-vous une simple fontange, du Zéphire ou du Rhinoceros? Est-il en cercle, c'est le plaisant, en office & en titre, de toute la compagnie. Galant Nouvelliste des Ruelles. C'est le Bureau d'adresse des Petits-Maîtres oisifs, & des Actrices desœuvrées. Il tient la gazette des menus plaisirs de la ville & de la Cour. Il fait toutes les scènes qui se passent dans les Coulisses & dans les plus secrètes Alcoves. C'est le recueil le plus complet des historiottes du jour. Qui vous diroit, comme lui, combien ce gros Milord a dépensé de milliers de guinées, avec la pe-

* Marchand de Mode en vogue.

re ELISE, en un hiver? Sauriez-vous, sans lui, que PONCE a laissé quatre bons bénéfices, pour aller épouser une belle jeune qu'il a enlevée & menée à Londres? Vous ignoreriez encore, sans lui, que le jeune ACIS, Novice tout frais émolué du Collège, est depuis quatre jours sur le graticat, par les bontés excessives que la vieille ARAMINTHE, intime de sa mere, a eues pour lui. Y a-t'il une maison où Célade ne soit bien reçu? Qui est véritablement aussi accommodant que lui? On le manie, on le tourne en cent manières; c'est le *Faquin* de la compagnie: tirez hardiment contre lui, & ne craignez ni de faux coups ni de retours. Petit-Maître de pied en cap, semillant, usagé, maniéré, il ne céderoit pas en science de tendresse au guerrier le plus consommé & le plus expert. Quelquefois soumis, rendre & poli comme un Robin bien épris, souvent passant rapidement aux brusques incartades d'un plumet entreprenant. Il n'y a pas à se fier à Célade; il ne lui faut que l'occasion, & il ne la manque pas.

FINON a la direction de la jeune AGNES. Il l'a déjà mis vingt fois sur le cha-

pitre de l'amour du prochain. La petite fille a la vue si courte, & est si bornée qu'elle s'en tient à donner quelques liards aux mendiants qu'elle rencontre, & à ne plus faire gronder le Laquais & la Femme de-chambre. Ce n'est pas là où Finon vouloit la mener; mais elle ne peut seule aller plus loin. Il lui donne la main pour la conduire où il la souhaite. Elle est simple, & il est rusé. C'est un homme qu'elle révère, & elle se livre de bonne foi à lui. Il connoit son foible, ses besoins, ses craintes, ou ses nécessités. Il voit à nud l'ame d'Agnès; il enflamme son cœur innocent, mais prêt à prendre feu, par le détail qu'il lui fait, même des fautes dont elle connoit à peine le nom. Il lui ouvre la connoissance du crime sous le voile de la remontrance. Si la fermentation des humeurs lui a porté, pendant le sommeil, quelques-unes de ces impressions voluptueuses qui nous causent souvent, malgré nous, des treffaillemens si sensibles, que le réveil même n'est pas capable de les éteindre, il prend son rêve par partie, en déchiquète scrupuleusement jusqu'à la moindre idée. C'est le commencement, c'est le milieu, c'est la fin qu'il fait
lui

la peine de le conter. Il ne prétend pas qu'on lui ca-
 bornée le progrès des sensations. Soupairs, at-
 es liards, touchemens, postures, mille choses qui sui-
 & à n'ent & qui accompagnent, presque tou-
 Femmes ours involontairement, un rêve sans pré-
 on vous ration & sans objet; il ne lui faut rien
 ule aller cher. Cela est humiliant, pénible, la pu-
 la con-eur souffre. Il prend un milieu. Il inter-
 ple, & ge Agnès. Que pensiez-vous? Que sen-
 vére, & ez-vous? Rien que je puisse définir, ré-
 connois-pond Agnès, & bien des choses que je ne
 s, ou les onçois pas, & que je ne connois pas. Mais,
 gnès; moi! reprend Finon, vous étiez dans ces
 s prêt à omens, assez maîtresse de vous-même,
 ui fait, our ne pas être charmée de sentir ces mou-
 à peine emens que vous ne connoissez pas, &...
 nce du finis pour ne point devenir aussi impu-
 nce. Si ent que l'infame corrupteur de la malheu-
 porté, ruse Agnès. Elle sort d'avec Finon plus
 de ces struite que jamais, le cœur déjà échauffé,
 causent prête à devenir plus criminelle. Un reste
 mens si e Religion l'arrête-t'il? C'est là où son Di-
 pas ca-cteur impie triomphe. Il n'y a rien qu'il
 ève par e lui prouve par l'Ecriture Sainte. La Re-
 nt jus-gion est un frein pour le Peuple, le Ma-
 nence-ge n'est qu'une cérémonie civile, pour
 il faut empêcher le désordre, & pour contenir

les gens mariés; la Chasteté une vertu de
fotte, la Pudeur une simplicité, & la Sa-
geſſe une petiteſſe d'eſprit. L'Adultère, la
Fornication & l'Inceſte; bagatelles. Si c'eſt
le *qu'en dira-t'on* qui retient Agnès, foible
barrière. Peut-on être ſcandalisé de vous
voir en rélation avec un homme d'Egliſe?
Il reſte un expédient immanquable. Vite,
Agnès, devenez dévote; réformez; quoi?
Vos habits. Critiquez impitoyablement vos
voifines, Madame celle-ci, Mademoiſelle
celle-là. Faites des grimaces par méthode.
Ayez toujours quelque gros Livre ſous la
main, recevez cependant les viſites édifiantes
du Pere Finon. Demandez à la jeune
CENIE, à cette aimable épouſée, & à cette
veuve charmante, qui les a ſéduites? C'eſt
un Abbé, un Directeur, un Moine. Point
de ſéduction ſi accréditée que celle-là, ſi
générale & ſi peu redoutée.

* „ C'eſt AARON lui-même, qui de-
„ mande aux enfans d'Iſraël leurs joyaux,
„ & les pendans d'oreilles de leurs femmes,
„ de leurs fils & de leurs filles; c'eſt lui qui
„ les jette en fonte, qui en forme un Veau
„ d'or qu'il préſente à la ſuperſtition du

* Exod. chap. xxxii.

Peuple, & qu'il fait annoncer par un Hé-
 raut, le jour de la Fête de l'Idole. Il lui
 offre de l'encens, & assiste aux Festins &
 aux Danfes des impies. . . . MOÏSE, des-
 cendu de la Montagne sainte, où il avoit
 parlé à Dieu comme un ami parle à son
 ami, réduit en poudre l'objet de leur ido-
 lâtrie, jette cette poudre dans l'eau, &
 en fait boire aux Enfans d'Israël.

Les Aarons sont encore au milieu de nous.
 Le Veau d'or est encore élevé. On offre,
 pour l'embellir, les pendans d'oreilles, les
 bagues & les bijoux. On ne plaint rien à
 son idolâtrie & à sa superstition, & le Prê-
 tre même, qui est sacré de l'Huile sainte,
 encense l'Idole, & lui rend le culte qu'il
 doit à son Dieu. Où est le Moïse qui sa-
 pera l'Autel sacrilège qu'a élevé l'impiété,
 & qui confondra le Prêtre, l'Idole & l'I-
 dolâtre?

Sont-ce les soins & les peines qu'il faut
 prendre pour parvenir à la conversion des
 femmes du premier ordre, qui donnent tant
 de gout pour aller à ce monde de Direc-
 teurs qui les quêtent par-tout, & qui se les
 enlèvent les uns aux autres? Qu'en dois-je
 croire, lorsque je vois qu'elles ne gardent

pas moins leurs amans, que je les retrouve aux spectacles avec des mouches & du rouge, & qu'elles ne sont ni plus compatissantes ni moins médisantes? J'en conclus donc vraisemblablement, qu'il n'y a que l'interêt, la vanité & l'amour-propre, qui donnent le branle aux Directeurs à la mode. Il y a encore des Aarons.

* „ ZAMBRI entre, sans honte, dans la
„ tente de COSBI, Princesse Madianite,
„ & à la vue de tout le Peuple, il con-
„ somme avec elle un crime infame. Le
„ zèle de Dieu embrase Phinée, fils d'E-
„ léasar, il se lève du milieu du Peuple,
„ prend un poignard, entre après Zambri,
„ & perce d'un même coup, le coupable
„ & sa complice. La plaie, dont les en-
„ fans d'Israël avoient été frappés, cessa
„ aussi-tôt.

Il y a des Zambris & des Cosbis à la vue de tout le monde. Nous souffrons plus que les Israélites; mais il n'y a plus de Phinées.

Les hommes se convertissent rarement; les Directeurs nourrissent la répugnance que l'on a pour eux, & fomentent tout le dégoût qu'on en peut avoir. Ils sont toujours

* Les Nombres, chap. xxv.

de mauvaise humeur contre un Pénitent qui vient à eux. Tel s'accuse simplement de ses propres fautes, que son Confesseur regarde comme un homme qui lui vient faire des reproches de celles qu'il peut avoir commises en pareil cas, & en semblables circonstances. Plus il est contrit & repentant, plus il l'ennuie, & moins il est porté à le consoler. *Après, après*, lui dit-il incessamment; il le trouve toujours trop long à son gré, & il ne se dépêche jamais assez de le délivrer des remords de sa conscience, & de la peine qu'il a à les étouffer.

Qu'il y ait jamais eu de bonnes femmes assez simples, pour donner jusqu'à des vingt mille écus d'un Passeport pour le Paradis, c'est ce qu'on ne croira pas; & ce que je croirois moins, c'est qu'il y ait eu des Prêtres qui aient eu l'audace & la sacrilège impiété de les faire acheter. Doit-on désespérer qu'il n'y ait bientôt une bourse ouverte, & des Agioteurs pour l'autre monde?

Au premier bruit qui se répand d'une restitution, tous les furets sont aux champs. Faiseur de bonnes œuvres, Aumôniers publics, gens qui se chargent de faire des charités, accourent de toutes parts pour être

admis à la distribution. Les uns & les autres ne s'oublient pas, & en détournent, le plus souvent, une grande partie pour leurs nécessités de toutes sortes.

Des Sermoneurs domestiques piquent les bonnes tables. Ils sont gourmands on friands, & ils contentent leurs appétits, & se font gloire de leur prétendu zèle pour la Religion. Avec un point de Morale douce qu'ils ont préparée à la mode, ils vont faire Vigile à midi chez un gros Richard entre l'Esturgeon, le Saumon frais & la Truite; ils vont manger des premiers Poissons verts chez un Partisan, à qui ils passent doucement d'avoir donné le projet de quatre sols pour livre, ou du Vingtième. Je bénirais la bonne chère qu'ils font, & les bons vins qu'ils boivent, si chaque année ils en convertissoient un seul. Il est à décider s'ils y pensent.

THEODAS traîne la moitié de la Ville à ses Sermons. On ne peut qu'être parfaitement content de lui, si l'on aime le jeu de mots, les antithèses, les expressions saillantes, le geste comique & véhément. C'est *Poisson* en surplis. Il n'oublie pas l'éloge du Curé dans le premier Sermon de son Avent

ou de son Carême. La foule se presse à son adieu. C'est là le morceau fin. Le Curé y est peint à l'avantage, & il y donne une belle étendue aux louanges des Marguilliers : c'est bien le moins, puisqu'il en doit recevoir les cent ou deux cens écus. Théodas a toujours le plaisir d'entendre dire qu'il a mieux fait dans son adieu que tous ses Collègues : ce qui veut dire clairement qu'il a été plus fécond en mensonges & en inventions.

Ecoutez le jeune BEOLOGUE, débiter un Panégirique. C'est une découpure éloquentement rapportée. Pensées neuves, stile épanoui, tournures frappantes & romanesques, gestes de théâtre, parodies continues des mœurs, peu de choses de Dieu, quelques mots du Saint. Il triomphe dans la Madelaine péchereffe, & ne dit presque rien de sa Pénitence. Petites mains d'aller & de venir sur les bords de la Chaire, pour en étaler la blancheur, graffayement defiler délicatement entre deux lèvres pincées, exclamations ménagées, pauses méditées & marquées comme des points & des virgules, moins pour lire sur le visage de l'Auditoire le fruit qu'il peut espérer de son Ser-

mon, que le plaisir qu'il fait. Qu'on ôte à Bélologue son Rochet & sa Soutanne, qu'on lui passe un habit doré, qu'on le place au Théâtre, & qu'on lui donne un Rôle; il changera de scène sans s'en apercevoir: il prêche par vanité, il s'aime, grasse, il fait la belle main, & il a le toupet bien placé. Que faut-il de plus pour être Acteur? Qu'a *Grandval* plus que lui? Qu'a même de trop Bélologue pour en faire un *Dangeville*? Peut-être que de la fatuité.

Suis-je dans le Temple du Seigneur, ou assisté-je aux comiques de *Thomassin*? Quels gestes, quelles grimaces! Pourquoi ces pleurs? Que veulent dire ces ris? Est-ce une gageure, ou le début de quelque Arlequin nouveau! Quoi, aussi la petite chanson? S'il n'en fait pas les paroles, il entre passablement dans l'air, & donne assez bien le ton. Comment! parce que *MOMISPHORE* ne danse pas encore sur la corde, qu'il n'est point de la grande *Troupe Hollandoise*, & qu'il ne dit pas de bons mots, dois-je l'appeler un Prédicateur divin & un homme Apostolique? Que lui manque-t'il que de représenter aux *Italiens*, & de faire ses farces avec *Mézétin*?

Un Moine vient de loin, on le court : la presse y est : les chaises sont retenues dès la veille. On l'entend quatre fois, & c'est trop. Le bon Pere ne prêche déjà plus, il se repète. C'est quelquefois mal entendre ses intérêts, que de parler trop souvent. On le fait sur le bout du doigt. N'importe, on le promène au Marais, à Saint-Honoré, aux quatre coins de la Ville : il retourne enfin d'où il étoit venu, peu satisfait d'une Ville où il a fleuri, & s'est fané en même-tems. C'est une belle rose, qu'il ne falloit voir que deux fois.

* „ JONAS croit se cacher devant le Seigneur. Il prend la résolution de ne pas
 „ aller à Ninive, ainsi qu'il le lui avoit
 „ ordonné, & s'embarque pour aller à
 „ Tharsis. Dieu lui-même délia les vents,
 „ & commande à la tempête d'engloutir
 „ le vaisseau où étoit le Prophète rebelle.
 „ Le navire est prêt de périr, lorsque Jo-
 „ nas s'offre à Dieu en réparation de sa
 „ désobéissance. Il est jetté dans la mer par
 „ les matelots. Une Baleine, que le Sei-
 „ gneur avoit amenée en cet endroit, le
 „ reçoit dans son ventre, & le rend sur le

* Jon. chap. i. & suiv.

» rivage. Jonas va delà à Ninive, & toute
» la Ville se convertit à sa parole.

Que d'Ecclésiastiques prennent tranquillement le chemin de leurs Terres & de leurs Maisons de plaifance, plutôt que de suivre la volonté de Dieu ! Les vents soufflent des maladies, & la tempête peint l'image de la mort, & ouvre le tombeau, qu'on ne fait encore à quoi se résoudre sur ses devoirs.

HERMANISE tire à la sainteté, ou du moins, aux dehors & aux apparences de la sainteté. Il n'y a chez lui ni entremêts, ni entrées fines. Il vit comme ses domestiques, & se distingue si peu d'eux, qu'il se nourrit même sur leur portion, qui est très-moderique. Ils sont mal couverts, leurs habits sont en lambeaux. Auroient-ils bonne grace de se plaindre, puisqu'il n'est pas mieux qu'eux ? Il est tellement au-dessus de la vanité du bel esprit, que s'il met de lui-même deux ou trois phrases dans quelque instruction, c'est pour faire remercier Dieu, qu'il n'en ait pas mis davantage. Il se mêle si peu des affaires du monde, qu'il laisse à son Intendant le soin de le dédire des marchés qu'il a faits, de reduire les mémoires des ouvriers, & d'escroquer des quittances. Il

se contente de deux Bénéfices très-honnêtes, & en attend patiemment un troisième. Il hait tellement tout ce qui a l'air d'affection terrestre, qu'il abandonne à un promoteur, le soin de pourvoir à plus de dix Cures vacantes où il doit nommer, & que des Religieux Mendians desservent à portions congrues. Détrompez-vous, Hermanise, sur le compte de votre Promoteur & votre Intendant. Je le connois, me dites-vous, je fais ce qu'il est; je fais aussi à mon tour tout ce que vous êtes, Hermanise, & je vous connois; je vous tire d'après celui qui a si fort votre confiance, & qui est seul votre conseil. Hermanise, vous êtes un homme dur & sans miséricorde. Vous êtes Catholique ici, comme vous seriez Anglican à Londres, Luthérien à Berlin, & Musulman à Constantinople. Par-tout un Hermanise est de la Religion en faveur.

Combien sommes-nous tenus de bien choisir ceux que nous admettons dans notre familiarité, puisqu'on nous rend garans de ce qu'ils font, & qu'on ne juge de nous que sur eux?

THEOMENE est tout plié, & peut à peine se soutenir; deux grands Valets le portent

par-tout. Son estomac est affoibli, son rein est morne, sa voix est à demi éteinte, & son corps est tout décharné. Qui ne croiroit que ce sont là les suites de la pénitence & des austérités de Théomene? Personne. Il s'est assez fait connoître par sa dissolution, débauches infames, intemperances défordonnées, libertinage outré: voilà ce qui a ruiné sa santé; auroit-il fait pour Dieu & pour son salut le quart de ce qu'il a fait pour son temperament? Si on lui eût dit de jeûner, il n'auroit pas eu assez de force, & il a perdu son estomac par sa crapule. Lui eut-on conseillé de se relever la nuit pour prier Dieu, il auroit été trop foible, & il a passé mille nuits dans les plus deshonorantes & les plus préjudiciables compagnies. Qui lui auroit proposé de secourir des pauvres honteux, sans pain & sans vêtements, & faire des aumônes; il auroit répondu qu'il n'étoit pas assez riche pour donner; & chaque année, outre les revenus considérables des plus beaux Bénéfices du Royaume, il emprunte encore de grosses sommes pour entretenir le luxe & la vanité de dix femmes, qui n'ont déjà plus un nom douteux.

* „ O , Pasteur ! ô , Idole , qui abandonne le troupeau ! L'épée tombera sur son bras & sur son œil droit : son bras deviendra tout sec , & son œil droit s'obscurcira , & sera couvert de ténébres.

Quel est le Pontife , quel est le Prêtre à qui on peut appliquer le témoignage que l'Ecriture rend à SAMUEL ? † “ Il gouverna , dit-elle , les enfans d'Israël avec tant d'intégrité , que nul ne lui put rien reprocher. Où est-il ? Il n'y en a qu'un seul qui le mérite. C'est PHILOTIME toujours résident dans son Diocèse , qu'il édifie par ses mœurs autant qu'il l'instruit par sa parole. C'est lui qui fuit la mollesse & la débauche des Villes , le luxe & l'orgueil de la Cour. Aimé de Dieu , approuvé des hommes , & estimé de tout son Peuple , qui le regarde comme son pere , & qu'il adopte pour ses enfans. Sans dettes , sans procès , sans faste & sans foiblesses. Homme de condition par sa naissance , homme distingué par ses vertus. Bon Prêtre , vrai Chrétien , honnête homme & bon Citoyen. Evêque & Sujet du Prince , Pasteur , & non pas loup ravissant : voilà le nouveau Samuël , qui ,

* Zach. chap. xi. † Les Rois , Liv. i. chap. xii.

comme Dieu dont il est l'image, n'a pas de rival qui puisse en approcher.

XV. L E Ç O N.

DES GENS DE GUERRE.

LA Profession de Armes est de toutes les Professions celle qui demande la vocation la moins équivoque & la mieux marquée.

L'Homme d'Eglise peut imposer par la régularité de son extérieur. Sans avoir de piété, on le croira dévot. Les apparences trompent; un homme recueilli aux pieds des Autels, qui fait adroitement faire prendre le change à ceux dont il craint d'être observé, & qui fuit l'éclat & le grand jour, peut facilement passer pour pieux, quoiqu'il ne soit souvent qu'un hypocrite bien masqué.

Point d'hipocrisie plus mal-aisée à soutenir que celle d'un faux brave. On sonde de trop près le poltron ou le fanfaron, pour que l'un ou l'autre puisse long-tems jouer la bravoure.

La dévotion peut venir à certaines gens. L'exemple ou la réflexion opère souvent des

conversions inattendues. Le courage n'est point de ces vertus qui s'acquièrent, & qu'on doit à même de se procurer. On en a en naissant, ou l'on n'en aura jamais. Il est inutile de méditer pour se rendre brave. C'est une vertu du cœur, & qui ne doit même rien aux sentimens.

Il y a une Ecole Militaire. On apprend le maniment des Armes, le salut de l'Escadron, à dresser un cheval & à s'en servir; l'exercice, les évolutions militaires, la partie des Mathématiques propre à la Guerre, l'art de lever un Plan, la science des Campemens, les ruses & la méthode pour les employer, & les règles pour s'en défendre. Mais ce qu'on ne trouve ni chez le Mathématicien, ni dans les Livres, ni à l'Académie, c'est du courage; ce qui cependant constitue essentiellement l'Homme de Guerre.

Celui qui, avec la connoissance la plus parfaite de l'Art Militaire, ne se sent pas le courage au-dessus de toutes craintes, n'est proprement qu'un Historien qui asséoit un camp dans son cabinet & au coin de son feu, qui ouvre une Tranchée sur son bureau, qui emporte une Contrescarpe le cul

dans son fauteuil, ou qui gagne une bataille à coup de plume. C'est un Nouvelliste du *Palais-Royal*, qui trace un plan de bataille au bout de sa canne, qui d'un tour de poignet force un retranchement, & qui jette avec le sable toutes les troupes alliées dans l'Escaut. L'un & l'autre savent ce que c'est que *Cavalier*, *Ravelin* & *Chemin couvert*. On est bientôt rassasié des merveilles de la Guerre, quand on y a peur, & l'effet des bombes ne divertit pas long-tems.

Il est donc absolument nécessaire de bien connoître son cœur, d'en être bien sûr pour entrer dans l'Art Militaire. Je n'ose dire qu'il faudroit l'essayer. Les conséquences de mon avis pourroient devenir trop dangereuses. Je suppose donc qu'on soit assez bien éclairci sur soi-même pour se savoir de la fermeté dans les dangers, de l'intrépidité & de la valeur, un grand sens & de la prévoyance; il reste encore à consulter son temperament & sa complexion. Aura-t'on la force de supporter les fatigues d'une tranchée? Souffrira-t'on dans l'occasion la faim & la soif? Couchera-t'on aisément sur la dure? Pourra-t'on passer les nuits au *Biwouac*? Que de prudence pour

maî-
disti-
n'en
faut-
bité
l'esp-
faire
gem
L'
disti-
favo-
ces f
bles
mên
rune
risq
C
est p
l'hor
e co
es f
sent
verru
géné
men
ce q
vrai
To

maîtriser sa colère ! Que de sagesse pour distinguer un véritable affront de ce qui n'en a que l'apparence ? Que de douceurs ne faut-il pas dans les manières , que de probité dans les mœurs , que de droiture dans l'esprit ? Qu'il faut de discernement pour faire des amis à l'Armée ! Que de ménagemens pour les conserver !

L'Art Militaire & l'Art des Grands , l'Art distingué , est celui que les Rois aiment & favorisent . Il conduit loin : ses prééminences sont brillantes ; ses récompenses sont nobles , ses hazards , ses succès & ses malheurs même ne mènent qu'à la gloire . La fortune y est grande , & aussi rapide que les risques .

Chaque profession a un préjugé qui lui est propre . Celui de l'Etat Militaire , c'est l'honneur . Il est le principe & le nerf de tout le corps , comme la fin principale de toutes ses actions . Toutes les vertus s'établissent à l'abri de ce préjugé : du moins les vertus politiques , comme la bravoure , la générosité , la magnanimité , & généralement toutes celles qui concourent à former ce qui s'appelle l'honnête homme ; car la vraie vertu demande trop de circonspec-

tion , & un Homme de Guerre s'en croit dispensé par son état.

L'honneur a un frere bâtard qui le représente souvent , & que l'on reçoit & que l'on caresse à cause de la ressemblance qu'il a avec lui : c'est le faux honneur. Que d'attentions pour le connoître & s'en méfier. Il ne se laisse pas marcher sur le pied ni couder; il ne pardonne ni un sourire, ni la plus innocente plaisanterie ; il n'a ni amis ni parens; il ne dit que deux mots, *Meurt* ou *Tue*. Il est dans le monde ce que la superstition est dans la Religion. Il outre tout , offense Dieu , & se rend redoutable aux hommes. L'homme de bien a autant d'avantage sur celui qui se laisse conduire par le faux honneur, qu'il y a de distance entre l'homme pieux & le superstitieux.

L'homme de cœur pense à remplir ses devoirs. Il va à la Tranchée, se trouve à la tête d'un Piquet destiné à attaquer un Ouvrage, ou force un Retranchement sans vanité ; il ne tremble pas devant le péril, ni ne s'y jette pas.

Le Petit-Maître est un Héros du premier Ordre dans une ruelle, ou à un petit souper.

Le fat un *Matamor* de Caffé qui baisse sou-

rent au détour de la rue, & à deux pas delà.

Le Faux-brave se fait blanc de son épée, pour avoir rossé deux *Fiacres* qu'il a mal payés, & pour vingt coups de plat d'épée dont il a vengé une éclaboussure.

Avec six mois de Sale, un peu d'audace & beaucoup de suffisance, on se mesure avec les Héros. Est-ce assez pour leur aller à la carrière? On se trouveroit plus de niveau avec les assassins & les brétailleurs : qu'ont-ils de moins? Le Brevet même ne donne pas une ligne davantage.

L'honneur qui dans l'Etat Militaire tient lieu de toutes les vertus, y remplace aussi la Religion, à qui il ne laisse souvent qu'un extérieur bien succint & bien borné. Le mépris de la Religion a-t'il des principes chez l'Homme de Guerre? Son incertitude pose-t'elle sur quelques connoissances déterminées des choses? *Corbieu*, dit l'un en retroussant son Plumet, *laissons couler l'eau sous les Ponts, & ne disputons pas. Pour moi*, dit un autre en enfonçant son chapeau sur l'œil gauche, *je ne connois rien à ce brouillamini-là, & je n'y veux rien connoître : parlons de boire.*

Mille autres se sont faussement imaginés

qu'en se formant absolument une idée de néantisme pour l'autre monde, on aqueroit de la bravoure, & une intrépidité avanta-geuse au bien du Prince. Idée erronée, fausse prévention. On ne craint pas la mort, lorsque l'on a bien vécu. L'espérance d'un Dieu prêt à couronner, l'obéissance d'un Sujet qui vient de répandre son sang, ne doit être qu'un motif bien consolant pour les braves, & il est bien propre à fortifier leur courage. On me replique que presque tous les dévots sont des gens timides qu'une fusée fait trembler, que N.... avec son chapelet perd la tête au bruit du coup de canon, & que M.... rien moins que dé-vot, n'en fait que rire. Je dis moi qu'un esprit fort a toujours le cœur foible; que celui qui n'attend rien après sa mort, a toutes sortes de raisons de ménager sa vie, & la ménage. Un vrai Chrétien est tout ce qu'il faut être pour être un Héros.

Avec un Juge aussi peu sévère que l'honneur, qui rend légitime tout ce qui a un air de noblesse, & qui justifie en Casuiste relâché, toute action à laquelle est attachée une idée de grandeur, il n'y a pas à douter que la galanterie, qui est le principe

général de tout l'Etat, ne soit l'ame du Militaire. Il est vrai que l'honneur veut qu'elle soit unie à l'idée du sentiment, ou à l'idée de conquête. Cette dernière idée simpatifant davantage avec la Profession, on s'en accommode assez, sauf à régler les contributions. Ce sont là les meilleurs revenans-bons du Plumet.

La dissipation inséparable des Exercices qui conduisent à la connoissance de l'Art Militaire, met dans le cœur de ceux qui suivent cet état, une légèreté qui y tournoie toujours, & qui n'y est jamais sans mouvement. Le levain de l'adolescence fermenté dans le cœur d'un jeune homme, & il fait souvent dans une même ville ses Academies & ses humanités. Il s'essaie avec les Provinciales, se dégrasse & se dérouille à la garnison. Une fois un peu dégrossi, deux coups de lime de Paris, & s'il y a place, de la main de Madame de V.... & le voilà un homme achevé; mais il n'est pas toujours sûr qu'on le soit de cette main: la presse y est, & on s'y fait écrire six mois d'avance pour son tour.

Les plus grands hommes ont passé par-là. Il est inconcevable que les Françoises, si soi-

bles, si indolentes, & si femmes sur le chapitre de l'amour, soient tellement entêtées de la gloire des Armes, qu'elles lui sacrifient souvent jusqu'à leurs plaisirs & à leurs amans, sans compter les maris qui le sont de droit. Les plus tendres Mirthes sont d'ordinaire entrelassés dans une même guirlande avec les plus beaux Lauriers. Au cours du jour, que l'Etat gagneroit à ce système, si la Religion n'y perdoit !

Le désordre qui regne dans le commerce établi entre les Dames & les Guerriers, est un vice de profession. L'esprit de la guerre se fourre par-tout jusques dans les façons d'aimer, & il est même moins ménagé qu'avec l'ennemi. On y est devenu si aguerri, qu'on n'y pratique plus de ruses, & qu'on se rit des précautions. On trouveroit puéril d'ouvrir une tranchée pour se mettre à couvert, & pour faire plus sûrement les approches de la Place. On marche en plein jour & à travers champs. Les femmes y sont faites; plus de longueurs les ennuyeroient, & plus de mystères affadiroient leurs plaisirs. Combien d'elles, pour se sauver l'ennui des détails d'une capitulation, se rendent tous les jours à discrétion ?

C'est de la brillante classe des Gens de guerre que sont tirés spécialement & par privilège les *Petits-Maitres* en titres, & les *Hommes à bonnes fortunes* en office; ceux-ci ont la vogue: c'est un métier où l'on négocie & où l'on trafique. On sacrifie, pour en soutenir la réputation, le repos, la probité & soi-même. Ne s'en dégouterait-on pas, si l'on n'y étoit attaché par intérêt, ou retenu par honneur?

Un homme est entreprenant, hardi pour les coups de main; il a de la capacité & de l'expérience dans une occasion. N'a-t'il que cela? Ce n'est encore que la moitié de ce qu'il lui faut. Par convention la couronne de la gloire est remise entre les mains de l'amour. C'est de lui qu'il faut la recevoir, ou de ses mains qu'il faut l'arracher. On est bientôt sec sur un homme qui n'a vu que des batailles.

Ce qui me paroît indéfinissable, c'est la différence d'un François au camp, & d'un François à la ville. Il faut que l'honneur soit un enchanteur bien puissant, pour rendre le même homme aussi peu semblable à soi-même, ou que le cœur de l'homme soit monté à ressorts bien flexibles, pour s'assu-

jettir à des usages si éloignés. Il est étonnant que les femmes & le vin lui laissent encore la liberté de penser à la gloire & à la Patrie.

A R C A S se couche le matin & se lève le soir. Il a ses heures de toilette comme une femme, aime à se voir au miroir, & à se mettre des mouches. Sa main est délicate, & il entretient sa peau avec des pâtes. Il se fait, en se levant, des yeux dont il doit se servir quelque part où il soit ; il s'ajuste un maintien, & se recorde une démarche molle. Il place, comme avec la main, sur son visage des ris & des fourires, dont il s'embellit dans l'occasion. Il donne à sa tête le plus joli demi équilibre qu'il est capable de se procurer. Il se file une voix flûtée, & ne sort jamais de chez soi, qu'il ne soit parfumé jusqu'à ne pas permettre de douter qu'il n'ait bien besoin de l'être. Voué aux femmes, il est de leur foible, de leurs passions & de leurs plaisirs. Il brouille les maris, raccommode les amans, & a toujours quelques recettes pour les maladies secrètes. Un Anglois qui le verroit en exercice auprès d'EUPHRASIE, auroit bien de la peine à le reconnoître pour le François de Fontenoy. Là il lui a paru tout de fer,

& plus inébranlable qu'un roc ; ici c'est moins qu'une femme, c'est un enfant. Je ne lui conseillerois cependant pas de le lui dire à lui-même ; il pourroit bien ne pas attendre long-tems après le François de Fontenoy.

Du fond d'une tendre ruelle, & presque entre l'amour & EGERIE, EUMENES vient d'entendre le son du tambour qui le rappelle à la suite de Mars. Dès lors le plaisir prend pour lui une autre face. Il remplissoit son loisir sans affecter son cœur ; les adieux sont bientôt faits.... déjà je le vois voler à travers des flots de poussière, & à la nage sur le sang des ennemis. Sous ses coups la mort recueille avidement les victimes qu'il lui prépare. Ce n'est plus le même Eumenes. C'étoit aux genoux d'Egérie un amant tendre & délicat, c'est ici un *Alcide* qui se trouve par-tout. Il n'y avoit dans les soupers les plus délicieux, presque point de mets qui pût flatter son gout ; le vin de Beaune n'étoit pas assez fin pour lui. Souvent ici le pain lui manque, & la soif lui fait regarder l'eau comme la boisson la plus gracieuse. Le duvet le fatiguoit ; il avoit des insomnies fréquentes ; la lassitude pré-

pare ici son sommeil, & y fait la nuit d'une pièce sur un lit de camp bien dur. L'hiver ramène les troupes en quartier, & Euménès court passer ses lauriers aux pieds d'Egérie, qui augmente sa gloire par les mirthes qu'elle y mêle.

Le Militaire a auprès du Sexe des avantages qu'il connoit, & dont il fait jouir. La Profession fait excuser le manque de délicatesse & les brusqueries même. Que d'autorités pour se jeter à corps perdu, dans ses plus grands hazards. Une femme, quelque déterminée qu'elle soit, cherche toujours à donner le change à ses foiblesses. Elle aime à avoir à s'en excuser sur quelqu'un. Un homme qui ne recule pas, est son fait; elle lui a obligation, dès qu'elle peut se faire accroire qu'elle a été moins complice que dupe. Quelques-unes à la dixième aventure, se croient encore au niveau de *Lucrece*, sauf le nombre des *Tarquins*.

ADONIS ne demande pas tant d'indulgence, & ne veut rien devoir aux prérogatives de l'état qu'il a embrassé; il n'a du Militaire que le Brevet & l'Uniforme, & c'est aussi ce qui donne à penser qu'il peut être homme. Il minaude on ne peut mieux; il

ait faire la belle bouche, & peindre ses yeux en bonne humeur, en caprice & en enjouement. D'entre les femmes laquelle a plus d'habileté que lui pour faire valoir une main ou une jambe? qui tire plus d'avantage d'une mine ou d'un sourire? qui place plus agréablement un de ces mots consacrés à la bagatelle? qui lui donne mieux que lui le ton que les femmes aiment? ce ton badin, animé, tortillé, chiffonné & en fontanges? Femme en habit d'homme: je ne serois tenté de ne le croire tel, qu'au chapeau, si vingt femmes, dont il a été l'idole, n'affoiblissoient en quelque sorte mes conjectures là-dessus. En un mot, quelle femme l'est plus que lui, si ce n'est, peut-être, DOMITILLE, qui le chérit avec tant de défauts étrangers? C'est pour la consoler de la mort d'un époux, qu'Adonis a renoncé à toutes ses habitudes, & renié tous ses amis. C'est en qualité d'Exécuteur Testamentaire en cette partie, qu'il prend tant de soin de lui épargner les horreurs de la solitude & du veuvage. La bonne ame! Et qu'Adonis est bien taillé en consolateur! Qui n'envieroit Domitille d'être ainsi consolée de la perte d'un mari? Y a-t'il quel-

que femme qui ne voulût être veuve à ce prix? Peut-être; car elle n'y gagne, peut-être, pas ce que l'on croiroit bien. Fondue dans les délices & réduit aux consommés, Adonis est heureux de n'avoir à remplacer qu'un mari. C'est son rôle, & celui qui va le mieux à sa délicatesse & à sa frêle santé. Peut-être aussi est-il tout fait pour Domitille. Elle vit de régime, & c'est autant qu'il lui en faut, & tout ce qu'il lui faut; car qui fait mieux qu'Adonis faire avaler une pilule? qui présente un bouillon de meilleure grace? qui peut répandre plus d'attraits sur les petits soins, & plus de charmes sur les attentions? Faut-il entrer dans le détail du domestique & des dépenses? Il calcule, il ordonne. S'il ne payoit pas, il est Intendant. Il entre en robe de chambre, en pantoufles & en bonnet de nuit dans l'appartement de Domitille. Il n'y manque que le Sacrement & les bouderies, & le voilà mari. Que Domitille est heureuse! elle n'est veuve qu'en ceci. C'est qu'Adonis lui coûte, & se fait payer de ses complaisances & de ses fadeurs, & que le défunt l'enrichissoit, & lui payoit même jusqu'à ses caprices. Le cœur d'Adonis est une terre

légère que l'amour ne travaille qu'avec une
 bêche d'or. S'il donne dans une espèce de
 passion, ce n'est que dans celle des filles
 d'Opera. La faveur ou l'abondance s'éta-
 blissent-elles en quelques quartiers de la Vil-
 le? Il est bientôt domicilié chez elles, &
 fait les honneurs du logis. Que Domitille
 est à bonne école pour apprendre à se pré-
 senter dans le Monde! Qui le connoit mieux
 qu'Adonis? qui peut *l'éduquer* mieux que
 lui? Quelques leçons qu'il lui donnât, il
 n'y seroit pas neuf, fût-elle même d'inconfi-
 ance ou de légèreté. Domitille sera-t-elle
 coquette? Je doute qu'il lui laisse place à le
 devenir. Il remplit tous ses momens, se
 fonde & se moule au clin-d'œil de sa fan-
 taisie. Il presse son ombre en tous lieux,
 & l'efface même. Au reste pour qui la quit-
 teroit-il, que pour une plus riche? Entre
 quarante il y a à choisir, & il n'y a, peut-
 être, pas lieu de faire mieux qu'il n'a fait.
 C'est un Etalon Anglois qu'elle achète bien
 cher, & qu'il ne faut cependant pas met-
 tre inconsidérément dans le Haras. Un der-
 nier mot d'avis, Domitille, dites chaque
 soir un petit bout d'Oraison pour la paix,
 & faites provision d'argent, si vous vous

trouvez bien d'Adonis, & si vous croyez qu'il vous soit encore nécessaire.

Est-ce d'HOLOPHERNE seul que l'on doit encore dire : * « Celui qui étoit puissant
» parmi eux, n'a point été renversé par les
» jeunes hommes : il n'a point été frappé
» par les Titans, & les Géans d'une hauteur démesurée ne se sont point opposés
» à lui; mais JUDITH, fille de Mérari, qui
» l'a renversé par la beauté de son visage....
» Elle a mis sur son visage une huile d'une
» excellente odeur, elle a ajusté ses cheveux,
» & elle les a couverts d'un ornement superbe; elle s'est parée d'une robe
» toute neuve pour le tromper. L'éclat de sa chaussure l'a ébloui, & sa beauté a
» rendu son ame captive; elle lui a coupé la tête avec son propre sabre.

Toutes les Judiths ne sont pas filles de Mérari; celles d'aujourd'hui ne renversent pas les têtes à coups de sabre, & ne sont pas moins à craindre.

Le quartier d'hiver ou la paix ne rendent pas le Militaire oisif comme un Robin en vacances. Son courage change seulement d'objet. S'il n'a plus de tranchée à descen-

* Judith.

re, il forme le siège d'une ruelle. Cette petite guerre lui donne presque autant de fatigues qu'il en avoit en campagne. Il a le moins d'ennemis en tête, & les redoute davantage.

TANCREDE est guerrier dans tout ce qu'il fait. Il va chez une femme comme à l'attaque d'une Place. Dès qu'il a reconnu les dehors, il méprise de prendre des sûretés qui pourroient retarder ses victoires. Il se présente en bon ordre, donne l'assaut, monte à l'escalade, & pousse si chaudement l'attaque, qu'il se trouve souvent au corps de la Place, & sur la Place d'Armes, avant qu'on se soit apperçu de son arrivée. Il traite sa conquête en ville qu'il ne veut pas garder. Loin d'en tirer une contribution honnête, il la pille sans égard, & l'abandonne à qui veut s'en emparer. Tancrede est par-tout le vainqueur de B.....

Voyez ARTAMENE s'acheminer vers BELISE. Il n'y va pas frisé, poudré ou adouci comme NARCISSE; il est en bottes molles, sans façon, en linge de nuit. Qui ne penseroit qu'il est libre avec elle, & que c'est une connoissance de longue main? On ne se gêne pas avec ses amis, cela est d'or-

dre : cependant Artamene n'a vu Bélise que la sur-veille, & ne lui a parlé qu'hier. C'est la troisième fois qu'il la verra, & la seule qu'il l'ait vue chez elle. Le voilà dans le cabinet de toilette de la Dame. Cet air de départ frappe, touche, étonne, saisit & chagrine. Avoir connu si tard l'aimable Artamene & le perdre si tôt, c'est à quoi l'on pense ; c'est un de ces accidens dont on ne revient pas. Quitter l'adorable Bélise si tôt & sans savoir comment on est avec elle, il ne faut pas moins que des ordres supérieurs pour faire de ces sacrifices-là. Consolerez-vous, Artamene, votre départ précipité est au moins aussi dur pour Bélise que pour vous. Voilà justement le tems de pleurer. En Romancier, je ferois arriver là des larmes le mieux du monde, puis des mouchoirs déployés, des yeux submergés dans les pleurs, & ensuite un évanouissement ou deux. Mais pour le vrai, dans un cabinet isolé, seul à seul, & sur le point d'une séparation, on a, ma foi, bien autres choses à faire qu'à pleurer, & l'on ne pense pas à s'évanouir. Encore, si l'on emportoit avec soi la moindre preuve des bontés de Bélise, on pourroit partir un peu moins affligé.

Allons

Allons, Bélife, les chevaux sont sellés. Elle ne dit rien : adieu, Bélife; pas un mot : elle retourne la tête, & Artamene profite habilement de cet instant & de son mouvement, pour lui faire sentir qu'il est moins loin d'elle que jamais, & qu'il n'est pas prêt à s'en éloigner. En vain lui rappelle-t'elle qu'il lui a dit adieu, qu'elle ne le pensoit plus là, & qu'elle ne l'y peut plus souffrir. Leur commune opiniâtreté les sert bientôt, & l'amour couronne Artamene des mirthes de Bélife. Le moment d'après il est accablé de reproches sur la témérité de son entreprise. Le galant ne la console que par des plaisanteries assez gaillardes. Bélife qui voit qu'on ne prend ses mines que dans leur valeur intrinsèque, revient à elle-même, rit de l'aventure, & ôte à Artamene jusqu'au plus léger espoir d'avoir encore besoin de hardiesse. Celui-ci sort d'auprès d'elle en chantonnant avec trois révérences en piroquette, & presque sans se ressouvenir qu'il n'a jamais fait connoissance avec elle. Et delà? Delà, Artamene retourne à son logis, quitte son appareil de voyage, prend un habit de Ville, du linge de jour, se fait coiffer, & court au grand trot à la toilette

de SOPHRONIE. C'est sa Madame la ressource, qu'il ménage comme telle, qui lui a déjà remonté deux fois sa Compagnie & qui fait chaque année les fraix de ses équipages de campagne. Bonne Citoyenne, qui ruine dix Marchands pour soutenir la dépense d'un brave Officier qu'elle entretient au service de l'Etat. Où est la Rommaine qui en ait autant fait pour sa Patrie ?

Je ne connois rien qui avance les affaires comme une mascarade de séparation. Le départ est un talisman bien fort contre une femme un peu commencée. La gravité d'un Robin empesé dans ses petites façons, lui en eût donné pour six mois pour les approches seulement, & en trois petites heures Artamene a terminé l'aventure. C'est son habit de caractère ; il lui sied bien, & il s'en sert toujours heureusement.

Paris est pour les Petits-Mâîtres Guerriers sur le pied Militaire. Les femmes y sont entr'eux comme un effet dont ils peuvent disposer. Celui qui tient le dé, cède le cornet à un autre quand le jeu le lasse. Cela se fait souvent par revirement de parties, ou par troc ; mais est-ce toujours troc de Gentil-homme ? Dans une Garnison le Caporal du

légiment, qui arrive, va prendre la consigne, reconnoître les postes, poser les sentinelles, & relève le Corps-de-Garde & le Caporal qui doit partir. Ces Officiers nouveaux venus, reçoivent de ceux qu'ils remplacent, un état circonstancié des Dames qui sont leurs amies; noms, demeures, qualités, talens & utilité, tout y est détaillé. Ils se donnent cela, comme le mot, & se rélevont chez les Dames, comme aux postes, & sans autres formalités. C'est une règle.

La Ville n'est pas toujours le séjour du repos pour un Guerrier. Une femme seule tient une vingtaine en haleine, & conserve en eux l'habitude de leur état.

GLICERE a chez elle des Sentinelles dans son cabinet, dans la garde-robe & sur l'escalier. PIRRA ne peut leur donner que ses heures de loisir; mais quelles sont-elles? Le fait-elle elle-même? Vedettes alors au coin de la borne & au détour de la rue. La petite est embarrassée, & l'on attend. C'est HARPION qui outre & qui excède la belle, & qui fait faire le pied de grue, sur une porte, à ZAMIS, à PELIAS & à GNARORA. C'est HARPION qui paie, qui pè-

che le plaisir à la ligne, & à qui on ne verse que goutte à goutte ; & c'est à ceux qui attendent leur tour, qu'on le sert à pleins feaux, & qu'on le prodigue jusqu'à la lie.

Qui d'entre les Guerriers dit, après une victoire avec le Grand JUDAS Machabée :

„ Voilà nos ennemis défaits, allons maintenant purifier & renouveler le Temple.

MONDOR fait ses conquêtes en Fermier Général. Il aime à triompher sans fatigue. Gagner les plaisirs, c'est une peine ; il lui semble plus aisé de les acheter. Il aime la nouveauté ; il veut du neuf ; mais en trouve-t-on toujours ? Une fripière adroite le dupe, & lui donne souvent, comme tel du retourné de la première main, beau comme neuf & en ayant tout l'éclat. Chaque semaine il sacrifie une petite somme à ses plaisirs. Il dote chaque semaine une fille & lui ravit ce qui la pourroit faire marier sans dot, & ce qu'aucune dot ne peut payer. Mondor, si vous aimez la nouveauté, satisfaites-vous ; commencez à être homme de bien.

L'ambition, l'intérêt & l'amour d'une fausse gloire, sont les motifs ordinaires de

* Mach. Liv. 1. chap. III.

vocation des Guerriers. L'indépendance
 le desœuvrement décident leur gout pour
 et état, & appuient leur libertinage. Au-
 un d'eux ne revoit la paix dans l'intention
 e gémir des horreurs de la guerre, & d'ex-
 tier ses fautes par de bonnes œuvres. Vont-
 s au combat ? Sous l'ombre de la gloire du
 prince, ils pillent l'ennemi. Dès que la paix
 est faite, ils ne reviennent dans les Quar-
 ters, dans les Garnisons & dans les Villes,
 qu'avec le dessein formé d'inquiéter leurs
 Concitoyens, & d'exercer encore la petite
 guerre, sur les amis. O honneur du mon-
 de ! ô fausse gloire ! que vos Sectateurs se
 deshonoront & s'avilissent !

* „ Il y a une Race dont les yeux sont
 altiers, & les paupières élevées.... Il y
 a une Race, qui, au lieu de dents, a
 des épées, qui se sert de ses dents pour
 déchirer, & pour dévorer ceux qui n'ont
 rien sur la terre, & qui sont pauvres par-
 mi les hommes.

Si les Héros sont de cette Race, d'où
 sortent les Brigands ?

* Prov. chap. XXX.

XVI. L E Ç O N.

DES GENS DE ROBE.

PArler pour la nécessité des Loix, ou déclamer contre l'injustice des Peuples, dire qu'il faut des Huissiers, des Procureurs, des Avocats & des Juges, & ajouter que la vénalité des Charges a proscrire le mérite & la capacité, c'est reproduire des phrases usées, & qui sont placées partout. Tant que les hommes seront ce qu'ils sont, ils auront besoin de Loix & de Juges. Tant qu'il y aura des fourbes, il faudra des Notaires.

Les hommes ne sont pas assez maîtres d'eux-mêmes, pour s'en tenir au partage que Dieu leur a fait des biens du monde. Chacun s'efforce de grossir sa part de celle de son voisin; il faut des peines pour arrêter la violence & la concussion. L'homme n'est homme de bien que par crainte; y en a-t'il un seul qui le soit par vertu?

Nos passions ont rendu les Loix nécessaires; l'iniquité des autres hommes, & l'amour que nous avons pour nos intérêts

propres, nous font regarder avec une certaine vénération ceux d'entre nous qui en ont le dépôt, & qui en sont les interprètes. Nous y avons foi comme à des Anges tutélaires, & nous devrions cependant ne les estimer que ce qu'ils valent, c'est-à-dire, des hommes comme d'autres, qui ont autant besoin d'être retenus dans leurs passions par des règles, par des peines & par des châtimens.

On a fait *aux Gens de Robe* un devoir de la gravité : leur extérieur est réglé par la simplicité & par la modestie. Ils ne peuvent guères paroître que sous une certaine couleur. Il en est des Ministres de la Justice comme de ceux de la Religion. On ne leur demande que des dehors. On soutient les Sorboniques, & les trois grands repas bien payés, voilà un Docteur. On prend ses degrés en Droit, voilà un Avocat. Un Partisan consigne cinq cens mille livres pour son fils, & en fait un Juge. On consulte le premier sur un cas de conscience, & il décide. On demande au second un avis dans un Procès douteux, il vous y engage, & vous le persuade. Le troisième juge ou opine par passion, sans raison, & iniquement,

qui feroit un trait d'équité, s'il commençoit par faire au moins restituer son pere.

Quelles sont les qualités que JETRO, beau-pere de MOÏSE, vouloit dans les Juges? * « Choisissez, *lui dit-il*, d'entre tout
» le Peuple, des hommes fermes & coura-
» geux, qui craignent Dieu, qui aiment la
» vérité, & qui soient ennemis de l'ava-
» rice.... qu'ils soient occupés à rendre la
» justice en tout tems.

Qu'importe au Peuple qu'on ait fait une loi pour réformer l'habit du Robin, quand on a oublié de le régler un peu pour les mœurs, quand on ne lui demande d'autre mérite ni d'autre vertu que les provisions de sa Charge. Qu'on lui laisse la broderie & les étoffes d'or & d'argent; qu'il porte le plumet & les talons rouges; qu'importe au Peuple, s'il est temperant, juste, pieux & instruit! Voilà tout ce qui l'intéresse, & par où le Magistrat peut se rendre plus respectable.

NIGER a passé sa première jeunesse, moins à s'étudier à se rendre capable d'être un jour bon Juge, qu'à mériter d'être cité lui-même devant les Juges. S'il a connu les

* Exode, chap. xviii.

cas graves, ce n'a, peut-être, été que par ses craintes. L'argent de son pere l'a rendu juge de la vie & de l'honneur de ses Compatriotes. Il n'arrive à son Tribunal qu'à travers des flots de Plaignans, qui inondent les avenues de sa Jurisdiction. Deux Huissiers qui le viennent prendre, & qui le reconduisent jusqu'au bas du degré, le font par-tout passer à l'aise. Il passe, il est déjà passé, le voilà sur les Fleurs de Lis. C'est un Vendredi, jour dédié à faire valoir ses droits dont il est si jaloux, déjà il juge, il condamne, je n'ose dire qu'il absoud. Il ne lui manque, pour remplir totalement les accès de sa misantropie, que d'avoir la place de *Bronte*, qui a acheté le pouvoir de lui faire exécuter ses fonctions: ne se plaindrait-il pas à l'y remplacer? Vous l'avez vu, dans le fond de son carosse, un Mémoire en main, & occupé profondément à ce qu'il vous a paru. Niger est laborieux & infatigable, avez-vous dit; il est toujours à ce qu'il doit être, & sans doute qu'il s'instruit des défenses de ceux dont il doit décider l'honneur & la vie. Détrompez-vous, il n'est sérieusement occupé que de bagatelles. Ce que vous lui avez vu en main, ce

qu'il lisoit avec si peu de distraction, c'est un Factum grotesque sur une Cause qui n'est pas de son ressort. A voir cet air sombre & refrogné, dont il paroissoit tout empreint, vous seriez-vous douté qu'il s'égayât l'ame à lire l'histoire de l'*Ane de Vanvres*? Il aimeroit assez à avoir à prononcer sur cette affaire. Peut-être la lui verroit-on terminer par une Sentence aussi burlesque que la Cause même. Vous êtes outré de le voir aussi loin de ses devoirs. Que voudriez-vous qu'il fît? Son Secrétaire lui a dressé & arrangé ses conclusions dans son porte-feuille, & il y trouve les Sentences toutes mâchées. Il n'a d'autres peines que de les lire & de les signer. C'est jouer de bonheur pour ceux contre qui Niger doit prononcer, si son Secrétaire est incorruptible. Peut-être seroit-ce jouer de malheur pour quelqu'un. Je ne voudrois pas ouvrir le pari ni pour ni contre.

Que manque-t'il à ce Secrétaire pour être Juge? Il fait les Loix, il connoit les Coutumes: c'est peu de chose dès qu'il n'a pas de quoi payer l'Office. D'ailleurs, que seroit devenu Niger, qui fait à peine écrire? Il a été plus aisé à la nature, d'en faire un Ju-

ge, & de lui donner le Secrétaire qu'il a.

Comme les hommes sont pour les femmes, & que celles-ci les moulent pour elles, elles se sont mises en possession de leur donner, dans tous les états, des leçons du savoir-vivre. La politesse, l'empressement, la familiarité, le respect, les soins & les complaisances ne reçoivent des bornes que de leur volonté. Delà le précieux des Robins dans leur langage, l'affectation dans leurs manières, & la fadeur dans leurs amours. Delà passent-ils près d'un homme de guerre pour une demi femme, à qui il ne manque qu'un chignon & une *Pelisse*.

Il est de l'usage du monde de commencer par se former une Religion. Il paroît idiot de s'en tenir à celle dans laquelle on a été instruit dès l'enfance. Le Robin est réservé sur cet article, mais se décide à bas bruit. Quel est son choix? Lui en parle-t-on? Il répond confidenment qu'il s'est arrangé là-dessus.

L'honneur a pour l'homme de robe un autre point de vue que pour l'homme de guerre. Ni l'un ni l'autre ne se croit deshonoré en profitant des prérogatives de sa profession. L'un vend ses soins, ses écritures,

sa promptitude & ses négligences, reçoit des sollicitations, & l'autre fait payer ses fauve-gardes, ses passeports, exige des contributions, brûle des Villages, & pille l'ami & l'ennemi. L'honneur arme DAMON, pour un coup de coude. Le voilà l'épée à la main, il faut qu'il se venge, ou qu'il périsse.

CLITIPHON reçoit stoïquement un soufflet, & ne veut pas commettre sa gravité jusqu'à demander réparation par lui-même. Il remet sa vengeance au Prince qui en plaissante, comme de l'injure qu'IPHICRATE croit avoir reçue de trente coups de fouet que lui a donné CRANTOR.

La galanterie n'a pas moins de différence dans ces deux états. Le Guerrier la fait consister dans les plaisirs tumultueux & bruyans; les Robins traitent l'amour & les plaisirs en femmes à circonspection. Ils craignent le scandale & les espions. Leurs foiblesses leur plaisent, & leur pésent. Je fais un moyen de les rendre plus lestes & moins malheureux. Qu'ils s'appliquent plutôt à reprimer leurs vices qu'à les cacher. Le dernier est plus facile, ils n'ont qu'eux-mêmes à vaincre. Un rien peut les trahir.

Un homme seul qui veut triompher de soi-même, a souvent un monde entier à combattre. Il n'abat quelquefois un ennemi, que par le secours d'un autre. Une passion qui nous quitte, ne laisse pas de place vuide; c'est une nouvelle passion qui la chasse, & qui sera elle-même bientôt remplacée par une autre.

Un Robin titré ne goute les plaisirs qu'à la hâte; la crème en est toujours peu épurée pour lui; & le qu'en dira-t'on l'aigrit toujours; le mystère lui rend la galanterie un métier pénible, & une occupation quelquefois disgracieuse. Il soutient encore les petits soins & les attentions, il pousse même jusqu'à la constance & à la fidélité. On voit encore avec lui la timidité & le respect même. Va-t'il moins loin? Peut-être devance-t'il le Guerrier auprès de certaines femmes.

Le *decorum* porte le flambeau devant l'amour Robin. C'est lui qui le guide. Il y a quelques femmes qui y gagnent. Celles qui s'estiment encore un peu, s'en trouvent bien, & les autres le reçoivent encore & l'admettent dans leur société. L'ordre rentre dans leurs maisons: un certain air de re-

serve leur fait retrouver une partie de la réputation qu'elles avoient perdue , & elles imposent quelquefois assez au Public pour parvenir à se rendre recommandables.

Il en est de la Maîtresse d'un Robin comme d'une Clairette. Elle est retirée à la ville & à la campagne : on la voit aux Prônes, aux Sermons, aux Grand'Messes, aux Vêpres, aux Saluts. Elle fait quelquefois des œuvres de charité, qu'elle fait bien qu'on voit, & qu'elle est bien-aise qu'on voie. En un besoin, le Pasteur sollicite pour elle, répond pour elle, & détermine le peuple en sa faveur. Qui ne prendroit Clairette pour la prude amie d'un galant à petit collet?

BERYLLE est-il homme à tant donner aux bienféances? Il ne va pas comme CALISTHENE, s'enterrer avec ses plaisirs dans une campagne ; son gout ne va pas jusqu'à aimer une personne belle, qui ait eu de l'éducation, & dont les sentimens soient nobles. Sa vanité & son audace, fuite de de sa trop grande richesse, lui ont donné de l'antipatie pour le secret du balcon. Il relance ROSCIE jusques dans les coulisses, & quand elle paroît dans les chœurs. Il n'est pas jaloux du Parterre qui voit ses belles

ambes jusqu'aux jarretières , ni de l'Am-
phithéâtre où elle court recueillir le fruit
de ses entrechats. Que ne fait-il pas pour
l'attacher ! Ce jardin n'est pas assez su-
berbe , ce Parterre magnifique & étendu
n'est pas assez grand ; on y ajoute des ter-
rasses. Il y a de belles eaux plates & jaillif-
santes ; il faut y élever des cascades , orner
ce bâtiment de glaces & de meubles dignes
de la magnificence Royale. Que Roscie ne
paroisse plus que dans un char doré ; qu'on
la reconnoisse pour la maîtresse de Berylle
au brillant de sa parure , de ses habits &
de ses ajustemens. Que *Germain* fournisse
sa toilette & ses buffets , & que *Rondet* s'é-
puise pour la bien mettre en bijoux. Qu'elle
donne de la jalousie aux femmes vertueu-
ses par son éclat , & qu'elle fasse envie à
sa sœur. Que les biens qu'elle acquiert à force
de complaisances pour vous , & à cause de
sa science dans le vice , fassent haïr la vertu
à sa cadette , & la mettent en humeur de
l'imiter. Traitez-la si bien , qu'il n'y ait qu'un
Prince qui la puisse rendre inconstante &
ingrate ; car croyez - vous qu'elle ait assez
de cœur pour n'être pas perfide , si quel-
que Prince s'offroit à prendre votre place ?

Au reste , vous aurez votre revanche, & COMON vous offrira de quoi faire repentir Roscie de sa légèreté.

E A Q U E a une charge qui lui impose la nécessité d'être grave & réservé; mais il se croit dispensé, par ses biens & par son âge, des bienséances de la Robe. Il se moule sur les coquets de la Cour, & emprunte d'eux leur fatuité, leurs excès & leurs débauches. Aux flambeaux il endosse les couleurs & la dorure, & suspend une épée à son côté; il marche sur la pointe du pied, se rengorge comme une fille de boutique du *Palais*, double son menton en Dépositaire, parle en linotte, veut être original en saillies, qui ressemblent assez à des moineaux francs, à qui on coupe les aîles pour les apprivoiser, & avec tout cela se croit Homme de Cour, & se donne pour tel à la Ville. Avec l'honneur de gasouiller passablement un Vaudeville des *Italiens*, & de l'annoncer des premiers, il se pense un personnage du premier mérite.

Les Robins encore un peu susceptibles d'idées d'honneur, ne risquent rien. Ils attaquent un cœur sur la même méthode qu'ils conduisent un procès. Examinez-vous,

vous, TIMAGENE, auprès de CLORINDE, c'est voir CHICANAÏN faire une saisie & mener une licitation. Mêmes mesures & mêmes apprêts, Assignations à comparoir, Sentences par défaut, Avenirs, Saisies des biens, Permissions de vendre, & Criées de quinzaine en quinzaine. D'abord des soins, visites éloignées qui deviennent peu à peu plus fréquentes, attentions délicates; ensuite Assignations à Clorinde, à ce qu'elle veuille bien permettre qu'on l'aime autant qu'elle est aimable. La Belle est trop raisonnable, & fait trop bien vivre pour en appeler. Un petit avenir à Clorinde pour qu'elle ait à l'aimer à son tour. Elle ne répond pas; Sentence par défaut: & sur cette obstination à ne pas comparoir, un petit bout de Requête pour obtenir permission de saisir. C'est où l'esprit brille, & où le manège commence à se faire sentir. Avec quelle joie Timagène exécute-t'il la saisie? Le cœur une fois pris, il procède de pied à pied jusqu'à l'adjudication de la Belle, & de ses accessoires.

Le monde des *Petits-maitres* est tiré de tous les Etats. Ceux du Militaire sont bruyans, arrogans & impitoyables diseurs.

Tome II.

O

Ceux de la Robe sont doux, précieux, musqués, soumis au geste comme un Automate. Leur langage est surjetté. Leurs pensées vieillies de la surveillance à la Cour, & enterées la veille dans la bonne compagnie, ressuscitent le lendemain par leurs soins au cercle de leurs Armides.

RUFFIN lit, en chemin faisant, son catéchisme de conversation ; il sort de son carrosse, comme d'une caisse, & avec autant de circonspection qu'un bijou de Nevers, ou qu'un des cristaux de Bohême qu'on auroit à craindre de voir briser sur le pavé. Il s'appuie lourdement sur le bras d'un grand laquais, qui le descend tout doucement jusqu'à terre ; il monte à petits pas l'escalier, & arrive au cercle d'un air aussi composé qu'un Moine qui porte un Reliquaire. Veut-il prendre un siège ? ce n'est pas la tête qui tourne chez lui ; il est tout d'une pièce, & c'est tout le corps. S'affied-t'il ? c'est une machine à ressorts. Il n'ouvre la bouche que par mesure, & ne rit que par tems. S'il lève les bras, ce n'est pas en étourdi & sans prendre garde à ses belles manchettes. Chante-t'il ? Il n'aime que les airs doux, & qui ne veulent que très-peu de mouvemens.

Je ne doute pas même qu'il ne se trouve mécontent d'être obligé d'en prendre en buvant ou en mangeant. Voudroit-on qu'il perdît le fruit de quatre grandes heures de toilette, & qu'il exposât aux vents une livre de poudre à la Maréchale? Mon cher Ruffin, que vous manque-t'il pour être femme? Vous en avez déjà la tête & le cœur. Quel dommage que dans le monde coquet le Robin ne soit que le pis-aller d'une aimable femme, & qu'on le regarde ordinairement comme la tarre de la réputation d'une jolie personne, & qu'il annonce la décrépitude de la galanterie!

Qu'est-ce qu'un Rapporteur? C'est un homme qui apprête la forme d'une affaire, & qui la fait aller au gré des Loix par le biais qu'il y donne. Et les Loix, toujours justes, se trouvent souvent autoriser l'injustice. Le Rapporteur à qui la sollicitation plaît, & qui aime les politesses, est comme une ville assiégée. On temporise, on parle, on capitule si on en a le tems; & si on ne l'a pas, on se rend à discrétion.

* „ JOEL & ABIA, fils de SAMUEL, „ reçoivent des présens, se laissent corrom-

* Les Rois, Liv. I. chap. viii.

» pre par l'avarice, rendent des jugemens
 » injustes, & sont revoqués par tout le
 » peuple. Samuel lui-même est le premier
 » à leur ôter leur autorité, & à les déposer
 » fédér de la fonction de Juges qu'ils exer-
 » çoient dans Bersabée.

Les jeunes Sénateurs devraient recevoir
 les sollicitations des femmes, les yeux bandés,
 & une grille entre deux. Pour les
 vieux * « ils ont désiré des terres, & les ont
 » prises avec violence; ils ont ravi des mai-
 » sons par force; ils ont opprimé l'un pour
 » lui ôter sa maison, & l'autre pour s'em-
 » parer de ses biens.

Qu'on dise, tant qu'on voudra, que la
 sollicitation est inutile. Suis-je bien porté
 à le croire, quand je vois toujours THES-
 SANDRE se rendre aux mêmes heures chez
 GALATHÉE, & que son Valet-de-cham-
 bre me refuse à la porte de son cabinet à
 toutes sortes d'heures, sous le prétexte an-
 noncé que *Monseigneur* ne veut voir per-
 sonne, & qu'il n'aime pas les sollicitations.
 Qu'en dira-t-on, quand on saura que le Va-
 let-de-chambre me dit à l'oreille, que Ga-
 lathée peut m'être utile auprès de *Monsei-*

* Michée, chap. II.

gneur ; qu'elle aime à rendre service ; que c'est le meilleur petit cœur du monde , & qu'elle demeure telle rue ? Je croirai Thésandre un Juge intègre , quand il ne recevra pas les recommandations de Galathée qui vient de me les vendre , comme le Valet-de-chambre m'a vendu l'avis à son égard.

* „ DEBORA , femme de Lapidoth , juge encore aujourd'hui le peuple. De dessus son lit de repos elle dicte les Arrêts & prononce les Sentences.

RHADAMANTE n'est point homme à se laisser séduire aux appas d'une femme. Ce Sexe aimable n'a pas auprès de lui beaucoup de pouvoir. Il n'y a point à espérer de le corrompre par des présens. Il est invulnérable du côté de l'interêt & de la tendresse ; mais il a des domestiques dont les gages sont médiocres , & qu'il ne paie guères ; c'est à eux à qui il faut s'adresser , c'est son Suisse , & son premier Laquais qu'il faut gagner. S'ils vous protègent , je répons de votre affaire. Quel moyen de refuser un homme qui vous sert presque pour rien ? C'est bien le moins de ne lui pas faire man-

* Les Rois , Liv. iv. chap. v.

quer l'occasion d'avoir quelque petit profit.

* „ NAAMAN le Syrien, est guéri de
„ sa lèpre par le Prophète ELISÉE qui re-
„ fusa les présens; mais GIÉ'SI, serviteur
„ du Prophète, court après lui pour rece-
„ voir le prix des bonnes actions de son
„ Maître. Les Naamans sont encore expo-
sés à devenir les dupes des Giéfis.

MINOS a toujours dans son cabinet ce vaste & profond canapé. Ce n'est point chez lui un meuble de parade, & il ne s'en tient, peut-être, pas dans l'usage qu'il en fait simplement à l'idée de son invention.

EUTICHRATE est décidé pour les jeunes solliciteuses : il avoit depuis six ans entre les mains un procès qui ne finissoit pas; prières, amis, parens, rien n'y faisoit. La Partie intéressée épouse une jolie femme, va voir seul Eutichrate qui le fait, l'en complimente, lui promet de presser le jugement de son affaire & d'en rendre réponse à sa femme. Eutichrate étoit connu. On chercha à prix d'argent une solliciteuse stillée, qui fut bientôt au fait du rôle qu'elle avoit à jouer. Elle soutint d'abord si bien le caractère qu'on lui avoit fait prendre, qu'Eutichrate

• Les Juges, chap. iv.

tichrate y fut trompé, & la pressa de finir par un jeu où elle avoit plus d'habitude, & qui lui étoit plus naturel. En trois jours le procès éternel fut jugé au contentement de la Partie, & Eutichrate se ressouvint souvent des épices qu'il en avoit retirées.

Qu'il soit deshonorant pour un Juge de se prêter à la sollicitation, on l'a dit. Ce qu'on n'a pas dit, c'est qu'il est infame de solliciter, qu'il est honteux à un homme de considération de s'entremettre pour le gain d'un Cause, & d'en déterminer le succès par son crédit. C'est être complice de l'injustice du Juge, & de moitié dans la mauvaise foi de celui qui s'approprie, sans cause, le bien d'autrui. L'arrêt ne fait pas le droit : s'il le suppose, c'est tout, & c'est bien peu faire.

Plus de Receleurs, presque plus de Voleurs. Souvent la sentence & la punition leur sont communes. Juges iniques, Solliciteurs sans raison, Plaideurs sans bonne foi, mirez-vous.

Gens de Robe, apprenez vos devoirs.

* „ Ouvrez la bouche pour le muet, & „ pour soutenir la cause des enfans qui ne

* Prov. chap. xxxi.

„ font que passer. Ouvrez la bouche, or-
„ donnez ce qui est juste, & rendez justice
„ au pauvre & à l'indigent.

* „ Ne cherchez point à devenir Juge,
„ si vous n'avez assez de force pour rom-
„ pre tous les efforts de l'iniquité; de peur
„ que vous ne soyez intimidés par la con-
„ sidération des hommes puissans, & que
„ vous ne mettiez votre intégrité au ha-
„ zard de se corrompre.

L'ancien P... avoit ses *Robes rouges*, ses
Mortiers & ses *Révérances*. Nous en avons
la peinture bien conservée; c'est un mor-
ceau achevé : il n'y manque que la parole.

XVII. L E Ç O N.

DES GENS DE FORTUNE.

DE tous les états, il n'y en a pas de plus
critique, de plus désiré & de plus en-
vié, que celui des Gens de Fortune.

On ne les satirise, que parce qu'on sou-
haiteroit se trouver en situation aussi com-
mode. On les envie sans penser que dans
leur place on feroit comme eux, Je l'a-

* L'Eccles. chap. vii.

voue : je ne suis pas moi-même sans envie à leur égard ; mais tout ce que j'en voudrois, ce seroit comme eux d'être à même de faire du bien, & de rendre service avec autant d'exactitude qu'ils en portent à n'obliger personne.

Les Ecclésiastiques, les Robins & les Gens de Guerre se liguent contr'eux. Qu'ils regardent tous un peu derrière eux, même devant & à côté, & ils verront leurs mépris réjaillir sur leurs Ayeux & sur leurs Confreres. A quelques années plus haut le cahos de ces différences existoit.

Le pere de ce jeune & dédaigneux Président, qui traite le Financier & le Traitant d'Usurier, de *Maltotier* & de *Rat de cave*, a gagné la belle Charge qui soutient sa morgue, dans les *quatre sols pour livre*. Ce Lieutenant-Général des armées du Roi, qui fait sonner si haut l'ancienneté, la noblesse & la grandeur de sa Maison, qui ne parle que d'alliances illustres, ne vous dit pas que son frere à épousé la fille d'*Argentire*, qui a donné tant de projets qui ont malheureusement passé, & dont nous payons encore chaque jour la maudite industrie. On fait appercevoir à ce gros Abbé qui vient de

fulminer en chaire contre les harpies de l'Etat, qu'il a damné son grand-pere & son oncle.

Les gens de fortune s'incorporent par leurs richesses dans tous les états. On crie contr'eux par jalousie; mais on n'en va pas moins manger leurs entremêts fins & délicats, & on ne s'abstient pas davantage d'emprunter leur argent. On blâme leur luxe & leur faste, & on va à l'emprunt chez eux pour parvenir à les imiter. On censure la délicatesse de leurs tables que l'on va piquer au sortir du Sermon, où l'on vient de critiquer.

Chaque état a une vocation propre, des études particulières, & une école pour s'y instruire de ses devoirs. L'Homme d'Eglise va en Sorbonne, & fait un Séminaire. L'Homme de Guerre a des règles prescrites pour tuer son ennemi, ou pour s'en défendre; le Robin doit aller aux écoles de Droit y écrire ses cayers & soutenir des thèses. Le premier doit être appelé au ministère saint par Dieu même, & y entrer sans aucune vue mondaine. Le second doit être brave, & le troisième doit savoir le Code & les Coutumes. Si le premier ne se fait

Abbé que pour les bénéfices, si le guerrier va à l'armée sans avoir un grand cœur, & si le Conseiller achète ses cayers & fait soutenir ses thèses en son nom, leurs devoirs n'en existent pas moins, quoiqu'ils ne les aient remplis ni l'un ni l'autre. Le Financier n'a d'autre vocation que l'interêt.* « La », sangsue a deux filles qui disent toujours, », apporte, apporte. Voilà la voix qui lui a frappé l'oreille, & qui l'a décidé pour ce genre de vie. Ses études se réduisent à savoir un peu chiffrer, & passablement connaître, non pas de combien on pourroit décharger les Provinces; mais les moyens qu'il faudroit employer pour en tirer davantage.

Le Financier, une fois agrégé à la brillante *Compagnie*, ne reste pas indolamment dans son Palais; il court promptement où l'appelle l'interêt, & n'a pas de repos qu'il n'ait fait sa *tournée*. On ne le voit pas nonchalant comme un Prélat qui néglige la visite de son Diocèse, & à qui la résidence put au nez. Non, il vole par-tout où il présume qu'il pourra se rendre utile à ses confrères. La tournée faite, il brigue à avoir

* Prov. Chap. xxx.

des bureaux chez lui. Delà coulent les fleuves d'or & d'argent. Il a dès lors part à ces riches *droits de présence*, qui diminuent si considérablement le fond de la caisse.

L'argent vient-il aisément & sans peine, & coule-t'il comme de source? Les vices deviennent naturels à la suite de l'abondance. *Les Prêteuses sur gages* se mettent sur les rangs. On a des maîtresses. Un guerrier va dans une ruelle, comme un soldat à la *maraude*. Un Robin se ruine pour s'attacher une fille d'Opera, & un Financier ruine les autres pour entretenir sa Maîtresse.

La Religion du Financier est occasionnée. Il n'en entend guères parler qu'à la table. Auditeur benévole, il ne se fixe à aucun système, & n'est ni pour ni contre. Dans l'indécision il ne prend conseil que du tems. Ce qu'il en adopte plus volontiers, c'est l'amour des peres pour leurs enfans. Sur ses équipages brillans, sur sa bonne chère, sur sa dureté, il s'en remet au bon *Peccavi* à la mort, l'attend patiemment, & allie, sans scrupule, cet espoir à ses débauches. Pour l'honneur, il commence à en avoir quelques idées, quand il entend parler de Chambre de Justice. Tout l'honneur, selon lui,

consiste à échapper aux recherches des Juges, ou du moins à les corrompre.

Il y a une sorte d'honneur qui est presque taillée pour les gens de fortune, & qu'ils tirent de leurs richesses. Ils croient leurs millions un titre qui peut suffire à tout ; & ce qui n'est que vanité dans les autres états, devient dans le leur un point important. Ils s'attachent souvent à y revenir par la noblesse de leurs alliances. Prestige d'orgueil qui les abuse & qui les trompe souvent. On leur vend quelquefois bien cher l'honneur d'avoir un Marquis pour beau-pere & un Duc pour gendre. La vanité fait leur honneur.

Avec un bel Hôtel, un Carosse, des Armes, un visage fier, dédaigneux, tirant sur le grand, un abord glacé, & un monosyllabe sur le bord des lèvres, AGRIPPA se croit tout ce qu'il faut, pour être homme de conséquence.

Eternuer, se moucher, cracher, prendre une prise de tabac, choses toutes simples en elles-mêmes, & qui ne disent ordinairement rien ; mais auxquelles MILDOR a attaché de la dignité, qu'il ne fait qu'avec réflexion, & d'une manière offensante pour le reste des hommes.

Un Financier, homme d'ordinaire peu prévenu par une éducation honnête, c'est ce qu'il y a de plus dur à façonner pour le monde. C'est un travail de dégrossir ses manières inégales. Comme ce n'est pas de jeunesse qu'il est formé à ces devoirs qui établissent le commerce de la vie & la société, il ne les met jamais en place.

On voit communément tel d'entre les Gens de fortune, qui étudie à quarante ans d'après les leçons d'une fille de quinze, le savoir-vivre & la politesse : chose qu'on a de la peine à réduire à son vrai point, ce que c'est que complaisance, matière qu'on lui outre souvent, & les charmes de la familiarité qu'il pratique & qu'il aime chez sa Maîtresse ; mais dont il n'a plus de mémoire dès qu'il est dehors.

Si l'Homme de Cour ressemble au marbre, & s'il est, comme lui, dur & poli, le Financier est un caillou dur comme le marbre ; mais qui restera toujours brut : car les cailloux ne se polissent pas ensemble.

A l'âge où le gout frivole des bagatelles est pros crit dans les autres états, il commence à naître parmi les Gens de fortune. Occupés dans leur adolescence à s'enrichir,

ils n'ont le tems d'être Petits-Mâîtres que vers les quarante ou cinquante ans. Ceux-ci cependant ne sont jamais pour aller de pair avec les autres.

Le Petit-Maître à plumet est bruyant, étourdi, babille à perte de vue, tourne comme une girouette, chante comme un serin, pirouette sur le talon, coupe une révérence en cabrioles, & fait un adieu en rigodon.

Le Robin Petit-Maître est propre autant qu'un Prémontré, adonisé en nouveau marié; pas un point chez lui ne passe l'autre. Il parle à demi phrase, coupe les tons, respire avec méthode, & ne rit qu'en fonçant les lèvres. Se présente-t'il dans une société? Si c'est avec quelque sorte de grace, c'est aussi avec beaucoup de précision. C'est une porcelaine fêlée, dont on ne se sert qu'avec ménagement.

Le Petit-Maître Financier est tout soin, toute contention pour se familiariser avec son habit, & se rendre moins gauche qu'il n'a été toute sa vie. Il s'étudie à adoucir la rusticité de ses regards, & à polir ses façons. Ses bras sont à la gêne, parce qu'il voudroit revenir de l'habitude qu'il a prise

de faire le *gros dos*. Il marche comme s'il avoit des éclisses sous les jarrets pour faire rentrer ses genoux. Est-il annoncé dans une compagnie de gens de bon air ? Il est autant emprunté, qu'il est vain parmi les Commis. Il fait ses révérences en Ecolier, s'assied en Provincial, & tourne ses pieds en dehors en Maître à danser. Entre-t'on en conversation, il ne répond qu'en *oui* ou *non*. Qu'on le mette sur le chapitre de l'argent, il est là comme le poisson dans la rivière ; il y prend le ton conséquent, & en termes qui lui sont naturalisés par l'usage qu'il en a fait : il fait à livre, sol & denier combien la bourse de P... rapporte à chacun des intéressés : il vous dira que les quatre millions qu'on a remis sur les Tailles ne feront pas de tort à la Ferme, par les arrangemens que la compagnie a su prendre. L'entretien se détourne-t'il naturellement sur d'autres objets ? Il est à l'affut pour placer un vieux bon mot rajeuni par sa parure, & qu'il ne débite que sur la créance qu'il a à l'Abbé G... qui va chaque matin lui donner leçon de conversation, & qui lui fait de l'entretien un art qui traite par maximes & par chapitres, qui n'est cependant qu'une ignorance de plus,

plus , dès qu'on le réduit en art. Il est prompt à montrer ses bijoux , à faire admirer ses manchettes d'*Angleterre* & la broderie de son habit. S'il se laisse conduire jusqu'à l'antichambre , c'est pour faire voir son carosse , & il ne donne à manger que pour étaler son buffet.

L'homme a amassé du bien avec peine , il est devenu noble par ses Charges , il a des fils qu'il veut placer , & des filles qui sont en âge d'être établies & pourvues. Qui ne croiroit que ce pere de famille va procurer de grands avantages à ses enfans ? A deux jours delà l'homme perd la tête , ou se replonge avec ignominie dans la bourbe de la roture , & ses fils & ses filles ne trouvent plus ni épouseurs ni partis. En deux jours quelle différence de l'homme à l'homme ?

TIREMILLION a passé par tous les degrés , pour arriver à faire nombre dans les quarante Riches. Il a tout ce qui fait l'honnête homme à la mode ; équipages brillans , maisons bien meublées , & coffres forts bien pleins. Il a employé quatre années sous quatre différentes Maîtresses , pour n'apprendre d'elles que de savoir donner avec libéralité , & il ne fait pas encore donner avec grace.

N'importe, il donne, & voilà tout ce que l'on veut de lui. Il fait bien donner, puisqu'il donne beaucoup.

Une de ces tantes communes, qui ont tant de nièces qui ne sont pas de leur famille, a une de ces nièces à placer. Ne craignez pas qu'elle la mette entre les mains d'un amant à plumet endetté par-tout, souvent encredité avec elle, & qui ne paie qu'à coup de plat d'épée. La présentera-t'elle à un Robin, qui n'a que de la fadeur, & qui donne avec économie, qui marchande en maquignon, & ne traite l'amour que par Requêtes? Non. L'habile tante connoit son monde, & fait bien où placer cette chere nièce. Auroit-elle oublié où elle a placé *Rosette*, *Fanfiche*, & tant d'autres? C'est chez Tiremillion qu'elle va. C'est à lui à qui elle reserve l'aimable *Gogo*. C'est une enfant, une innocente qui ne sait pas ce qu'elle vaut, & qui se donneroit pour rien. Laissez la bonne tante dresser les articles du Traité. Douze mille livres pour les menus plaisirs, & la garde-robe de la nièce, un équipage entretenu, femme-de-chambre, domestiques bien couverts, petite-maison à la campagne & jolie maison à la ville, des épin-

gles honnêtes pour la tante, & en outre l'intendance de la maison de la nièce, & la sur-intendance de sa conduite. Tiremillion consent à tout. Le temple se pare, l'autel se dresse aux fraix du bon Papa. Vaisselle, équipage, beaux meubles, garde-robe complète, rien ne manque. C'est la tante qui commande le nécessaire & le superflu, & Tiremillion ne se veut réserver que le plaisir de payer. L'indigne Prêtresse, embellit la victime, l'offre au sacrifice, & Tiremillion sans remords & sans scrupules, achète l'honneur d'une innocente qui ne fait ce qu'elle fait, & qui ne se présente à l'infamie, que par la séduction de son abominable tante, ou par indigence.

Sans approfondir les voies dont on se sert pour s'enrichir, que d'injustices ne commet-on pas pour se conserver ses richesses? Que de crimes l'usage qu'on en fait, ne produit-il pas!

ANTAGORAS est vain, grand parleur, plaisant manqué, bouffon d'ailleurs, & faisant rire jusqu'aux petits enfans: il s'est fait une sorte de badinage qui ne sied qu'à lui. C'est un comique, un Trivelin, un farceur, à qui il ne manque qu'un théâtre sur

deux tréteaux dans une Place publique. J'aurois presque qu'il aime DAMARIS, je le croyois capable d'avoir de l'attachement pour le *Colosse de Rhodes* en cornette & en cotillon; du moins s'amuse-t'il avec Damaris, à qui il fournit abondamment toutes les commodités d'une vie aisée. Elle lui associe des rivaux qui sont heureux qu'Antagoras connoit pour l'être, & qui souffrent l'être. Qui ne sait s'il n'auroit pas un plaisir de plus à le savoir? Il les voit souvent à la porte de Damaris, qui boudent lorsqu'il reste long-tems chez elle, haussent les épaules & le brusque. Tout cela est indifférent à Antagoras, qui y répond en plaisantant, tisonne, tue le tems, & ne paroît pas seulement penser à quitter la place. Il ne cède enfin qu'à la force, & ne se retire qu'en goguenardant. Antagoras est-il moins à plaindre que ses rivaux?

CHRISOGONE, soutiens ta maison, étaie les planchers qui s'entr'ouvrent & s'affaissent sous les monceaux d'or, qu'on y voit élevés comme la poussière dans les champs & comme la boue au coin des rues. Augmente tes richesses, tu n'en peux trop avoir. Tu as des fils, des filles, des bâtards & de

prendres d'un & d'autre côté : c'est plus qu'il en faut pour en dissiper davantage.

Y a-t'il une femme qui soit plus parée de charmes naturels, qu'accommodée des biens de la fortune ? On corrompt à force d'argent tout ce qui l'approche. Voisines, bonnes amies, parentes, mari même ; on marchande tout. On paie depuis les complaisances jusqu'au silence de tout ce qui l'environne, & on la force elle-même à se mettre à prix. Quel encan ! quel hazard !

On est le maître de disposer d'un emploi. L'accordera-t'on à la vertu qu'on ne veut pas connoître, au mérite qu'on envie & que l'on hait, à la misère qu'on déteste ? Non, il est à vendre au plus offrant & dernier enchérisseur, à la recommandation d'une maîtresse ou d'une tante.

Le moindre petit Commis est en relais de fortune, s'il a quelque jolie cousine, quelque cœur aimable, ou une femme complaisante. Lui manqueroit-il quelque chose pour être bientôt Directeur ? S'il y a quelques débets sur ses Recettes, point d'inquiétudes ; pendant une tournée l'une & l'autre les liquidera. On a la commodité de faire marcher mon petit Commis, & l'on l'éloi-

gne dès qu'il gêne. La femme reste à Paris pour faire la cour au Patron de son cher mari, & la fait bien.

Que les *Sosies* & les *Jasmins*, nouveaux poissons que la fortune vient de pêcher à l'hameçon, exposent leurs filles le Vendredi dans une première Loge à l'Opera, le Lundi à la Comédie Française, & le Samedi à l'Italienne; qu'ils les promènent au Palais-Royal, aux Thuilleries, au Cours; qu'il y ait des intrigans semés jusques dans la bonne compagnie, pour annoncer ce qu'elles auront en mariage, & ce qu'il y a à revenir, & pour crier que leurs peres sont interessés dans le vingtième & dans les cinq Grosses Fermes; qu'ils ont des projets au Conseil que le Ministre doit appuyer; qu'ils les fassent prôner, afficher & publier à son de trompe : voilà les soins qui conviennent aux *Sosies* & aux *Jasmins*. Mais qu'a besoin CAMILLE de donner des fêtes à la campagne & des bals à la ville? Pourquoi tant d'attention à rassembler dans ses Palais ce nombre de jeunes Chevaliers? Dois-je en croire tout un Peuple qui me dit : Camille a des filles, & il cherche à les pourvoir? Camille doit-il craindre qu'elles ne soient

pas pourvues, s'il reste encore sur la terre de l'honneur & des sentimens?

Divertis-toi, jeune ARISTE, ne ménage point l'argent pour tes plaisirs, donne à toutes mains à ces charmantes Actrices, qui se font payer si chèrement les regrets qu'elles vendent. Souffriras-tu plus long-tems qu'AGLAE' te mette chaque jour le marché à la main, & qu'elle te menace de te donner pour successeur STRATON, que ton pere a affranchi? Quelle ignominieuse concurrence pour toi! Vens ton Marquisat, contente Aglaé qui ne demande que de l'argent. Que risques-tu à le faire? Tu es garçon, & il te reste encore la ressource d'épouser la fille de Straton.

Il est passé de distinguer des freres par aîné & cadet. Les CROZOTS ne se parent point de noms de Champs, de Vignes ou de Marais; ils tirent leur distinction de leur coffre. Il y a Crozot le riche & Crozot le pauvre. Que de riches qui se croiroient heureux d'être pauvres comme ce dernier!

Qui est assez riche pour habiter ce Palais superbe, & qui est désert depuis si long-tems? Quel Prince pourra suffire à l'entre-

tien & aux réparations de ces bâtimens si beaux & si vastes? Qui jouira des délices qu'y a rassemblé PULCHERIE, & qu'elle y a fait venir des extrémités de la terre? A qui vont passer ses meubles précieux & magnifiques? Quelle sorte de gens va habiter ces Salons charmans, qu'un bois délicieux couvre contre les vents du Midi, & où les eaux d'un fleuve pur répandent une fraîcheur si agréable? Qui penseroit qu'une si belle demeure pût convenir à d'autre qu'à un Roi, si ce n'est VARRON qui a l'effronterie de la marchander?

L'architecture vient de faire son chef-d'œuvre dans cet hôtel immense. Un composite regne dans la cour. Le marbre & l'or éclatent par-tout. Les *Vitruves* du siècle se sont surpassés, pour porter ce bâtiment à la perfection où l'on le voit. Est-ce le Louvre qui est achevé? Le peuple s'y trompe. On se recrie sur tant de beautés. Celui qui a fait bâtir un Palais si beau, meurt, & son fils n'ose avoir la hardiesse de l'habiter, & ne se croit pas assez opulent pour le faire: l'herbe pousse jusques dans les sales. C'est dommage, entend-t'on dire, qu'une si ma-

gnifique maison soit abandonnée. Des Princes la marchandent ; mais le prix les en dégoûte. C'est SCAPIN à qui il est réservé de franchir audacieusement le pas. Il achète ce Royal Palais, il s'y loge, & l'embellit encore pour le rendre plus capable de paroître à ses yeux. Il a fait une si belle fortune, qu'il a chez lui, non pas une caisse, mais un trésor. C'est lui qui épouse la sœur d'un Grand, à qui il fait présent de la Légion où son frere est simple soldat. Que te faut-il encore ? Scapin, ton nom t'embarrasse, je le fais. Tu serois charmé d'être sorti des Enfants-trouvés, & de n'avoir pas eu un pere si connu. Eh bien, il y a un remède ; achète le cousinage de quelques Sénateurs. Il y en a qui sont estimés, qui n'ont pas d'autre nom que le tien, & qui s'en font honneur. Tu as des exemples. Avec de l'argent tu seras leur parent, leur cousin, leur frere, leur oncle, leur pere même, si tu veux. Une chose te gêneroit encore, Scapin, & tu ne serois jamais satisfait de voir vivre ces vieillards éternels, ces hommes de soixante, soixante-dix ou quatre-vingt ans, qui ont encore la mémoire bonne, & qui n'ont pas la complaisance d'oublier bien des choses.

Ce sont, il est vrai, de vilains Journaux, que ces gens-là; car qui diroit sans eux, là étoit planté le bouchon du Pere Scapin, & là il écorchoit impitoyablement ses Hôtes?

Orgueilleux Partisans, lisez dans l'avenir de votre fortune par la punition de *Nabuchodonosor*. * « Ce Prince fier & altier se promenoit dans le Palais de Babilone, & il commença à dire : N'est-ce pas là cette grande Babilone, dont j'ai fait le siège de mon Royaume, que j'ai bâtie dans la grandeur de ma puissance & l'éclat de ma gloire? A peine ce Roi avoit prononcé cette parole, qu'on entendit cette voix du Ciel : Voici ce qui vous est annoncé; ô Nabuchodonosor Roi ! votre Royaume me passera en d'autres mains, vous serez chassés de la compagnie des hommes, vous habiterez avec les animaux & avec les bêtes farouches. . . . jusqu'à ce que vous reconnoissiez que le Très-Haut a un pouvoir absolu sur les Royaumes des hommes, & qu'il les donne à qui il lui plait.

Grandeurs humaines, vanités, orgueil, qu'êtes-vous devant Dieu ? Insolens enfans de la terre, superbes Nabuchodonosors,

* Dan. chap. vi.

penſez à la juſtice de Dieu. Votre puiſſance
tiendra-t'elle contre celui qui briſe comme
un verre, les têtes des Rois?

XVIII. ET DERNIERE LEÇON.

DE LA MORT.

* „ O Mort ! que ton ſouvenir eſt amer à
„ un homme qui vit en paix au milieu
„ de ſes biens, à un homme qui n'a rien
„ qui le trouble, à qui tout réuſſit égale-
„ ment, & qui eſt encore en état de gou-
„ ter la nourriture ! O mort ! que ta ſen-
„ tence eſt douce à un homme pauvre, à
„ qui les forces manquent, qui eſt dans la
„ déſaillance de l'âge, accablé de ſoins,
„ ſans eſpérance, & à qui la patience man-
„ que dans le mal qu'il ſouffre !

Le terme des plaiſirs c'eſt la mort ; le ter-
me des peines c'eſt la mort. Où trouver
alors cette grande différence qu'on établit
entre le riche & le pauvre ? Les richesses
& la pauvreté n'ont qu'un même tombeau.

Tout homme au lit de la mort eſt vieux.
L'avorton qu'on tire par lambeaux du ſein
de ſa mere, a cent ans.

* Job.

Pensez à la mort. Tout nous retrace cette importante maxime , tout nous la crie, toute la Nature entière l'affiche. Nos ayeux l'ont dit à nos peres , nos peres nous l'ont répété ; mais y réfléchit-on ? On n'a pas d'ordinaire assez de résolution pour vouloir la connoître.

Réflexion sur la mort , mine de conversions. J'entens dire que c'est mourir tous les jours que de penser qu'on le doit faire une fois , & qu'il y a plus de douleur à penser à la mort qu'à la souffrir. N'est-ce pas en juger comme les aveugles des couleurs ?

Autant de portes qui conduisent à la mort , autant de chemins ouverts à l'intérêt & à la duperie. Que les Charlatans ont beau jeu avec les peureux ! Un ou deux Grands font-ils morts subitement ? voilà le bon tems pour paroître. Allons , ARNION , reviens de cette solitude , où tu t'es enterré pendant deux mois ; montre-toi , voilà l'heure ; distribue tes petits sachets ; vois quel prix tu y veux mettre ; on ne marchandera pas. Peut-on acheter trop cher une garantie contre une maladie fantasque qui paroît comme un voleur au coin d'un bois ? Quand on n'a pas de tes sachets , on en

meurt brusquement sans dire adieu à personne , & quand on en a , l'on en meurt aussi ; mais est-ce ta faute , ou celle de ta poudre ? On doit bien penser que tu ne cautionnes pas l'immortalité. N'importe, il est de mode d'en avoir. La Cour, la Ville & la Province semblent s'être donné le mot, pour travailler à ta fortune. Jouis du tems, tiens la main, enrichis-toi. Quel excellent topique que ta poudre ? Elle te guérit de la faim, toi & ta famille, & offre à ta femme la commodité de renouveler ses robes de Printems & d'Automne. Quel bien en revient-il au Public ? Beaucoup sans doute, puisque ta poudre ne fait point de mal. C'est une qualité qui n'est pas toujours annexée aux charlataneries , & qui peut bien avoir déterminé l'approbation de Chicoyneau.

Dans la fleur brillante d'une bonne santé, on donne dans l'esprit fort, on jouit amplement du monde présent, & l'on ne pense guères à la vie future. Que dis-je ? Croit-on qu'il y en ait une ? On fait doubler les serrures de ses coffres forts, on étiquette ses sacs, on fait faire les fouilles d'un bâtiment immense, que l'on compte faire

élever au Printems suivant, on plante de jeunes bois, on s'intéresse sur des vaisseaux qui doivent faire des voyages de long cours, & pendant une maladie sérieuse on en attend encore des nouvelles, bonnes ou mauvaises, comme pour soi seul; tout l'intérêt n'est cependant que pour des successeurs avides. Votre fin approche, & leurs desirs s'accomplissent.

La mort est un jeu & un badinage, dès qu'on peut s'en croire encore loin: se montre-t-elle? on baisse la lance. L'esprit fort ne loge guères entre une pleuresie & une fluxion de poitrine; on le voit s'évanouir: l'homme seul reste, & la Religion triomphe. Les craintes d'une autre vie paroissent aussi justes qu'affreuses. On commence à croire qu'il y a un Dieu, parce qu'on redoute sa justice. Souvent le moment est coupé au milieu de la réflexion, souvent la mort subite l'enlève à celui qui s'y attendoit.

POLYCESTE répandu dans le grand monde, admis dans la bonne compagnie, l'âme de tous les petits soupers, esprit follet dans le badinage, esprit fort dans la Religion, fort de soutenir une thèse sur la mor-

égalité de l'ame , & le peu de nécessité d'une Divinité. Homme tout dévoué au hazard , il lui donne l'intendance de tout. C'est , selon lui , le hazard qui ramène sans inégalité , les saisons en leur tems , qui jaunit les moissons & meurit les fruits. C'est lui qui conduit les phases de la Lune & le retour du Soleil. Ce hazard-là me semble à moi bien réfléchi & bien prudent ; mais Policeste ne le regarde que comme une suite du premier hazard qui a rassemblé les parties de l'Univers. Que d'intelligence dans ce hazard ! Que d'ordre dans ses opérations ! Pas la moindre quinte , pas le plus léger caprice. Rien de tout ce qu'il a placé ne se dérange. O hazard merveilleux ! si la Foi ne me faisoit croire un autre Dieu que toi , ou si Policeste vouloit reconnoître que tu fusses un Dieu , tu serois le mien. Mais Policeste n'en croit point , absolument point. Au détour de la rue un jeune étourdi marche sur le pied de mon Docteur du hazard : voilà mes deux jeunes gens aux gros mots , l'épée à la main. A la troisième botte , Policeste , percé de part & d'autre , tombe sur le pavé , & ne respire qu'autant de tems qu'il lui en faut , pour démentir

le système d'impiété qu'il a toujours suivi; il meurt en disant : ô mon Dieu !

On reçoit la vie sans le savoir, on en jouit sans y réfléchir, & le prix ne nous en paroît tel qu'il est, que lorsqu'il ne nous reste guères plus que le moment d'y penser.

Ce que l'on rencontre d'abord sur les confins de ce monde & de l'autre, ce sont les regrets du mauvais emploi que l'on a fait du tems.

Dans une de ces parties de plaisirs où l'on se sacrifie avec tant de joie & si peu de ménagement aux caprices extravagans des femmes, **TRIPHEMON** a gagné par complaisance pour la charmante **ARSURE** une fluxion de poitrine & une pleuresie. La complication des deux maladies demande des remèdes contraires. Consultations sur consultations; les plus célèbres de la Faculté mandés, la femme & les enfans de **Triphémon** en pleurs, attendent au-dehors le résultat de leurs avis. Les médecins ne veulent pas d'abord assommer les gens par une mauvaise nouvelle; ils ménagent habilement les douleurs aux parens, comme ils ménagent pour eux-mêmes leurs visites & leurs droits. Du premier moment il faut
laisser

laisser dégager les symptômes. Le lendemain on est mieux instruit, & la maladie prend un bon cours. Le sur-lendemain le malade empire; mais c'est son mauvais jour: ce n'est rien. Au quatrième jour, là là. Au cinquième, encore mauvais jour. Doubles consultations, triples visites, potions cordiales, saignées, tous les Confreres de la Faculté prennent hypothèque sur la succession du moribond. Le malade ne s'inquiète que de sa santé; on ne lui parle que de cela, & il ne parle pas lui-même d'autre chose. Enfin, au septième jour il se trouve si mal, qu'on ne peut plus le dissimuler à la famille: le Médecin ordinaire se charge d'en avertir la femme de Triphémon. Dès le premier jour de la maladie il auroit pu lui dire la même chose; mais il n'étoit pas tems de faire finir ses visites. Que dois-je craindre ou espérer, dit Madame Triphémon? Le malade ne reviendra pas, ainsi prenez vos précautions. On jette une larme ou deux, on pense à ses affaires particulières, on a de grands enfans qui sont majeurs, & qui vont entrer de plein droit dans la succession, on ne se trouveroit pas trop à son aise si l'on s'attendoit à eux. On travaille

à la hâte, comme pour soi-même. L'argent comptant, les actions, les billets à ordre & une partie des bijoux changent de place. Et le moribond? Il reste dans son lit où des gardes le soignent, & où il prend des remèdes inutiles. Sa femme va lui rendre une dernière visite; il lui prend une crise devant elle. Eh! vite, eh! vite: un Confesseur. Monsieur en a-t'il un ordinaire? On ne lui en connoit point. Un laquais court au Couvent le plus proche, amène un Capucin qui exhorte le mourant, qui ne voit & n'entend plus, à recevoir la mort avec toute la résignation d'un bon Chrétien. Un autre laquais a été à la Paroisse demander les Sacremens pour Triphémon. Le Curé arrive avec le saint Viatique, & le Capucin expédie en total au moribond, qui ne lui a rien dit, une absolution de tous les péchés qui sont contenus dans les Sommes de Vasqués & de Sanchés. Après une courte exhortation, qui souvent n'a pas lieu, le Curé administre les derniers Sacremens à Triphémon, qui tombe aussi-tôt en agonie. Une dernière crise le prend, il est passé. Là le désespoir s'empare de tous les gestes de la veuve, elle pleure beaucoup. Ce sont de gros

soupirs & des sanglots effrayans ; on les compte de l'anti-chambre ; chaque visite les renouvelle. Qu'on la laisse seule , & elle s'apaisera : de bonnes amies prétendent la consoler , en lui disant qu'il est mort en bon Chrétien. Quelle pénitence ! quelle confession ! quel abus des Sacremens ! quelle mort !

La plus grande marque de conversion qu'un Confesseur puisse tirer quelquefois d'un moribond , git dans un serrement de doigts qui peut devenir contradictoire , & qu'occasionne souvent la dernière crise , qui emporte le pénitent.

Quel est votre but lorsque vous parlez de mort à ISOCRATE ? La préscience de Dieu , qui fait tout & qui gouverne tout , le rend extrêmement tranquille sur chaque événement. Il n'en est & n'en veut être que le spectateur : il se croit en droit de ne rien faire , puisque Dieu peut faire tout. La rigidité d'une destinée inévitable couvre en tous tems le vice de son indolence.

Le Moribond pleure , se lamente , a des regrets : bons signes de conversion , dit-on. Rien moins que cela au lit de la mort : on ne pleure que soi-même , & on ne regrette que ce que l'on laisse.

La longue vie devoit nous accoutumer à la mort. A cent ans, par exemple, ne seroit-il pas tems de penser que l'on doit mourir? Moins que jamais. Un jeune homme se résoud à la mort, & un vieillard y est forcé. Chaque année est un nœud de plus ajouté à la chaine qui nous attache à la vie.

A quatre-vingt dix-huit ans, hier encore, ALIBE a négocié une grande affaire, qui dans trois mois doit ajouter deux millions aux vingt millions dont trois banqueroutes frauduleuses l'ont rendu possesseur. Hier Alibe est sorti à minuit de chez une maîtresse qu'il entretient depuis trente ans. Hier encore il ordonnoit de changer au Printems suivant, l'état d'un Parterre à l'Angloise, & aujourd'hui Alibe est dans son lit. Une défaillance de nature lui dit qu'il n'est pas immortel. *Dumoulin* même l'assure que tous les secrets de la Faculté sont désormais inutiles pour lui. Alibe lui-même le sent bien; cependant il est si doux de vivre. Dans ces momens un seul jour devient bien cher; mais ce n'est pas un seul jour qu'il faut à Alibe. Il demande qu'on lui prolonge encore sa vie pendant trois mois. Ce bien dont il a été si idolâtre, il

le sacrifie à l'espérance de pouvoir vivre trois mois de plus. Il en offre à Dumoulin autant qu'il en peut désirer, (c'est beaucoup dire,) s'il le contente en ce point. L'insensé! qui croit que son Médecin est un Dieu. Dumoulin aime l'argent, & il ne tiendra pas à lui de gagner celui qu'Alibe lui présente. Cependant la nature les trompe tous deux, & Dieu se rit des projets de l'un & de l'autre. L'art de Dumoulin, aidé des secours de Dieu, a ménagé au vieillard un mois entier, qu'il a bien payé, & que Dieu ne lui a laissé que pour lui donner le tems de se reconnoître & de se détacher des biens du monde. A quoi Alibe a-t'il employé ce mois précieux? A s'attacher davantage au monde, & à ne travailler qu'aux affaires du monde. Et son salut? Il y a pensé, si c'est véritablement le faire que d'enrichir une petite Chapelle chez des Moines, & d'y fonder à certains jours de l'année, double portion pour eux. Quelle honteuse satisfaction! est-elle tolérable? C'est peu dire: elle est suivie & applaudie. Quoi, mettre Dieu de complicité avec soi dans ses vols, le faire le receleur de ses rapines! On croit légitimer ses fraudes en en faisant

part à des Moines. On pense assurer le bien de sa famille contre la vengeance de Dieu, en donnant à des Moines un plat de plus à certains jours. Ne rougissez-vous pas de ce trafic, Moines gourmands? Non; vous en vivez. Mais le Seigneur châtie les enfans de l'iniquité des peres. Le bien acquis par l'injustice, se dissipe par la débauche. La troisième génération se trouve souvent au niveau du bisayeul, Les forces d'Alibe diminuent, & il se croit en sûreté de son salut par cette œuvre pie. Pourquoi ne le croiroit-il pas, si on lui a dit? Que dis-je? Il ne se croit pas encore près de mourir; il passe encore la journée avec sa maîtresse: & s'il pense quelquefois la nuit à la mort, il ne la craint que parce qu'elle le doit séparer de ses millions. Il y a un secret pour le guérir de cette peur. Qu'on me transporte Alibe de ses appartemens brillans dans le lit d'un hôpital. Rien de tout ce qui l'environnera alors ne l'attachera au monde, parce que rien de tout cela ne lui appartient. Tout ce qu'il y verra, ne servira, au contraire, qu'à parer la mort à ses yeux.

On ne meurt difficilement, que parce qu'on quitte davantage. Rien de plus aisé

à un pauvre que de mourir. J'en dirois autant du Philosophe, s'il regardoit la mort avec une stoïcité plus Chrétienne & moins animale.

ZENON n'a point certainement passé sa vie sans penser à la mort. Il y a même plus pensé qu'un Chartreux, ou qu'un Moine de la Trappe; mais avec des sentimens bien différens. Ceux-ci font sur la mort des réflexions utiles à leur salut, & ne l'envisagent que pour se porter davantage à mépriser les plaisirs du monde, & Zénon n'y a réfléchi que pour s'exciter à jouir avec plus de sensualité & moins de réserve de toutes les délices de la vie. La mort lui a paru un terme inévitable, qui ne lui a pas fait peur. Une indisposition le prend; son Médecin, qui le connoit, lui dit nettement qu'il faut mourir, & que tout le régime n'est pas capable de le sauver. Zénon l'écoute sans frayeur, continue ses études ou ses occupations, & dit en riant à ceux qui le viennent voir, qu'il n'a plus que vingt-quatre heures à vivre. On lui parle de Confesseur: il remercie très-froidement des soins que l'on veut prendre de lui, & finit par défendre sérieusement de lui en parler davan-

tage. Malgré tout on lui en présente un. Zénon fronde d'abord la révélation & les mystères. Théologue blanchit devant lui, & se restraint charitablement à ne lui demander qu'un simple aveu de l'existence de Dieu. Rien; Zénon ne lui répond pas, le congédie poliment, ordonne de lui donner un louis pour sa vacation, dit-il, & le prie instamment de ne se pas donner la peine de revenir l'étourdir. Théologue sort; & un moment après Zénon sent que son ame va se séparer de son corps, ou, pour parler comme lui, que les esprits vitaux vont se dissoudre & se dissiper. Sa famille en larmes n'est pas capable de lui donner la moindre terreur de la mort, & de la justice de Dieu. Sans avoir absolument approfondi s'il y a un Dieu ou non, Zénon a vécu comme ceux qui croient qu'il y en a un. Il a été bon citoyen, excellent ami, & parent desintéressé. Il a fait du bien jusques à ses ennemis; il ne lui manquoit que de mourir Chrétien, pour assurer le mérite de ses bonnes œuvres. Il ne faut qu'une vie comme celle de Zénon, pour peupler le monde d'honnêtes gens, & il ne faut qu'une mort comme la sienne pour le peupler d'Athées.

Qu'importe à un homme de bien de mourir sur le trône ou sur le fumier ? Le seul malheur à la mort, c'est de mourir sans vertus.

CARON est malade au lit ; en reviendra-t'il ou non ? Demandez-le au Médecin. Non, demandez-le à Caron lui-même. S'il croit s'en tirer, vous lui verrez toujours la même indifférence pour son salut ; craint-il d'en mourir, il lui faut un Confesseur. On lui en amène un : il croit tout ce qu'on veut, & fait tout ce qu'on veut. Il meurt enfin après avoir obéi à tout ce qu'on a désiré de lui ; & le Directeur assure la famille de la bonne mort du défunt. Oui, oui, il est bien mort, car il n'en reviendra pas ; ce seroit faire son salut bien à son aise. Capucins, Pénitens, qui vous enterrez dans des déserts, que vous êtes fous, ou que ceux qui meurent comme Caron, sont malheureux !

VALENTIN a fait pendant sa vie une collection curieuse de tableaux de toutes espèces. Non d'une seule espèce. Il y avoit dans ses terres cent familles qui manquoient de pain. Qu'importe : qu'elles en gagnent, & il dépensoit, pour se satisfaire, des cent mille écus. Cherchoit-il les bons ouvrages ? Non ; mais ceux qui étoient défendus. Il

auroit préféré une Vénus de T. à une Vierge de Rubeuf. Il lui falloit des nudités, qu'il gardoit dans un petit cabinet, qu'il ne montrait qu'à ses intimes, & qu'il ne trouvoit jamais si belles, que lorsqu'il les comparoit au naturel : c'étoit son élément. Une fièvre prend à Valentin; un Confesseur instruit condamne ces tableaux; Valentin soupire, & y fait porter la flamme & le feu. Ah! que la mort décille les yeux des hommes, & qu'elle fait faire de sacrifices forcés! Le moindre mal qu'il pouvoit arriver à Valentin de sa maladie, c'étoit d'en mourir. Que de regrets de moins!

Me parle-t-on d'une conversion à la mort? J'attens le moribond au centième jour de sa convalescence. Meurt-il de sa maladie? Je doute même du repentir.

On se demande, HERMES est-il bien mal, n'y a-t'il plus d'espérance? Quelle question! puisqu'il permet qu'ou lui amène son fils & sa fille qu'il n'a pas voulu voir depuis vingt ans. Point de symptômes de mort plus évidens que la reconciliation.

Une maladie paroissoit avoir converti LICAS. C'eût été un crime d'en douter, après les preuves presque sincères qu'il en

donnoit : on se feroit presque cotisé pour sa béatification. Il y a un tems où c'est un bonheur de mourir. Licas revient en santé, & l'on s'apperçoit bien qu'il étoit malade, & qu'il est guéri.

On envie, lorsqu'on est alité, le bonheur du S. Roi Ezéchias : * mais l'imité-t'on quand on se porte bien ! A qui d'entre nous cependant, le Seigneur n'a-t'il pas accordé quinze années de vie après une maladie ? Quel miracle plus grand, que celui de vivre des trente, quarante, cinquante ans & au delà ?

Avec le tems les cendres des Rois ne se distinguent pas de celles de leurs valets-de-pied. Que de Grands de la terre dont la mémoire s'est perdue !

Tous les jours de notre vie sont des feuillets blancs le matin, & où nous écrivons dans la journée, pour n'être jamais effacées, toutes les actions de notre vie. N'y traçons donc rien d'indigne de celui qui doit y lire. Vivons pour ne mourir jamais, & vivons avant que cette terrible voix se fasse entendre : Il n'est plus.

* Les Rois, Liv. iv. chap. xx.

Fin du second & dernier Tome.

CLEF NATURELLE

*Des Portraits de ce Siècle, contenus dans
le second Tome.*

18 AP 68
A.

- A**CTEON, époux commode, page 49
ADONIS, jeune Guerrier dameret, qui
 se fait entretenir par des femmes, 186
AGA PET, Petit-Maître, vain de la tour-
 nure de son habit, 53
AGATON, ami du jour, 46
AGRIPPA, Financier, qui fait l'homme
 de conséquence, 221
ALBINE, femme galante, 141
ALIBE, riche millionnaire, qui se croit en
 sûreté de son salut pour quelques fonda-
 tions, 244
ANDRÉ, bigot, tuteur fripon, 86
ANTAGORAS, plaisant manqué, jus-
 qu'à rire des infidélités publiques de sa
 Maîtresse, 227
ANTHE'E, Seigneur, qui prend le nom
 & les armes d'une femme moins noble
 que lui, 85
ANTOINE, Général d'armée, qui fait
 perdre une bataille par jalousie, 22
ANTONIN, Payfan, qui fait fortune au
 service d'un homme heureux, 40
ARGENE, Curé, qui va prêcher à la

DES PORTRAITS. 253

Cour par ambition,	26
ARISTE, jeune Seigneur, qui se ruine avec ses Maîtresses, sur le reconfort d'é- pouser la fille d'un Partisan,	231
ARISTON, homme en dignité, qui réussit mal en poussant sa famille,	34
ARNION, Charlatan,	236
ARTAMENE, Galant rusé,	191
ASTOGUE, pere, qui décide la vocation de son fils par ses incommodités corpo- relles,	143
AVARIN, Financier, qui se sacrifie au désir du gain,	52
B.	
BELISE, femme dupe,	121
BALLEVIQUE, fou jusqu'à vouloir voler,	83
BELOLOGUE, Prédicateur dameret, Comédienne déguisée,	167
BERYLLE, Robin qui se ruine pour une fille d'Opera, qui le plante là,	206
B.... dévot par amour-propre,	70
C.	
CALLIDE, Abbé ambitieux, qui souffle un Bénéfice à son ami,	57
CAMILLE donne des bals & des fêtes, pour mettre ses filles en parti d'épou- saillies,	230
CARON, homme qui ne se convertit qu'à la mort,	249
CELADE, Abbé poupin,	157
CHRISE'S, homme de plaisirs, tuteur, homme de bien,	86

CHRISOGONE, millionnaire, dont les
 enfans commencent à ne plus être à leur
 aise, 228

CHRISOLATRE, à tout propos fait
 montre de ses richesses, 133

CLARUS tient à l'épée & au rabat, les
 prend par caprice, & les quitte de même, 37

CLEOPHORE emprunte à toutes mains,
 91

CLIDAMIS est fou des danseuses, 88

CLITHEON, Ecclésiastique qui ne fait
 bien que par vaine gloire, 149

CLITIPHON, Robin souffleté & patient,
 204

CRATERE, ami du mari à cause de la
 femme, 49

CRISPIN, nouveau riche, qui épouse une
 fille de la faveur, 33

D.

DAPHNIS, Seigneur peu avancé, qui
 parvient aux honneurs par sa femme, 28

DIPHILE, homme vain, qui porte sur
 lui tous ses bijoux, 71

E.

EAQUE, Robin libertin, 208

EROPHILE, homme colére, 100

EUMENES, Guerrier, Amant *par in-*
terim, 185

EUTICHRATE, Robin qui aime les
 solliciteuses, 214

F.

FINON, Directeur tartuffe, 159

FLACCUS, ordonne son tombeau dans

DES PORTRAITS. 255

une nouvelle Eglise , & reste enterré dans
le Village où il est mort , 73

G.

GERVAIS fait consister la dévotion en
bagatelles, 79

H.

HARPION , Partisan qui entretient des
femmes qui le trompent , 195

HERMANISE , hypocrite , qui donne
dans les dehors de la dévotion , qui abandonne le fonds , 170

HIPOCRON , Ecclésiastique ambitieux
& rusé , 149

I.

IPHICRATE , Robin poltron , rossé , 204

ISOCRATE , Déiste qui ne croit qu'au
destin , 243

L.

LENOR , Amant , à qui son ami souffle
sa Maîtresse pendant qu'il étoit malade , 122

LICIDAS , adultère qui légitime les amours , 101

LINDOR fait faire un théâtre pour con-
tenter le gout que sa Maîtresse a pour la
danse , 88

LODIVITE , Seigneur , que ses Maîtres-
d'Hôtel ruinent , 95

LYSIPPE , homme facile , qui va par-tout
où l'on le mène , 106

M.

MANSON , se sert de la ressemblance de
son nom pour se faire valoir , 104

MARC, prodigue dans la mauvaise fortune, & avare dans la plus brillante prospérité, 94

MENOPHILE, homme changeant dans ses sentimens, 106

MILDOR, orgueilleux impertinent, 221

MOMISPHERE, Prédicateur comique, 168

MONCADE, quitte les Finances & achète une belle Charge à la Cour, 24

MONDOR achète ses plaisirs, 196

MONTALTE, époux plein de morgues contre sa femme, 5

N.

NEOLON donne cent louis pour parler au Diable, 117

NIGER, Juge ignare, 200

N.... dévot poltron, 180

O.

OLENE demeure dans une *petite Maison*, 116

ONUPHRE, Ecclésiastique intéressé, 156

ORANTE, mineur, qui emprunte des usuriers, dans l'espérance de payer des Lettres de récision, 105

ORGASTE né demande des gens que des complimens sur son diamant, 72

ORGON, Juge, qui fait tout pour sa Maîtresse, & rien pour sa femme, 6

P.

PANCRACE, Prêtre inexorable, 130

PARIS, Amant, mari Italien, 90

PATELIN, bigot, qui garde un dépôt con-

DES PORTRAITS. 257

for- prof- 94 dans 106 221 que, 168 néte 24 196 ues 5 ler 17 00 80 2, 6 6 s - 5 s e	considérable, PHÆDON, Médecin accrédité par ca- price, PHILINTE, homme de mérite, gratifié d'une grande dignité qu'il n'a pas mendiee, PHILON fait un héritage des Bénéfices de son frere pour son fils, PHORBAS, ami, qui devant demander une Demoiselle en mariage pour son ami, la demande pour soi, POLEMISTE court les nouvelles Ac- trices, POLICESTE, Athée, donnant tout au hasard, POLLION, papillon de coulisses, qui ne prend de femme que par vanité, PORPHIRE, grand Seigneur, qui ne laisse que des dettes pour faire parler de lui,	131 104 24 144 58 80 238 79 84
---	--	--

R.

	RHADAMANTE assigne les gages de ses domestiques sur les sollicitations, RUFFIN, Robin précieux,	213 210
--	---	------------

S.

	SCAPIN, nouveau riche, qui a acheté un Hôtel superbe, SOPHRONIE, femme galante, ressource des Officiers mal à leur aise,	233 194
--	---	------------

T.

	TANCREDE, amant Corsaire, TANGUEL, Prêtre Marchand, THEOBALDE, Ecclésiastique ambi-	191 131
--	---	------------

- tieux, parvenu par les femmes, 38
THEOCRITE, Curé qui aime à plaider, 127
THEODAS, Prédicateur à la mode, 166
THEODULE, Curé qui veut se venger
 de son Vicaire, qui lui avoit enlevé une
 riche pénitente, 56
THEOGENETE, Curé décorateur, 152
THEOMENE, Bénéficier titré, que ses
 débauches ont rendu valétudinaire & im-
 potent, 171
THEOPHILE, dévot, mauvais ami, 62
THEOPHORE, Ecclésiastique impé-
 rieux, 154
THERAMENE, distrait par vanité, 99
THERSITE, mari qui se ruine pour se
 raccommoder avec sa femme, 109
THESSANDRE, Juge qui vend ses Ar-
 rêts aux bonnes grâces de sa Maîtresse, 212
TIMAGENE, Robin circonspect, 209
TIMANTE, Robin esclave de sa femme, 3
TIMON, Robin courtisan, 23
TIRCIS, Petit-Maître de peu de durée, 95
TIREMILLION, Partisan qui est pro-
 dige avec les Actrices, 225
TRIPHESME, Directeur vain & inte-
 ressé, 152
TRIPHEMON, moribond, à qui on ne
 parle de la mort qu'à l'agonie, 240
T.... Oncle, qui parvient par la faveur, 35

DES PORTRAITS. 259

V.

VALENTIN ne revient qu'à sa mort de
son gout pour les nudités, 249

VARIUS, jeune sot, qui se tient fier de
la faveur où sont ses parens, 36

Z.

ZENON, homme de bien qui meurt
Athée, 247

Fin des Portraits du Tome second.

18 AP 68

